

Avis de l'administration

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèques à l'ordre de T. Berthiaume & Fils, Boîte postale 758, Montréal.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Le Monde illustré

Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal.

par

T. BERTHIAUME & FILS, Editeurs - Propriétaires

1561, RUE STE-CATHERINE

Telephone, EST 2840

Coin de la rue St-Urbain

Prix de la revue

Par abonnements: \$3.00 par année, \$1.50 pour 6 mois, \$1.00 pour quatre mois, franc de port pour tout le Canada, les Etats-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawaï et les Iles Philippines.

Au numéro: 10 cents.

Pour les autres pays de l'Union Postale: Abonnements: \$4.00 par année, ou 21 francs.

Quelques mots à propos de notre revue et des sujets qu'elle traite

Notre première page

La délicieuse gravure qui orne notre première page ne manquera pas de provoquer l'admiration des connaisseurs et de tous les lecteurs de notre revue.

C'est l'oeuvre d'un Canadien, exécutée au Canada, imprimée et gravée du tout au tout dans les bureaux et ateliers de l'Album Universel.

Les Hiérarchies célestes, qui tiennent le milieu entre la nature divine et la nature humaine, nous ont fourni ample matière pour une étude très instructive et très intéressante sur les anges en général et sur notre ange gardien en particulier. Règle générale, on ignore la nature, l'organisation, la fonction des Esprits célestes à la Cour du Créateur. Qu'on lise donc l'Album de cette semaine, si l'on veut connaître, autant que cela est humainement possible, la beauté, la perfection, la puissance des Esprits célestes. On y verra également comment et pourquoi il y a de mauvais anges.

Tout le monde a entendu parler de Venise, la vieille cité des Doges, de son incomparable cathédrale et de son campanile fameux; que l'on est en train de reconstruire; aussi, nous avons cru intéresser nos lecteurs en leur donnant aujourd'hui une description aussi complète que possible de cette place, et surtout de l'église Saint-Marc, à Venise. Cette église, véritable chef-d'oeuvre d'architecture, excite depuis des siècles l'admiration, l'étonnement des étrangers nombreux qui, chaque année, aiment à promener leurs loisirs dans les cités féeriques de l'Italie.

La plume même d'un Dante ou d'un Milton serait impuissante à décrire convenablement l'épouvantable drame qui, il y a deux siècles, dispersait aux quatre coins du globe, les nobles enfants de la douce terre acadienne. Telles les feuilles à l'approche de l'hiver sont dispersées et emportées au loin par le glacial aquilon, telles les familles acadiennes furent dispersées et emportées par le vent de la persécution. Amis lecteurs, suivez, sur l'Album Universel de cette semaine, les péripéties de cet épisode, le plus poignant de notre histoire, et voyez comment la race acadienne-française, que l'on crut un moment à jamais éteinte, a reconquis de nouveau, par son énergie, son travail et sa patience, le sol sacré des ancêtres.

Rassurez-vous, amis lecteurs, et prenez courage: vous n'aurez pas cette semaine à vous mettre l'esprit à la torture, bien longtemps, pour trouver la solution du Concours-Rébus que nous vous donnons sur une de nos pages. Ce concours est simple comme bonjour, et nul doute que les réponses vont nous arriver très nombreuses et toutes exactes. Que si, cependant, vous éprouvez quelque difficulté, ne jetez pas trop vite la manche après la cognée, et, en vaillants concurrents. Suivez le conseil de Boileau: "Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage."

Nos lecteurs, grands et petits, trouveront dans nos pages matière à passer agréablement leur temps, lorsque l'ennui menace de les gagner. Les jolis tours de physique amusante que nous leur donnons dans ce numéro sont très faciles à faire et ne nécessitent aucune dépense. Tout ce qu'ils demandent, c'est un peu d'adresse, un peu de patience et beaucoup d'application. Or, comme tous nos lecteurs possèdent ces trois précieuses qualités, nul n'éprouvera de la difficulté à réussir à la perfection. Seulement, il ne faut pas se contenter de regarder les vignettes et d'en lire les explications, il faut se mettre à l'oeuvre.

Ce n'est pas sans frémir que nos lecteurs liront plus loin le récit détaillé de la mort du Père Vignal, prêtre de Saint-Sulpice, pris par les farouches Iroquois, sur l'île à la-Pierre, en face de Montréal, avec plusieurs citoyens de Ville-Marie. Cette mort se rattache à l'origine de Laprairie, dont nous donnons aujourd'hui une étude aussi complète que nous le permet le cadre restreint dans lequel nous évoluons. On y verra ce qu'il fallut d'énergie, de courage et de résignation à nos ancêtres pour changer la face du Canada, et faire d'une con-

trée inculte et barbare un des pays les plus fertiles et les mieux civilisés.

En fait d'éducation musicale, il est une chose déplorable: Sous prétexte qu'on aime soi-même passionnément la musique, on veut de toute force inculquer à son enfant l'art cher à Orphée, sans s'occuper si l'enfant a, oui ou non, les dispositions requises pour devenir un musicien.

Que ceux de nos lecteurs qui s'occupent de musique veuillent lire attentivement

maine aux enfants sages et à tous ceux qui, s'étant oubliés, veulent redevenir bons garçons. Et, si le coeur leur en dit, ils pourront essayer de mettre un cheveu en droite ligne. Nous sommes assurés que tous seront plus habiles que le vilain "géné cornu".

Patrouille des Lilliputiens, tel est le titre d'une très jolie pièce de musique caractéristique qu'offre l'Album Universel à ses amis lecteurs musiciens. D'une exécution

Notre prochain feuilleton

C'est dans notre prochain numéro que commencera la publication de l'émouvante étude de PIERRE L'ERMITE, intitulée

L'EMPRISE

Voici en quels termes M. FRANCOIS COPPEE le grand poète français présente ce beau roman :

Vous excellez, mon cher confrère, à conter des histoires dramatiques et touchantes. Elles ont, de plus, un mérite — assez rare par le temps qui court — celui de pouvoir être mise sous tous les yeux, dans toutes les mains.

Voilà la dernière qui ait jailli de votre féconde imagination. Merci de m'avoir donné le plaisir de lire L'EMPRISE sur les épreuves, avant votre public nombreux et fidèle. J'y trouve la qualité essentielle de tous vos récits, l'intérêt poignant. A chaque page qu'on retourne, on se pose la question: "Que va-t-il se passer?"

Mais, dans L'EMPRISE, vous faites plus et mieux qu'entretenir la curiosité et susciter l'émotion. Vous dénoncez un mal de la société française d'aujourd'hui: l'abandon de la province, l'attraction malsaine, les tentations funestes exercées par les grandes villes sur les privilégiés de la naissance et de la fortune, aussi bien que sur les humbles travailleurs.

Hélas! ce n'est que trop vrai! Le château presque toujours inhabité et beaucoup trop de terres en friche, tel est le spectacle que l'on rencontre souvent en France. Avec sa capitale monstrueuse et ses campagnes désertes notre pays est menacé de devenir hydrocéphale!

Vous signalez dans L'EMPRISE ce danger national. Le clocher du village est une sorte de drapeau, en effet, et ceux qui s'en éloignent, sans de sérieuses causes, sont des espèces de déserteurs. Mais leur faute reste rarement impunie. Vous le montrez dans votre livre, et vous défendez ainsi un sentiment sacré: l'amour de la petite patrie, l'attachement au pays natal!

Je vous serre la main.

FRANÇOIS COPPEE.

les conseils sensés et pratiques que nous leur donnons aujourd'hui sous le titre: De la prédisposition à la musique; ils y verront comme quoi un enfant ne devient pas musicien uniquement parce que telle a été le rêve ou la volonté de ses parents.

A nos petits amis, nous osons prédire un bon moment d'agrément et de plaisir, s'ils veulent se donner la peine de lire jusqu'au bout l'histoire merveilleuse et drôlatique que l'Album Universel raconte cette se-

facile, cette musique de Georges Auvray, célèbre compositeur, donnera — si elle est bien rendue — aux personnes qui l'entendront, l'illusion parfaite d'une patrouille remplissant consciencieusement son devoir à travers les rues plus ou moins mystérieuses d'une ville lilliputienne.

Nous avons cru qu'il serait utile de donner à nos lecteurs, et surtout à nos lectrices, qui sont, hélas! si souvent appelées à remplir le rôle de gardes-malades, des indi-

La Saint-Jean-Baptiste

Notre prochain numéro contiendra des articles nouveaux et inédits sur la fête nationale des Canadiens-français. Les illustrations ajouteront à l'attrait des pages intérieures, pendant que, sous une délicieuse couverture en quatre couleurs, le charme général de l'Album sera de plus en plus accentué.

cations fournies par une "nurse" de profession sur "le traitement qui convient à la pneumonie", cette maladie de poitrine, toujours grave et si fréquente chez nous en toute saison. Les symptômes de la pneumonie, la marche qu'elle suit généralement, la médication, le traitement et les soins que le malade requiert sont expliqués avec clarté, précision et sans la moindre technicalité. Ce sera une page à conserver.

Ce n'est pas une question de piètre importance que celle de la "décoration des fenêtres" dans l'installation d'une maison. Il y a tant de genres différents de draper un rideau ou une tenture, que l'on est souvent justifiable d'hésiter un peu dans le choix à faire. Les modèles si jolis que nous illustrons aujourd'hui et dont nous donnons les descriptions détaillées, seront d'un grand secours, sans doute, à plus d'une, que le choix embarrasse, d'un style de décoration de fenêtre en rapport avec l'ameublement de la pièce à orner. Un coup d'oeil jeté sur nos dessins permettra de se rendre compte de l'effet le plus désirable à obtenir.

Rien n'est plus éloquent que le geste d'une jolie main blanche; rien n'est plus aisé et plus gracieux que le mouvement souple des doigts fins aux délicatesses ténues des fleurs à tiges pâles avec, au bout, la claire tache des ongles roses. Or, que faut-il pour avoir une jolie main? Sans doute, des pâtes compliquées, de petits instruments fragiles et dispendieux? Rien de tout cela! Un peu de temps et de patience suffiront. On peut arriver à modifier sa main, à l'embellir, à la changer presque, en lui donnant des soins rationnels qui ne demandent que du temps — quelques minutes chaque jour — et de lire l'article que nous publions aujourd'hui à ce sujet, et qui donne toutes les explications désirables.

La saison d'été est celle des pimpants atours frais et légers comme le souffle des brises dans la chevelure des arbres. On ne voit que dentelles, chiffons, fines broderies, mousselines vaporeuses et floues. C'est à la description de toutes ces choses coquettes et combien jolies, qu'est consacrée notre page de modes, cette semaine: Elegances d'été, tel est le titre que nous lui avons choisi et qui lui convient, parce que les indications qu'on y trouvera porteront toutes sur cette question de capitale importance pour la femme. Que faut-il porter pour être véritablement élégante? Lisez notre article et vous le saurez.

Notre page de conseils à la ménagère jouit toujours d'une grande faveur parmi nos lectrices, si nous en croyons les rapports qui nous viennent à ce sujet. Aussi nous efforçons-nous de la rendre de plus en plus intéressante. Cette semaine, nos lectrices y trouveront, outre les réponses aux correspondants de Colette, une foule de précieux conseils sur la manière de détacher les vêtements et le mode d'emploi des diverses substances communément employées à cet effet. Aussi des recettes culinaires qui seront très appréciées, croyons-nous, par les maris — toujours un peu gourmands — de nos gracieuses lectrices.

Les collèges féminins en Angleterre donnent aux étudiantes une culture désintéressée, la saine de l'âme, l'assouplissement du corps. Elles y viennent faire l'apprentissage de la liberté, de la vie. Ce n'est point une femme-médecin, une femme-professeur, une femme-avocat que le collège rendra à la société, mais une femme éclairée et instruite, ayant au plus haut degré le sentiment de sa dignité et du respect de soi-même. Notre article sur ces institutions est à lire en entier.

Les bureaux de l'ALBUM UNIVERSEL



Gravure, composition impression,
tout s'y fait à l'aide de machines
modernes et perfectionnées.



1961, rue Sainte-Catherine,

COIN SAINT-URBAIN.

MONTREAL

Chaque département est di-
rigé par un expert, avec un
personnel de premier ordre.





LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

Chronique



LA bataille de la mer du Japon, l'incident du Maroc, la visite du roi d'Espagne à Paris et à Londres, les événements se précipitent avec une rapidité vertigineuse. Le monde diplomatique est sur les dents et les hommes et les choses sont emportés dans un tourbillon, qui n'a rien de bien rassurant pour la paix universelle.

A la façon dont s'écrit l'histoire contemporaine, on sent toute l'intensité de la fièvre, qui brûle notre siècle.

Le dernier événement, le plus grave peut-être de la présente série, c'est la démission de M. Delcassé, l'ex-ministre des affaires étrangères de France. En voilà un que les gascades de l'empereur Teuton aura empêché de dormir. Sa retraite du cabinet Rouvier, au lendemain de la visite du Roi d'Espagne à Paris, visite ouvertement destinée à resserrer les liens de la "cordiale entente", jette tout d'un coup dans la balance de l'imprévu l'épineuse question du Maroc. Guillaume II triomphe et s'il n'en tient qu'à l'ambition inassouvie du "monarque-commerçant", — il exprimait tout récemment son regret d'avoir laissé rouiller l'épée de ses pères — le Kaiser ne laissera pas s'échapper une occasion aussi opportune de faire connaître à l'Europe le nombre de ses soldats et de ses canons. Depuis la défaite de sa rivale de l'Est, la main sur la Pologne dégarnie, l'Allemagne est maîtresse de l'Europe et la France, l'Angleterre, l'Espagne et les Etats-Unis ne se font guère d'illusion à ce sujet. Pour le moment l'empereur allemand, les moustaches hérissées, la main sur la garde de son épée, cherche noise à la France, en Afrique, et ne veut pas pour le Maroc d'une contrainte que l'Angleterre et l'Espagne paraissent vouloir désirer ardemment en abandonnant à la France un protectorat souverain sur le domaine du Sultan, voisin des Français d'Algérie. La France ne s'est du reste pas trompée sur l'attitude belliqueuse du Kaiser et M. Delcassé a déjà relevé le gant, en donnant une fois sa démission. Mais des considérations politiques de la plus haute importance forcèrent le ministre à rentrer son indignation et à faire face à la musique. La paix du monde fut assurée pour un temps et la crise politique ajournée.

Le Roi Alphonse XIII fit alors sa visite à Paris. Sauf le malheureux incident de la bombe, le voyage royal eut un plein succès; puis, le jeune roi d'Espagne passa en Angleterre où l'attendaient d'autres hommages et de nouveaux honneurs.

L'Empereur d'Allemagne était maintenant averti et savait quoi penser de la "cordiale entente".

Le ministre Delcassé était donc libre de donner suite à son projet et il démissionna. Cette fois c'est sérieux et sur l'échiquier européen les chances se sont courbées avec une évidente anxiété. Qui avancera la première pièce?

* * *

La paix!

Hélas, le sort en est jeté.

L'autocrate russe humilié, mais non vaincu, a repoussé la branche d'olivier que lui tendaient les puissances européennes et a mis violemment un frein aux tendances et aux aspirations du peuple russe, en donnant à l'empire un nouveau maître, dont la mission spéciale est de tuer dans l'oeuf le mouvement réformiste, qui avait compté sur les défaites nationales pour s'affirmer et triompher.

L'ukase nommant le général Trépoff, le gouverneur militaire de St Pétersbourg, assistant ministre de l'intérieur est, en effet, une lettre de faire part assez significative des intentions de Sa Majesté Impériale Nicolas II.

L'empereur a hésité d'abord, prêtant une oreille distraite aux propos de paix, mais les partisans de la guerre à outrance l'ont emporté. La Russie n'a plus rien à perdre et peut-être trouvera-t-elle le moyen de relever son prestige écrasé dans la résistance jusqu'au bout. En tout cas, ce qui importe c'est de ne pas implorer la paix d'un vainqueur, qui aura le droit de se montrer inexorable et la fierté nationale saura sans doute engendrer de nouveaux défenseurs. Le domaine territorial demeure intact; la Russie conserve ses ressources et la continuation de la guerre, en aidant à la vorace Allemagne, ennuiera assez l'Angleterre, la France et les Etats-Unis, pour faire obtenir aux vaincus

des conditions plus honorables que celles qu'il leur faudrait accepter aujourd'hui. Peut-être.

Mais dans quelles conditions devra se faire la résistance pour qu'elle soit efficace et n'aboutisse pas au désastre total et définitif? Il semble que la situation soit plutôt désespérée.

Les défaites successives des armées de terre ont acculé le général Liénevitch sur la route de Kharbine, où se fera sans doute la suprême résistance, alors que l'armée japonaise, ayant complété l'investissement de Vladivostok, se ruera sur les derniers retranchements des russes et s'enfoncera dans les steppes de la Sibérie. Le sort de Vladivostok est scellé. La destruction décisive de la flotte de la Baltique a isolé ce magnifique port de mer, et muette sera la terrible forteresse, qui, hier encore, proclamait la grandeur de la Russie et disait aux Nippons et aux Célestes ce qu'il fallait penser de la domination de la Russie en Extrême-Orient.

Le sort des armes lui réserverait-il une dernière chance, qu'il faudrait ce semble que la Russie reprimât d'abord les tendances communistes de son peuple et repoussât le flot révolutionnaire, qui menace la dynastie des Romanoff. La chose est-elle en son pouvoir encore? Peut-être en effet est-il trop tard.

Qu'importe! mutilée, boiteuse, salie du sang de milliers de ses sujets, la Russie ne désarme pas et repousse la médiation étrangère, demandant à la guerre ce que la paix lui refuserait peut-être, l'oubli de ses maux.

Dans ces conditions la continuation de la guerre ressemble fort à un suicide.

* * *

L'Europe et le monde civilisé ont frissonné d'horreur à la nouvelle de l'attentat commis sur la personne du roi d'Espagne et du Président de la République française.

Alphonse XIII et M. Loubet avaient assisté à l'une de ces brillantes réceptions officielles, qui sont comme la manifestation de l'hospitalité française, à l'égard des souverains étrangers, qui visitent la grande capitale, et les deux chefs d'Etat, que pour l'heure on associait dans une commune clameur d'admiration, pour la jeunesse de l'un et les vertus de l'autre, recevaient de la bouche du peuple les hommages sincères de la France républicaine.

Du jeune monarque on vantait l'intelligence et le coeur, mais on ignorait encore la valeur et le courage. L'heure était sonnée où l'on connaîtrait l'un et l'autre.

L'enlèvement du triomphe fut en effet brusquement dissipé par la main rouge de l'anarchiste, qui avait tenu lui aussi à participer à la fête et qui, en guise de fleurs, lançait à la tête de son souverain une bombe homicide.

Le misérable.

Par bonheur le coup porta à faux et la bombe alla semer la mort dans les rangs de la garde, qui accompagnait les souverains. Armé du courage des héros, S. M. Alphonse XIII, sous les éclats du fer meurtrier, montra à l'univers un visage serein et l'univers applaudit, maudissant l'ennemi ténébreux et implacable, la hideuse anarchie, dont le bras est armé par la haine aveugle de l'ordre et de la société.

L'indignation générale soulevée par ce criminel attentat, a trouvé des échos dans la presse de tous les pays. De concert on cria: "A bas l'anarchie!" Hélas, depuis longtemps les gouvernements d'Europe semblent impuissants à réprimer le mal, se heurtant sans doute à la force invincible d'une société, dont les membres se recrutent parmi les rangs des prolétaires de tous les pays du monde, et l'anarchie se dressera comme le cauchemar perpétuel de notre civilisation moderne.

Fasciné par les doctrines du socialisme, qui s'engage à régler et à résoudre tous les problèmes, sans égard à leur complexité, fussent-ils de l'ordre économique, politique ou moral, l'ouvrier, qui s'élance tête baissée à la conquête de sa chimère, n'aboutit toujours qu'à l'asservissement de son individualité à un plus redoutable tyran, l'anarchie, dont le socialisme n'est que le sinistre enrôleur. C'est fatal!

Pour avoir oublié les préceptes de la raison et

les plus simples notions de la réalité, le nouvel anarchiste est condamné, par le maître qu'il s'est donné, à chercher dans le bouleversement de l'ordre établi le redressement des injustices dont il se croit victime et il ne craint pas pour cela de porter une main sacrilège sur le personnel du chef de l'Etat, que les zélés réformateurs lui auront désigné comme le vrai coupable, puisqu'il autorise, défend et protège les différences de castes et de sociétés, que lui répudie. Voudrait-il secouer sa chaîne, qu'il ne le pourrait plus. Il est désormais au pouvoir du mal organisé. Le tyran commande. En abattant une couronne l'anarchie affirme à la fois sa force et sa tyrannie, et si l'assassinat d'un MacKinley, d'un Carnot, ou l'attentat commis contre Alphonse XIII et M. Loubet, n'ont en quoi que ce soit, avancé les petites affaires de la secte infâme, vous verrez qu'il se trouvera d'autres infortunés esclaves pour tenter à nouveau "l'aventure" et revendiquer dans le désordre et le crime les droits chimériques de l'artisan à la justice des nations. Aussi bien, s'il faut condamner la secte, faut-il plaindre les victimes aveugles des sectaires, qui vont dans tous les pays, prêchant la doctrine fausse et trompeuse que le peuple est seul maître de sa destinée, puisqu'il est "tout".

Le Canada n'est pas indemne du mal qui infeste actuellement la vieille Europe et les Etats-Unis.

Au Canada, en effet, le socialisme fleurit au soleil de liberté, qui nous éclaire et il a déjà pris profondément racine dans l'esprit du peuple, dont il flatte les croyances et les espérances, comptant bien fournir un jour à l'anarchie, qu'il l'inspire, des bourreaux et des victimes. Souhaitons qu'il ne soit trop tard pour que nos gouvernants prennent les mesures d'assurer le sort des ouvriers canadiens contre les conspirations et les funestes séductions de l'anarchie.

* * *

Au Canada l'administration des affaires publiques est paralysée par des considérations d'ordre religieux, qui n'ont de commun avec la politique que les efforts surhumains que tente un groupe important de la députation, pour maintenir la question devant le Parlement. La création de deux nouvelles provinces dans l'Ouest est, avec l'acte de la Confédération, l'une des pages les plus importantes de l'histoire constitutionnelle de notre pays et le souci d'apporter à ces lointaines contrées une législation qui convienne à leurs habitants, est en ce moment ce qui préoccupe davantage l'esprit de nos gouvernants. Seulement comme il arrive toujours dans tout Parlement, qui se respecte, l'opposition ne s'entend pas avec la majorité sur le choix des moyens à prendre pour assurer à leurs nationaux la plus grande somme de bien-être et de liberté et de cette divergence légitime d'opinions, pour le cas qui nous occupe, est né un acrimonieux débat, qui trouve aujourd'hui même de bruyants échos dans la lutte électorale, engagée en plein centre de la province d'Ontario. Le feu des passions politiques s'est alimenté des dénonciations réciproques, suscitées par les conflits qu'ont naturellement provoqués les nationalités différentes des intéressés, au point qu'aujourd'hui la crise politique est devenue une crise nationale.

Les catholiques des nouvelles provinces, c'est-à-dire les Canadiens français établis là-bas, réclament leurs écoles séparées et leur langue, que leur garantit la constitution et c'est sur l'exercice de ce droit qu'on dispute. Il est à redouter qu'une prolongation indéfinie de la querelle amène une perturbation économique dont notre beau pays aura longtemps à souffrir, si les deux principales races, appelées à vivre ensemble sous le même soleil au Canada, cherchent à se détruire, au lieu de s'entendre et de travailler à la prospérité commune. Les tentatives d'asservissement d'une nationalité — nous ne disons pas laquelle — au bénéfice de l'autre occasionneront fatalement des désordres sérieux dans l'état commercial et agricole du pays, si elles n'entraînent pas tout à fait la rupture du lien national.

Est-il à croire que nos hommes d'Etat se sont posé ce problème, avant que d'entreprendre la campagne de préjugés qui se poursuit en ce moment?

JULES MORNAY.

A travers le monde

(ECHOS DE LA SEMAINE)

1^{er} juin — ETRANGER — Le roi d'Espagne, en visite dans la capitale française et le président Loubet, ont failli être victimes d'un audacieux attentat aujourd'hui.

Ils revenaient d'une soirée de gala à l'Opéra lorsque, à l'entrée du Carrousel une bombe éclata tout près de leur voiture. L'explosion fut formidable, mais les deux souverains ne furent pas blessés, la bombe ayant passé par dessus leur tête, pour tomber au milieu de la garde qui entourait la voiture. Le Roi et le Président conservèrent leur sang-froid. Cinq personnes ont été blessées et un cheval tué. Plusieurs arrestations ont été faites, entre autres celle d'un espagnol nommé Volina. Le Roi d'Espagne a été acclamé et a reçu les félicitations de tous les souverains du monde, pour avoir si heureusement échappé à la mort. On conçoit que l'attentat a été cause que la police a redoublé de surveillance.

Il est probable que la mort d'Alphonse XIII eût été le signal d'une révolution générale en Espagne.

INTERIEUR — Fête de l'Ascension. Fête légale pour la province de Québec.

—Au mois de septembre dernier mourait à l'hôtel des Bains Turcs à Montréal, un employé du nom de George Laurent, tué au cours d'un accident. Récemment un frère du défunt arrivait à Montréal et obtenait la permission de faire exhumer le cadavre, afin de le ramener en France. Après de minutieuses recherches le cercueil contenant les restes de Laurent fut découvert et le défunt identifié par son frère hier après-midi. Il appert que le défunt était le fils d'un riche ingénieur de Lyon, France.

L'histoire ne dit pas pourquoi le fils Laurent était venu au Canada.

2 juin — ETRANGER — M. René Taillandier, le ministre de France au Maroc, reçoit un petit billet du Sultan qui l'informe qu'il ne peut accepter les propositions faites par le gouvernement français, en vue de la réorganisation marocaine. Tête de Delcassé, qui avait cru que tout "allait bien" et qui en avait assuré le gouvernement français. Il n'a pas été long à comprendre que l'empereur d'Allemagne avait fait des confidences au Sultan. Et l'Europe donc! En attendant ça ce corse comme dirait l'autre. L'incident n'en restera pas là.

—Les autorités de la marine anglaise ont établi que la Russie passait définitivement au septième rang des puissances navales et que le Japon, qui jouait jusqu'ici avec des croiseurs en papier mâché — du moins on le croyait puisque le Japon n'était pas inscrit au tableau des puissances avant le 29 mai — passait du coup au sixième rang. A l'avenir les puissances navales passeront dans l'ordre suivant :

1. L'Angleterre; 2. La France; 3. L'Allemagne; 4. Les Etats-Unis; 5. L'Italie; 6. Le Japon; 7. La Russie; 8. L'Autriche.

Ce petit calcul ne manque pas d'éloquence.

—L'amiral Togo, l'illustre vainqueur de la flotte russe, a déclaré que la bataille de l'île Okino sera connue dans l'histoire sous le nom de bataille de la mer du Japon.

—L'imbroglio de l'Equitable à New-York, menace de s'embrouiller davantage. On demande un président et on ne le trouve pas. Evidemment les choses se gâtent.

—Un abattoir humain. En quelques mois cinq patients de l'asile King's Park, à Albany, sont morts d'une façon mystérieuse. L'un d'eux fut assommé par son gardien, qui voulait lui enseigner la discipline. Est-ce assez révoltant.

INTERIEUR — Vient de mourir à Ottawa, le père du journaliste commercial canadien-français M. L. E. Morin, père, qui fut à la fois un patriote et un bon citoyen. M. Morin était âgé de 74 ans.

—Le gouvernement d'Ontario vient de créer trente-huit nouvelles municipalités auxquelles on a donné des noms bien connus de législateurs, de soldats et de journalistes canadiens. C'est là une excellente manière de consacrer la mémoire de ceux qui ont contribué à l'agrandissement de notre pays.

—La ville d'Ottawa, la capitale puritaine du Canada, vient de s'arracher ouvertement à la tutelle absolue de la ligue pour l'observance du dimanche. Depuis cinquante ans la loi défendait de vendre certains articles le dimanche, et ce jour-là la capitale était comme un cimetière. Pas même le plus petit cigare à se mettre à la bouche, et la crêpe à la glace, donc!

Aujourd'hui plus d'entraves. Voulez-vous un havane? Ici à deux pas au restaurant du coin.

4 juin — ETRANGER — Désarmés, noirs avec des équipages décimés, les marins mourants ou malades, trois croiseurs, derniers débris de la flotte russe, sont arrivés aujourd'hui à Manille, îles Philippines. Ce sont "l'Aurora", "l'Oleg" et le "Zemstchug", sous la commandement personnel de l'amiral Enquist. D'après les rapports japonais ces navires avaient été coulés pendant la bataille et l'amiral Enquist était mort.

—Les escarmouches sont recommencées en Mandchourie. Les russes découragés reculent. On parle de mutinerie parmi les soldats de Liénevitche.

INTERIEUR — La lutte est définitivement engagée à London et à Oxford Nord dans la province d'Ontario, pour le choix d'un député aux Communes. Le parti ministériel et l'opposition ont transporté à London leurs plus grosses pièces de campagne et du côté de l'opposition on charge les canons avec des boulets anti-religieux et de la poudre anti-française. Ce que l'on s'amuse! Pendant ce temps là les Canadiens de l'Ouest, pour qui l'on se bat, — il convient de mentionner ce fait généralement peu connu — écoutent pousser leur blé.

—Les Canadiens sont évidemment des sujets aptes à faire de bons soldats. En Afrique Sud les Strathcona étaient plus anglais que les anglais de Londres et voilà que l'éclaireur en chef du maréchal Oyama, le conquérant-foudre de la Mandchourie, est un canadien de Toronto, du nom de Tom Cossey Callaghan, un vrai Irlandais. Le plus curieux de l'aventure c'est que Tom s'est tellement assimilé les mœurs de ses nouveaux compatriotes au point qu'il est impossible de le distinguer d'un Nippon authentique. Callaghan a déjà été cité à l'ordre du jour pour ses nombreux faits d'armes.

—Un crime a été commis hier à Ste Scholastique. Deux frères, l'aîné 21 ans, et le cadet 18 ans, travaillaient ensemble au champ de la ferme paternelle. Le soir le cadet rentra seul au logis. Interrogé au sujet de son frère, dont le retard inquiétait la famille, le cadet répondit évasivement. "Suis-je le gardien de mon frère", a dit le défunt Cain, qui venait de tuer son frère Abel. On croit que les deux frères se sont pris de querelle et que le cadet a tué l'aîné. La police est chargée de l'affaire.

—On a fixé au 25 juin la date de la célébration de la Fête-Dieu. Cinq paroisses prendront part à la procession.

5 juin — ETRANGER — L'amiral russe Enquist reçoit l'ordre de rester à Manille avec ses trois croiseurs jusqu'à la fin de la guerre.

—Le Tsar est inexorable. Il vient de nommer le général Trépoff assistant ministre de l'Intérieur. Les pouvoirs que lui donne la faveur impériale lui permettront de faire dans l'empire ce qu'il a fait jusqu'ici à St Pétersbourg. Le nom de Trépoff est synonyme de tyran pour le parti réformiste, qu'il a reçu mission de combattre et son élévation actuelle au rang de dictateur a une portée considérable, en ce qu'elle signifie le refus du Tsar d'accorder une constitution à l'empire et l'ordre de supprimer la révolution. Cette décision est un coup droit porté à la paix intérieure de l'empire russe et c'en est déjà fait de la paix extérieure.

Le ministre de l'Intérieur russe Bouligni a démissionné, après avoir appris la nomination du général Trépoff.

—Le Pape Pie X a refusé de nommer trois évêques français dont les noms avaient été proposés par le gouvernement français et l'archevêque Sœur, d'Avignon, a été démis de ses fonctions. On assure que six autres évêques français seront destitués aussitôt que la loi de séparation aura été votée.

—Le Roi d'Espagne passe en Angleterre, pour rendre visite au Roi Edouard VII. Il est reçu à Portsmouth par le prince de Galles. Des précautions extraordinaires ont été prises pour veiller sur la sécurité du royal visiteur et empêcher que l'attentat de Paris ne se répète. Le Roi est arrivé à Londres à 5 p. m.

—Le nouvel ambassadeur américain à Londres, M. Whitelaw Reid, a été accrédité aujourd'hui à la cour du Roi Edouard.

—Le Président Roosevelt a de nombreuses conférences avec les ambassadeurs anglais, français, allemand et russe en vue de la paix en Extrême-Orient.

6 juin — ETRANGER — La duchesse Cecilia de Mecklembourg Schwerin, la fiancée du prince impérial d'Allemagne, est entrée samedi à Berlin, aux acclamations de la capitale, et elle a épousé aujourd'hui Frédéric-Guillaume, l'héritier du trône d'Allemagne. La plus grande excitation règne dans Berlin, à l'occasion des fêtes extraordinaires qui célébreront cet événement. Les cadeaux reçus par les jeunes époux représentent une fortune colossale. Le prince a 23 ans et la duchesse 19 ans. C'est un mariage d'amour!

—M. Delcassé, ministre des affaires étrangères de France, a donné sa démission, qui a été acceptée. M. Rouvier, président du Conseil prend le portefeuille des affaires étrangères. Cette démission est la conséquence immédiate de la tension diplomatique étrangère par suite de l'incident du Maroc, suscitée par l'attitude de l'empereur d'Allemagne, qui était mécontent de la politique de Delcassé. Sa retraite semblerait indiquer que la France sacrifie Delcassé à l'Allemagne. Tout en causant un soulagement passager la démission de Delcassé a causé une grande excitation dans le monde diplomatique.

—Une rumeur de Bourse dit que les banquiers allemands Mendelssohns ont reçu une nouvelle disant que l'empereur de Russie a été assassiné. Plus tard cette nouvelle est controuvée.

—Les pertes russes à la bataille de la mer du Japon se répartissent comme suit: 14,000 hommes tués ou blessés et 40,000 prisonniers. Un grand nombre de prisonniers sont malades.

—Les puissances s'occupent toujours de prendre les moyens de mettre fin à la guerre russo-japonaise.

—La question d'une conférence coloniale en 1906 fait le sujet des débats à la Chambre des Lords aujourd'hui. Lord Lansdowne admet que cette conférence aura lieu mais aucun arrangement n'a été fait quant aux sujets qui y seront discutés.

—Le chancelier Von Buelow, a été fait prince de l'Empire par l'empereur Guillaume.

INTERIEUR — Le magistrat Lafontaine, juge en extradition, a rendu jugement aujourd'hui dans la cause célèbre de ces deux fugitifs américains, les millionnaires Gaynor et Greene, accusés de vol, et a donné ordre d'extrader les deux accusés. Ceci n'est qu'une phase nouvelle de cette cause célèbre, attendu que les deux fugitifs ont déjà interjeté appel de la décision du juge Lafontaine. En attendant ils resteront en prison.

—M. L. Auguste Carrier a été élu par acclamation aujourd'hui, député de Lévis aux Communes.

7 juin — ETRANGER — La crise nationale, qui menaçait de se produire en Norvège, s'est développée brusquement aujourd'hui, le Parlement de Norvège déclarant que l'union entre la Suède et la Norvège était rompue et que le roi Oskar avait cessé d'être le roi de Norvège. La cause de ce grave événement provient du désir de la Norvège d'avoir un consulat séparé pour les deux pays, ce à quoi, la Suède s'était toujours opposée, ce qui avait entraîné de sérieuses divergences d'opinions quant aux intérêts commerciaux des deux pays. Le roi de Suède a protesté énergiquement contre le sans-gêne de la Norvège, mais rien n'y fera, c'est définitif.

—Une compagnie canadienne, la Mexican Light Heat and Power, vient d'acheter tous les établissements d'éclairage et de pouvoir électrique de la ville de Mexico. La compagnie a payé \$40,000,000.

INTERIEUR — Le R. P. Hamel, ancien supérieur général des Jésuites au Canada, est décédé à Montréal, au collège de l'Immaculée Conception. C'était un apôtre. Il est mort à l'âge avancé de 73 ans.

—Le feu a détruit le palais de justice de la Baie St Paul, comté de Charlevoix.

—Aujourd'hui, 7 juin, en l'an de grâce 1905, une forte gelée blanche a causé des dommages dans la campagne. On recule.

—Les examens de droit à Laval sont terminés. Voici les noms des nouveaux licenciés: MM. P. E. Lamarche, Maurice Loranger, Aimé Leblanc, A. Jasmin, A. Brosseau, J. Cartier, A. Leduc, S. Poulin, U. Bussière, A. Gosselin, A. Ecrément, Art. Bohémier et Geo. Fortin.

—Le douzième congrès annuel de l'association américaine des améliorations municipales aura lieu à Montréal cette année, les 5, 6 et 7 septembre et se tiendra au patinoir Cristal, rue Dorchester.

L. CHATEAU.



Façade de l'église Saint-Marc.

Saint-Marc de Venise

lais, allonge en carré sa forêt de colonnes, ses chapiteaux corinthiens, ses statues, l'ordonnance noble et variée de ses formes classiques. A son extrémité, demi-gothique et debi-byzantine, s'élève la basilique sous ses dômes bulbeux, ses clochetons aigus, avec ses arcades festonnées de figurines, ses porches couronnés de colonnettes, ses voûtes lambrissées de mosaïques, ses pavés incrustés de marbres colorés, ses coupes scintillantes d'or : étrange et mystérieux sanctuaire, sorte de mosquée chrétienne, où des chutes de lumière vacillent dans l'ombre rougeâtre, comme les ailes d'un génie dans son souterrain de pourpre et de métal. Tout cela fourmille et poudroie. A vingt pas, nu et droit comme un mat de navire, s'élevait, il y a deux ans, le gigantesque campanile porte dans le ciel, annonçant de loin aux voyageurs de la mer, la vieille royauté de Venise. Sous ses pieds, collée contre lui, la délicate "loggetta" de Sansovino semble une fleur, tant les statues, les bas-reliefs, les bronzes, les marbres, tout le luxe et l'invention de l'art élégant et vivant se pressent pour la revêtir. Ça et là vingt débris illustres font en plein air un musée et un mémorial ; des colonnes quadrangulaires apportées de Saint-Jean d'Acre, un quadrigue de chevaux de bronze enlevés de Constantinople, des piliers de bronze où l'on attachait les étendards de la cité, deux fûts de granit qui portent à leur cime le crocodile et le lion ailé de la République ; devant eux un large quai de marbre et des escaliers où s'amarré la flottille noire des gondoles.

On reporte les yeux vers la mer, et on ne veut plus regarder autre chose ; on l'a vue dans les ta-

ges, lavés par la marée qui baisse, ont de vagues reflets d'ardoise. Alentour, les chenaux tortueux, les flaques immobiles enchevêtrent le désordre infini de leurs formes et les nuelles métalliques de leurs eaux plombées. C'est un désert, un désert étrange et mort. Rien de vivant, sauf une flottille de barques qui rentrent et oscillent sous leurs voiles orangées. De temps en temps, au delà du Lido, un jet de soleil entre les nuages pose, sur la grande mer, une raie éclatante pareille à un éclair d'épée qui trancherait un manteau sombre. On peut rester ici des heures, oublier tout intérêt humain devant le dialogue uniforme des deux grandes choses ; le ciel concave et la terre plate, qui occupent l'espace et toute la scène de l'être. Des troupes de nuages blonds roulent entre les deux au souffle du vent de mer. Ils arrivent tour à tour contre le croissant aminci et luisant de la lune ; elle, infatigablement, enfonce sa lame dans leur massif, comme une faucille dans une moisson de blés mûrs.

Enfin nous ne saurions clore cette étude sans rappeler ici à nos lecteurs que celui que nous aimons et vénérons aujourd'hui sous le titre de Souverain Pontife, était avant son éléction au trône pontifical, un simple chef de diocèse, Joseph Sarto, patriarche de Venise, et l'un des papabili dont on connaissait le moins la personne, le caractère et la politique.

Pie X — puisque c'est ainsi qu'il a voulu être nommé — était lui-même l'un des moins préparés à son éléction.

On sait que malgré les acclamations des Vénitiens à son départ, il semblait traiter sa candidature de plaisanterie de mauvais goût.

Il disait qu'il avait pris un billet d'aller et retour Venise-Rome.

Ayant vu sa candidature gagner du terrain, il supplia à deux reprises, les cardinaux de ne pas l'élire, et quand il fut élu, son émotion fut immense.

— Mon Dieu, murmura-t-il d'un air accablé, pendant que des larmes mouillaient ses yeux, je dois... je boirai le calice.

Puis sa pensée fut pour sa mère, qui était une pauvre paysanne.

Pie X, en effet, est un fils du peuple qui a fait sa carrière simplement, lentement. Né à Riese dans un village voisin de Trévise, le 2 juin 1838, et âgé par conséquent de soixante-sept ans, il servit jusqu'à quarante ans passés, dans de petites paroisses de la Vénétie : Romballo et Salzano.

Puis, il fut appelé au poste de chancelier de l'évêché de Trévise, dont il devint bientôt vicaire général. Evêque de Mantoue en 1884, évêque bon et ferme, sage réformateur des abus, il fut, en 1893 nommé cardinal, patriarche de Venise, et sa prudence avisée y sauva d'un

conflit le Saint-Siège et la Couronne.

Léon XIII qui avait personnellement distingué Mgr Sarto, l'affectionnait beaucoup.

Il avait trouvé en lui un collaborateur dont les mandements formaient un commentaire vivant de ces actes pontificaux ; il lui expliquait son oeuvre, il lui disait ses espoirs et l'appelait, en souriant : "Il candidato della Serenissima".

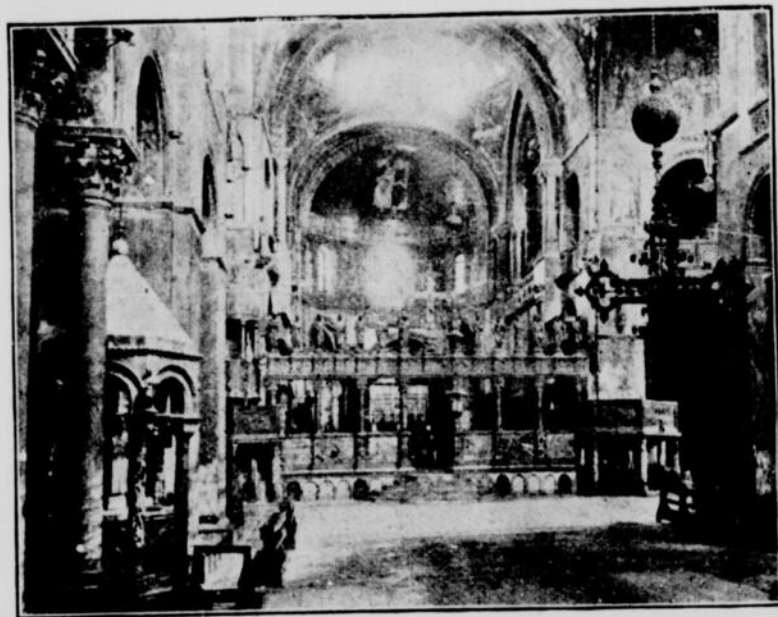
Dans son apostolat, deux traits marquent son oeuvre d'un tour particulier. Il a commenté les encycliques de Léon XIII et il a coopéré à la refonte de l'oeuvre des congrès.

Pie X n'a, en réalité, ni passé, ni histoire. Le Conclave le choisit comme Pontife Suprême pour sa fermeté, pour la sérénité de son attitude, et aussi parce qu'il est, avant tout, un homme voué aux choses spirituelles et préoccupé du souci des âmes.

On dit à Rome, que c'est Léon XIII continué avec bonne grâce et douceur et qu'il a choisi, vis-à-vis des nations la mission pacifiante de ce dernier. Correct avec l'Italie, Pie X s'est montré conciliant avec la France qu'il apprécie — malgré ses erreurs — et avec les autres puissances, y compris l'Allemagne, qui lui eût, sans doute, préféré le cardinal Gotti.

Si Pie X n'a pas la grande et puissante intelligence de Léon XIII, il est, du moins, le confident de sa pensée et il possède le zèle et la fermeté pour continuer son oeuvre.

A. LUCINDE.



Intérieur de l'église Saint-Marc.

UN auteur a dit quelque part : "On ne peut raisonnablement parler de Venise qu'à ceux qui l'ont vue, qui soupirent en y songeant, qui en aiment jusqu'aux plus légers souvenirs. De fait, pour avoir une idée exacte de l'antique cité des Doges, il faut y aller : c'est l'unique moyen. Ni les tableaux de Canaletti, ni le quatrième chant de "Childe-Harold", ni les Lettres d'un voyageur, ni le Roméo de Shakespeare, pas plus que romans vénitiens, livres poèmes, tableaux de toute sorte, ne donneront une idée juste de cette ville si puissante au moyen âge.

L'imagination la plus ingénieuse peut être mise au défi ; jamais elle ne saura se figurer une Venise avec ses innombrables canaux que sillonnent de gracieuses gondoles ; ses quatre cents ponts qui réunissent plus de soixante îles ; ses galeries de tableaux ; ses bals masqués perpétuels de ses habitants ; ses musées vénitiennes qui, si vous cherchez à les suivre vous échappent comme une ombre au bout de trente pas ; ses palais qui semblent défier le temps ; son gigantesque pont amenant les machines à vapeur jusque dans la ville, en passant par dessus la lagune ; son port élargi ; ses digues immenses de Malamocco réparées et augmentées à grands frais ; ses charmantes parties de plaisir dites "freschi" et sa "regata" qui ressemble un peu à nos courses de chevaux et dans lesquelles les gondoliers, divisés en deux armées, les "castelloni" et le "nicolotti", se disputent, outre le bénéfice du prix, les honneurs du triomphe.

Apparemment l'existence même de Venise étant un prodige, la nature désorientée y manque à ses lois ordinaires.

Un pont gigantesque de 222 arches conduit à la place St Marc entourée de constructions et d'arcades. Naguère on y admirait le campanile dominant le bijou de sculpture qu'on appelle la Loggetta. Le campanile s'est écroulé en 1902.

Des 90 églises de Venise, la basilique byzantine de San Marco (Saint-Marc) est, sans contredit, la plus intéressante.

Le palais ducal est une merveille. Le musée et la bibliothèque riche de 200.000 volumes et de 10.000 manuscrits précieux font l'admiration des visiteurs. Le palais communique par le pont des Soupirs, avec les célèbres prisons, appelées les Plombs et les Puits.

Saint-Marc de Venise

"Voici Saint-Marc, dit Taine, dans une page admirable que nous nous empressons de mettre sous les yeux de nos lecteurs, voici Saint-Marc, la place, le palais ducal. Il est probable qu'il n'y a pas de joyau égal au monde.

Cela ne peut se décrire, il faut voir des estampes ; et, encore, qu'est-ce que des estampes sans couleur ? Il y a trop de formes, une trop vaste accumulation de chefs-d'oeuvre, une trop grande prodigalité d'invention : on ne peut que démêler quelque pensée générale bien sèche, comme un bâton qu'on rapporterait pour donner l'idée d'un arbre épanoui. Ce qui domine, c'est la fantaisie riche et multiple, le mélange qui fait ensemble, la diversité et le contraste qui aboutissent à l'harmonie. Qu'on imagine huit ou dix écrivains suspendus au col, au bras d'une femme, et qui sont mis d'accord par leur magnificence ou par sa beauté.

L'admirable place, bordée de portiques et de pa-

bleaux de Canaletti, mais on ne l'a vue qu'à travers un voile. La lumière peinte n'est point la lumière réelle.

Autour des architectures, l'eau, élargie, comme un lac, fait serpenter son cadre magique, ses tons verdâtres ou bleus, son cristal mouvant et glauque. Les mille petits flots jouent et luisent sous la brise, et leurs crêtes pétillent d'étincelles.

A l'horizon, vers l'est, on aperçoit au bout du quai des Esclavons, des mâts de navires, des sommets d'église, la verdure pointante d'un grand jardin ; on voit le flot entrer par les canaux, vaciller le long des quais, s'enfoncer à l'horizon, ruisseler entre les maisons, ceindre les églises. La mer lustrée, lumineuse, enveloppante, pénètre et ceint Venise comme une gloire."

* * *

Au lever du jour, je suis monté sur la tour de Saint-Marc.

"Du haut de la tour, on aperçoit Venise et toute la lagune ; à cette hauteur, les ouvrages de l'homme ne semblent jamais qu'un ouvrage de castor ; la nature repaît, telle qu'elle est, seule subsistante, énorme, à peine grattée ou tachée, ça et là, par notre petite vie éphémère. Tout est sable et mer ; on n'aperçoit qu'une grande surface plate, barrée au nord par une muraille de pics neigeux, sorte de domaine intermédiaire entre l'élément sec et l'élément humide, lande inféconde bariolée de sables ternes et d'eaux luisantes. Des îlots rou-

Un centre industriel où les notres prospèrent

FITCHBURG, situé à une huitaine de milles de Worcester, un peu plus au nord, est certainement un des centres industriels les plus importants du Massachusetts, et ce en dépit de la faible distance qui le sépare de la grande ville qui fut la patrie de feu le sénateur Hoar.

La prospérité de Fitchburg est passée à l'état de proverbe et l'on attribue cet état de chose des plus

diennes j'entends. Elle forme pour bien dire un vrai village canadien avec ses épiceries canadiennes, ses pharmacies canadiennes, ses médecins établis à proximité de l'église. On y entend aussi parler plus souvent notre langue parce que la population de langue française y est plus dense que dans les autres paroisses. En un mot l'organisation y est aussi complète que dans n'importe quel village de la province de Québec.

La paroisse de l'Immaculée Conception, l'aînée des trois paroisses canadiennes-françaises de Fitchburg, est aussi prospère, mais ne s'agrandit pas aussi vite pour la raison que j'ai donnée plus haut. Elle eut successivement pour curés, MM. les abbés Clovis Beaudoin, déjà nommé, Jules Graton, Edmond Graton et J. G. Marcoux, curé actuel, qui a comme vicaire M. l'abbé Albert Brault. M. l'abbé Marcoux est un enfant du beau comté de Bellechasse, il a fait ses études au Séminaire de Québec où il enseigna aussi pendant 18 ans; il a été vice-recteur de l'Université Laval à Montréal. Son vicaire est le fils de M. Bénoni Brault, un des plus vieux citoyens d'origine canadienne de Fitchburg, peut-être le plus favorablement connu.

Le temple n'est pas encore construit, mais on doit en commencer prochainement l'érection sur les fondations recouvertes qui servent actuellement d'église. M. le curé a fait préparer des plans dont l'exécution dotera la ville d'un beau monument. Le presbytère pour lequel on n'a pas voulu faire autant de frais que l'église, est un magnifique édifice en brique, bien fini à l'intérieur de décorations simples, mais agréables au dehors. L'école dont nous reproduisons la vignette, est un vaste bâtiment, le premier consacré à l'éducation chrétienne, en leur langue, de nos jeunes compatriotes de Fitchburg. Elle n'a peut-être pas grand mérite artistique, mais elle est construite de manière à donner aux enfants tout le confort que requiert leur frère organisme. Les classes sont grandes, bien aérées et meublées de pupitres et chaises sur lesquels la posture est naturelle, pas

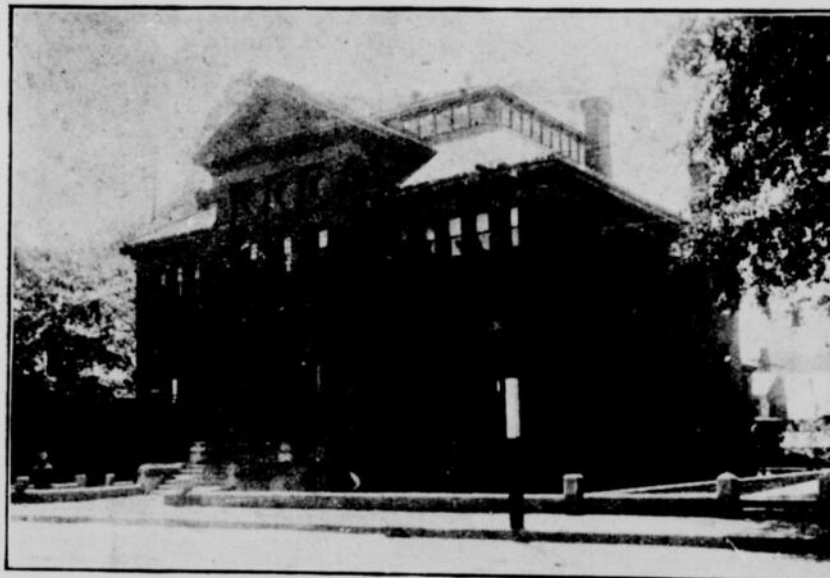
les Canadiens prendront de l'importance à Fitchburg, ils ne sont aujourd'hui que sept mille, la paroisse si bien située de l'Immaculée Conception grandira aussi; elle deviendra peut-être avant longtemps aussi populeuse que celle de St Joseph, car à mesure que leur nombre augmente, les Canadiens se hasardent dans de plus grandes entreprises et viennent pour cela s'établir dans la partie



Ecole de l'Immaculée Conception à Fitchburg.

consolants, à la grande variété des industries qui fournissent le travail aux habitants et qui, toutes, sont d'un genre rémunérateur. C'est à Fitchburg que l'on manufacture la fameuse carabine Iner Johnson, c'est aussi là que se fabrique la fameuse bicyclette du même nom, mais il ne faut pas croire que tous les citoyens emploient leur temps à façonner ces instruments meurtriers, car des centaines et des milliers, parmi lesquels les Canadiens comptent des plus experts, filent et tissent les étoffes les plus fines, les soies riches, qui se convertissent souvent dans la même ville en admirables toilettes. On y manufacture aussi quantité d'étoffes de laine et de coton et l'industrie du papier y joue un grand rôle. Bien qu'ayant une population de 40,000 âmes, la ville a plutôt la forme d'un grand village, s'étendant surtout en largeur. C'est ce qui explique que les Canadiens y sont divisés en trois paroisses, toutes prospères, je suis heureux de pouvoir le dire. La première paroisse, l'Immaculée Conception, fut établie en plein centre de la ville, c'est Mgr Garrigan, curé d'une paroisse irlandaise, qui la fonda en 1886. Elle fut desservie pendant quelque temps dans le soubassement de l'église de Mgr Garrigan, par M. l'abbé Clovis Beaudoin, arrivé le 5 octobre 1886, et qui fut le premier curé de la paroisse de l'Immaculée Conception. Au départ de ce dernier, en 1890, la paroisse était divisée, parce que les Canadiens n'ayant pu se réunir autour du siège de la paroisse, à cause de la rareté des terrains et des logements, dans la partie commerciale, avaient en grande partie, établi domicile dans la partie dénommée Cleghorn et située à environ un mille et demi du centre de la ville. Les RR. PP. de la Salette prirent la direction de la nouvelle paroisse et la conservent encore. Cette deuxième paroisse porte le nom de St Joseph, elle possède un magnifique temple, un couvent spacieux dirigé par les Soeurs Fidèles Compagnes de Jésus et une belle résidence pour les RR. Pères de la Salette qui sont aujourd'hui les RR. PP. C. Triquet, directeur et curé, J. Poncet, J. Deschaux-Beaume, et J. Blanc.

Cette paroisse est la plus importante de la ville, des trois paroisses cana-



La librairie publique de Fitchburg. Mass est imposante d'aspect.

trop fatigante. Les révérendes soeurs Fidèles Compagnes de Jésus, la même communauté qu'à St Joseph, ont aussi la direction de cette école paroissiale. Il n'y a pas de doute qu'à mesure que



Monument érigé aux soldats morts pour la patrie.

commerciale des villes américaines qu'ils ont faites leur patrie. On est donc content aujourd'hui que l'église ne soit encore construite car dans quelques années les besoins du culte demanderont un bâtiment plus grand, les finances de la paroisse permettront d'élever à Dieu un temple plus somptueux qui fera l'orgueil des fidèles, la joie du pasteur en même temps que l'étonnement des citoyens d'autre origine, l'admiration des visiteurs du Canada qui ne savent encore quelle position leurs cousins d'Amérique ont su conquérir.

St François d'Assise est une paroisse naissante que dirige avec autant d'habileté que de zèle, M. l'abbé L. A. Langlois. Elle recrute ses membres dans South Fitchburg, dans la direction de Leominster, village distant de cinq milles qui compte aussi une forte proportion de population canadienne. Jeune, mais vigoureuse, cette paroisse grandira à l'égal de ses aînées et contribuera certainement à augmenter dans le quartier l'influence des nôtres en les forçant à s'unir, en les portant à se mieux entendre. On y voit déjà magasins canadiens, une pharmacie aussi dirigée par un compatriote, qui promet de s'amasser une petite fortune dans ce genre de commerce.

Des Canadiens en affaires, à part de ceux que j'ai déjà nommés, Fitchburg compte encore MM. L. D. Bourdon, G. C. Desrivieres et A. H. Larue, tous à la tête d'importantes maisons d'affaires. Les grands magasins de marchandises sèches ou autres, comprennent la valeur de la clientèle canadienne, car on voit dans leurs annonces une longue liste de commis que l'on reconnaît de suite comme étant des nôtres à l'orthographe de leurs noms. Il y a dans cette ville un journal important, le "Sentinel", bien renseigné, très bien rédigé surtout. On a essayé à plusieurs reprises d'y établir un journal français mais pour une raison ou pour une autre ces tentatives n'ont pas réussi. Aujourd'hui, les grands quotidiens montrés jadis y sont beaucoup répandus, mais "L'Opinion Publique", de Worcester, qui arrive dans les foyers le jour même, est certainement le plus lu de tous les journaux français.

J. L. R.



Le bureau de la poste est d'une architecture antique.



Les anges dans notre vie

ET d'abord, qu'est-ce que les anges ? Les anges sont de purs esprits créés par Dieu, et leur

invocation est une partie importante de notre culte religieux.

Avant l'homme, le Seigneur a fait l'ange. Créature supérieure, l'ange est l'ornement du monde invisible, comme l'homme est l'ornement du monde visible.

Admirable dans tous ses ouvrages, Dieu l'est surtout dans la création du monde angélique. Dieu, en effet, a comblé de dons merveilleux les Intelligences Célestes. Il les a ornées de hautes et sublimes perfections, il les a enrichies de trésors de beauté, de lumière et de force, qui surpassent infiniment tout ce que l'imagination humaine peut rêver.

Ces Esprits privilégiés sont ses créatures les plus parfaites, les aînés de sa famille, les princes de son royaume, les ornements de sa cour, nous disent les Pères de l'Eglise.

Le nom d'Anges est tiré du ministère que ces Esprits célestes remplissent. Ange signifie : envoyé, messager, ambassadeur.

Comme purs esprits, les anges sont des créatures toutes spirituelles, des êtres qui n'ont point de corps, qui ne sont unis à aucune matière, quelque subtile qu'elle soit, des êtres par conséquent qui ne sont ni corporels, ni mortels ; des créatures que nous ne pouvons ni voir, ni toucher, ni entendre ; parce que, ici-bas, tout ce qui est sans corps échappe à notre pensée, à notre imagination, et à plus forte raison à nos sens.

Comme les anges, notre âme aussi est un esprit, mais un esprit créé pour être uni à un corps nécessairement, sans lequel elle serait incapable d'exercer ses facultés et d'atteindre sa perfection, tandis que l'ange exerce ses facultés indépendamment de la matière, et se meut volontairement, librement, sans limites déterminées.

Les anges sont de purs esprits ; or, l'esprit étant simple ne peut point se décomposer : les anges sont donc incorruptibles de leur nature, et ils resteront dans leur essence pendant toute l'éternité, tels que Dieu les a créés.

Les anges se meuvent au gré de leur volonté et se transportent d'un endroit à un autre avec la rapidité de la pensée.

Quant à leur intelligence, nous ne saurions nous en faire une idée, même approximative. Un instant suffit à un ange, dit le Père Bouffier, pour comprendre de suite une vérité, un fait quelconque sur lequel il porte son attention, et à quelque distance qu'il soit placé. Son activité si prodigieusement étonnante ne se fatigue jamais, ne connaît pas le repos, et elle embrasse avec facilité tout ce qui est compris dans le cercle immense de son domaine. Recevant les communications de la science divine, les anges sont doués d'une pénétration naturelle qui leur permet de connaître tout ce qui est caché et obscur pour nous, dans le monde matériel, dans les merveilles et les phénomènes de la nature. La création pour eux n'a pas de secrets, et l'univers leur est à découvert avec tout ce qu'il renferme. Leur science est infuse, ils l'ont reçue de Dieu avec leur être.

La volonté chez les anges est en rapport avec leur intelligence et proportionnée à la perfection de leur nature, aussi ne peut-elle être comparée à la volonté humaine, si faible, si versatile.

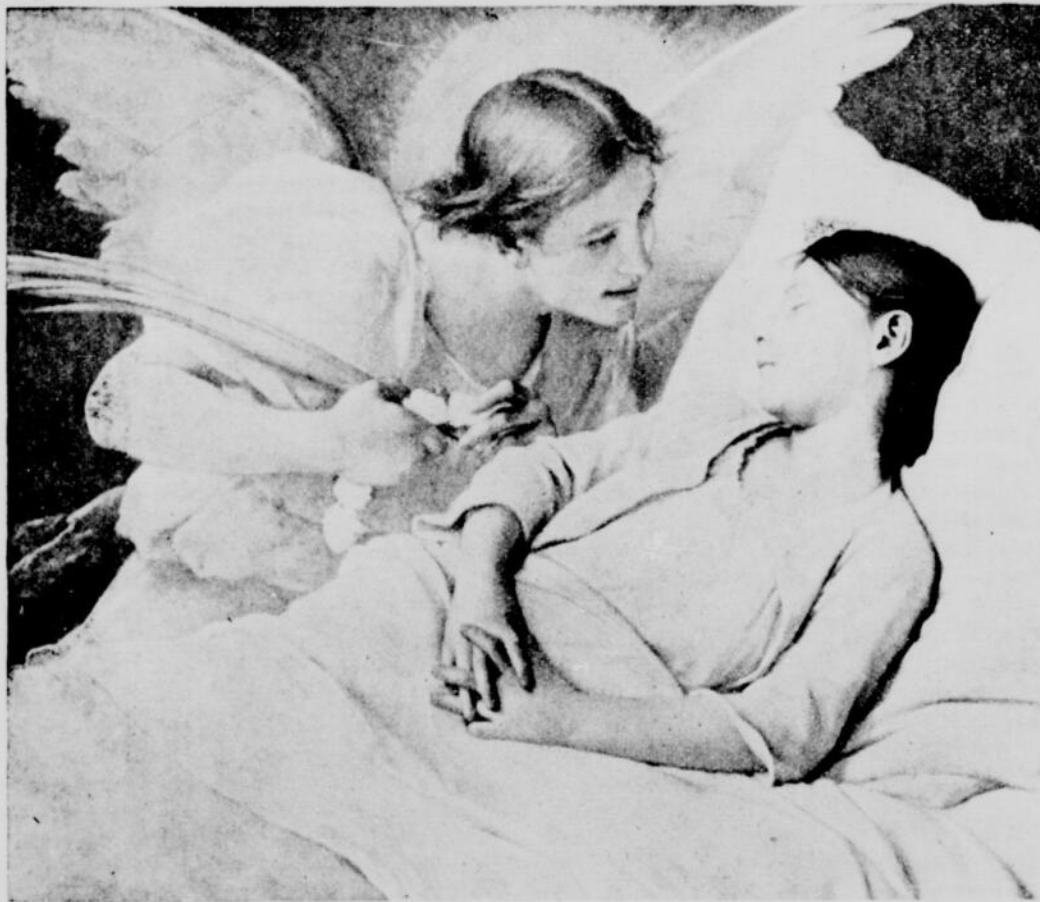
Chute des anges

Après leur création, les anges ne jouirent pas immédiatement de la vision de Dieu, de la béatitude céleste. Ils devaient mériter le bonheur du ciel par leur fidélité et leur obéissance. Ce fut leur temps d'épreuve. Combien dura-t-il ? Les Saintes-Ecritures sont muettes sur ce point. Quoi qu'il en soit, il est difficile de comprendre comment des Esprits

remplis de tant de lumières, des intelligences si parfaites, aient pu se laisser entraîner à une révolte contre Dieu.

Or, Suarez enseigne dans son traité de l'Incarnation, que ce fut la manifestation de ce grand mystère qui provoqua chez une partie des anges une révolte insensée.

A la révélation, dit le docte théologien, qui leur fut faite par Dieu que le Fils de l'Homme serait leur maître, qu'ils lui devraient leurs hommages, leurs services, leurs adorations, les anges furent surpris. Un de ceux sur lesquels le Seigneur avait répandu avec plus de profusion ses dons les plus nombreux et les plus magnifiques, se replia sur lui-même ; et, regardant avec complaisance sa beauté, ses perfections, ses lumières, il s'enfla de son propre amour, et il se demanda pourquoi, si le Verbe de Dieu voulait descendre, il ne choisissait pas plutôt un ange qu'un homme ? L'envie, la jalousie croissant en lui, il vint jusqu'à convoiter pour lui-même l'honneur réservé à l'humanité du Christ. L'orgueil, un orgueil profond, immense, souverainement méprisant, naquit de ce regard. L'ange ne voulut pas s'abaisser devant l'homme, ne consentit pas à s'humilier devant une nature inférieure à la sienne ; et loin de reconnaître l'Homme-Dieu comme son chef et son maître, il refusa à Dieu son obéissance, et, devant les anges étonnés, il s'écria : "Non, je ne servirai pas !" Lorsque Lucifer révolté eut parlé, le monde angélique se divisa en deux parties : d'un



L'Ange Gardien, berce nos nuits de rêves dorés

côté, les rebelles qui le suivirent volontairement dans sa défection, et de l'autre, les anges humblement soumis, qui suivirent Michel dans son cri de victoire : "Qui est comme Dieu !" Devenus des esprits mauvais, des esprits de mensonge et de ténèbres, Satan et ses anges tombèrent du ciel dans les abîmes, voués éternellement au plus affreux des malheurs, gardant au cœur, contre Dieu et contre son Christ, une haine implacable et immense comme leur orgueil.

L'homme, victime première de cette haine des anges déchus, tombera à son tour, entraînant dans sa chute le genre humain tout entier ; mais Dieu aura pitié de l'homme, parce qu'il aura été entraîné dans une faute dont il n'approfondit toute la malice ni n'embrassa toutes les conséquences. Les anges, au contraire, ont tout vu, tout compris ; mais, dominés par leur orgueil, ils ont creusé eux-mêmes l'abîme dans lequel ils sont tombés plutôt que de se soumettre. Admettons un instant que Dieu dirait à Lucifer : Repens-toi, soumets-toi, et je te pardonne, — Lucifer répondrait à Dieu : Jamais ! Je n'obéirai point.

Il est de foi que Dieu n'a créé les anges et les hommes que pour les faire heureux d'un bonheur sans fin. C'est pourquoi ce n'est pas Dieu qui nous perd, c'est nous qui nous perdons, c'est nous qui nous damnons.

Hiérarchies des anges

Le nombre des Esprits célestes dépasse nos faibles calculs ; mais les anges n'ont pas tous la même perfection.

"Au commencement, quand Dieu créa le ciel et la terre, dit le Concile de Latran, tenu sous Léon X, il ordonna le ciel en trois Principautés appelées Hiérarchies." Ces Principautés ou Hiérarchies diffèrent entre elles et sont divisées chacune en trois choeurs distincts les uns des autres. Les trois choeurs réunis forment les célestes armées du divin Roi ; tous y sont employés, mais à des degrés divers et à de diverses fonctions.

Les anges de la première hiérarchie sont les Séraphins, les Chérubins et les Trônes, qui forment la cour du divin Roi et ne s'éloignent pas de son trône.

Les anges de la deuxième hiérarchie sont les Dominations, qui font exécuter les ordres et les volontés du Maître de l'univers, qui leur sont communiqués par les anges de la hiérarchie supérieure ; les Vertus, chargés du maintien de l'ordre dans la création ; les Puissances, chargés de la répression du mal.

Les choeurs des anges de la troisième hiérarchie comprennent les Principautés, qui, d'après saint Thomas, président à l'exécution de ce qui regarde le bien commun : ils ont le soin des villes, des provinces, des royaumes et des empires. Saint Basile et Théodoret, et plusieurs autres Pères de l'Eglise,

pensent que chaque nation a son ange chargé de veiller sur elle. Ainsi, d'après les interprètes, les anges qui apparurent au patriarche Jacob à son retour de la Mésopotamie, étaient les anges tutélaires des provinces où il passait. N'est-ce pas les voix des anges protecteurs de la France qui ordonnèrent à la vierge de Domrémy — Jeanne d'Arc — de sauver sa patrie ?

Viennent ensuite les archanges, et enfin les anges qui sont immédiatement en rapport avec nous.

Les bons anges

"Dieu, dont la sollicitude paternelle s'étend à toutes ses créatures, dit le P. Bouffier, Dieu a voulu que chacun de nous eût un ange auquel sa bonté a confié le soin spécial de nous garder, de nous protéger, de nous défendre, pendant les jours de notre pèlerinage, depuis le moment de notre naissance jusqu'à celui de notre mort.

"Nos bons anges sont appelés nos anges gardiens, dit saint François de Sales, parce qu'ils sont chargés de nous assister

de leurs inspirations, de nous défendre en nos périls, de nous reprendre de nos défauts, de nous exciter à la poursuite de la vertu."

Fidèle à remplir sa touchante fonction, notre bon ange a pour nous l'amour le plus tendre et le plus constant dévouement. Qui pourra dire sa sollicitude ! qui pourra exprimer l'immense commisération qu'exerce notre profonde misère dans cet Esprit si intelligent et si charitable, qui voit si bien tous les dangers que nous courons ici-bas ?

Ne perdons jamais de vue que l'Esprit du mal ne travaille qu'à nous rendre malheureux en ce monde et en l'autre. Dans sa haine insensée, ce qu'il souhaite le plus ardemment, c'est la perte de notre âme. C'est le péché seul qui a livré l'humanité à Satan et a déchaîné sur la terre tous les maux et la mort.

Notre bon ange, lui, ne veut que notre bonheur temporel et éternel, et, si nous sommes sincères, nous avouerons que, plus d'une fois, nous avons expérimenté dans des occasions difficiles et dangereuses le secours mystérieux de notre ange gardien.

Adressons-nous donc avec confiance à notre bon ange gardien ; invoquons-le chaque jour, soir et matin : il veillera sur notre sommeil ; il éclairera notre route et nous conduira par la main, au séjour des Bienheureux.

A. LUCINDE.



Comment il faut voyager, Comment il faut emballer

Deux questions
d'actualité discutées par Liselotte

LA politesse à observer vis-à-vis des inconnus qui sont pour quelques heures nos compagnons de voyage, est faite tout entière de réserve et de discrétion. La tenue correcte de l'homme poli affirme qu'il ne veut en rien gêner les autres; mais elle laisse entendre en même temps qu'il prétend ne pas se mêler à leur vie ni leur permettre de s'introduire dans la sienne.

Il ne s'agit pas, dans un wagon, de donner aux indifférents qui vous entourent l'impression d'un homme aimable, gai, profond ou savant, il suffit qu'on ne les incommode pas.

Cette attitude irréprochable et froide indique immédiatement l'homme bien élevé, celui qui ne sera ni importun, ni grincheux, ni querelleur, ni obséquieux, ni indiscret.

Lorsqu'on a la chance de rencontrer de semblables voyageurs, on ne saurait trop les apprécier; ils sont rares; mais ceux qui manquent aux règles du savoir-vivre en voyage le font moins par mauvaise volonté que par ignorance.

Après avoir ouvert la portière, sans violence, on jette un coup d'œil discret à l'intérieur; inutile de prendre l'air bourru et sévère d'un inspecteur en tournée; si le wagon ne vous convient pas, on le traverse sans faire la moindre remarque désobligeante, et l'on referme la porte à l'autre extrémité, sans violence. Si des paquets répandus sur les banquettes font deviner le subterfuge des places indûment retenues, on demande simplement aux personnes présentes si elles sont réellement gardées; sur leur réponse négative, on peut s'y installer.

Un voyageur seul s'arrangera de façon à réduire son bagage de main au poids qu'il peut porter lui-même, sans réclamer l'aide des voyageurs déjà installés; quand plusieurs personnes voyagent ensemble, l'une d'elles monte sans paquet et prend successivement les colis des autres, afin de leur permettre de monter plus facilement.

Parmi les places libres on peut choisir celle qui plaît le mieux; de préférence, on s'éloigne des voyageurs déjà installés, surtout s'ils causent entre eux, afin de ne les gêner en rien dans leur conversation. Quand une famille s'installe, elle doit se masser à une extrémité du wagon; il ne faut pas, à moins d'une nécessité absolue, placer un des membres de la famille à l'écart; si on a un objet à lui donner, une parole à lui adresser, on dérange tous les voyageurs par un va-et-vient fatigant; placées les unes à côté des autres, les personnes qui se connaissent forment un cercle dans lequel on peut parler, manger, jouer, sans déranger les autres.

On place ses paquets à main dans les filets, au-dessus de soi, ou sous la banquette quand ils risquent de rouler; on garde sur les genoux un châle, un sac à main ou un livre; on ne met pas entre soi et un voisin tout proche un colis qui peut gêner celui-ci.

Le repas est, pour les gens qui ne mangent pas, un spectacle peu agréable; il faut le prendre, quand on ne trouve pas les avantages du wagon-restaurant, discrètement, sans étalage de victuailles, sans débarras encombrant; sur ses genoux on étend une serviette, on mange chaque service séparément, faisant disparaître les restes aussitôt; on évite d'emporter des viandes avec sauces, des os, des mets gras, toutes choses qui exigent un service plus soigné et des assiettes nombreuses: oeufs durs, sandwiches au jambon ou à la viande blanche se mangent aisément.

On boit dans une timbale, jamais à la bouteille.

Le repas terminé, on range les épluchures, on s'essuie les mains, on peut même les parfumer avec une goutte d'eau de rose ou d'eau de Cologne.

Si l'on se sert pour le repas d'une fourchette, d'un couteau, il faut les manier avec précaution et les laisser le plus possible sur l'assiette; le moindre choc du train pourrait occasionner un accident, et si l'on méprise le danger pour soi, il faut songer que vos voisins peuvent le redouter. Pour la même raison, il n'est pas prudent de travailler à l'aiguille ou au crochet en wagon, de couper les feuillets de son livre avec un canif, etc.

Lorsque le voyage est long, surtout quand la température est élevée, on éprouve le besoin de se mettre à l'aise; un homme remplace son chapeau par la casquette anglaise; une femme enlève sa voilette, ses gants, son chapeau, son manteau; il n'y a pas d'autres libertés permises; à moins qu'on ne se sente souffrant; il n'est pas d'usage de retirer, en première et en seconde classes, ni son col ni son veston.

On peut dormir en wagon, pourvu qu'on ait un sommeil discret; on place un coussin derrière sa tête, on ferme les yeux et, si le sommeil vient, on en profite; mais il faut être assuré que pendant son sommeil on n'étendra pas les jambes, les bras, que la tête ne roulera pas sur l'épaule du voisin, et qu'on ne ronflera pas; un sommeil aussi pesant devient encombrant, on ne peut s'y livrer que dans la solitude; après deux ou trois expériences, on sait à quoi s'en tenir; si l'on s'est réveillé dans une pose abandonnée, si on surprend les sourires humiliants de ses compagnons de route, on est fixé. On se contente alors de somnoler; pour plus de sûreté, même, certains ne se permettent pas de fermer les paupières.

Quand on se trouve dans un compartiment de fumeurs, on peut fumer, toutes les personnes qui y sont montées acceptent tacitement qu'on y fume. Dans tout autre compartiment, on ne fume qu'après en avoir demandé l'autorisation aux voyageurs présents, encore ne doit-on pas abuser de la permission; on se place de préférence à côté de la portière ouverte, et on s'arrange sans affectation pour que la fumée n'arrive sur personne.

Dans un wagon à couloir, on ne fume pas dans le compartiment, on fume dans le couloir; là, aucune permission à demander.

En principe, il faut éviter de réclamer le moindre service de ceux qui voyagent avec vous et leur rendre les services qu'ils sollicitent avec empressement et discrétion; ce qu'on demande le plus souvent, ce sont des renseignements sur les heures d'arrivée, sur l'itinéraire, les prix de transports, etc.

On emprunte fort bien un indicateur, des jumelles, un journal; on n'emprunte pas un livre, un verre.

Si un voyageur est malade, on peut offrir des sels, des pastilles de menthe, de l'eau de mélisse; on peut de même, sans en être prié, aider une dame à mettre un lourd colis sur le filet, à l'en descendre, etc.

Le voyageur qui est au coin et qui va dans le sens du train, a la libre disposition de la vitre, il peut l'ouvrir ou la fermer à son gré, parce que c'est lui qui souffre directement du courant d'air, des poussières, des escarbilles; mais il doit tenir compte du

désir général et s'y prêter de bonne grâce. Si l'on est incommodé par le soleil, on peut prier un voyageur de tirer le rideau, etc.

On se prépare à descendre du train assez à temps pour n'avoir pas à précipiter ses mouvements et ses emballages à la dernière minute; on peut se lever avant l'arrêt, mais on doit se tenir solidement au filet, afin de ne pas tomber sur un voyageur au choc de l'arrêt; en partant, on soulève son chapeau; on adresse un salut plus direct et plus accentué aux personnes à qui l'on a eu l'occasion de parler.

Il y a des voyageurs qui voyagent toujours en s'imaginant qu'ils sont tout seuls; leur sans-gêne frise la grossièreté. Avec ceux-là, on n'est tenu à aucun égard, et si l'on ne hurle pas avec les loups, on risque d'être mangé. Soyons donc très polis avec les gens polis, et oublions que nous sommes bien élevés avec des loups.

Comment on quitte le wagon. On se prépare à descendre du train assez à temps pour n'avoir pas à précipiter ses mouvements et ses emballages à la dernière minute; on peut se lever avant l'arrêt, mais on doit se tenir solidement au filet, afin de ne pas tomber sur un voyageur au choc de l'arrêt; en partant, on soulève son chapeau; on adresse un salut plus direct et plus accentué aux personnes à qui l'on a eu l'occasion de parler.

Avec ceux qui ne se gênent pas. Il y a des voyageurs qui voyagent toujours en s'imaginant qu'ils sont tout seuls; leur sans-gêne frise la grossièreté. Avec ceux-là, on n'est tenu à aucun égard, et si l'on ne hurle pas avec les loups, on risque d'être mangé.

Soyons donc très polis avec les gens polis, et oublions que nous sommes bien élevés avec des loups.

Comment il faut emballer

Quand on aime véritablement son "chez soi", il est toujours pénible d'habiter, même durant ses mois de villégiature, une maison meublée. Nombre de personnes préfèrent emporter leurs meubles. Nous avons pensé qu'il serait utile, à cette époque de l'année, où tant de familles émigrent des villes, de donner ici quelques conseils spéciaux sur les diverses manières d'emballer.

Avant de procéder à l'emballage, il est prudent de rassembler tous les objets à transporter. De cette façon, il est facile en quelques minutes d'évaluer la dimension des caisses et des paniers nécessaires; on a ainsi sous la main tous les objets qui pourront servir à combler les trous, remplir les intervalles.

Il n'est pas nécessaire de placer dans une même caisse des objets de même nature; tout peut trouver place, pourvu que l'emballage soit fait avec soin et méthode.

En général, la boîte qui doit contenir un ou plusieurs objets, sera plus grande de cinq centimètres environ dans tous les sens que le volume des objets qu'on y devra mettre. Si les objets à emballer sont fragiles, il sera bon de les isoler à l'aide de petites traverses clouées. Il serait encore préférable de mettre chaque objet dans une boîte spéciale et de réunir ensuite tous les objets dans une même caisse.

Une étiquette "Haut" ou "Bas" indiquera aux employés la façon dont ils doivent manier la caisse.

A l'intérieur des paniers ou des caisses à claire-voie, on placera contre les parois du panier d'osier, de la toile moleskine ou un vieux tapis. Les objets qui pourraient être abîmés par la poussière ou par le contact des objets voisins seront entourés de papier ou d'un vieux rideau de mousseline.

Pour l'emballer, on décroche d'abord le balancier et on dévisse le timbre, on enveloppe ensuite de papier de soie et d'ouate les parties dorées et les ornements saillants; puis le reste d'un papier quelconque. Sur le tout on remet un papier fin, puis un papier plus épais. Au fond de la caisse on place une couche de foin et au-dessus, une feuille de papier, la pendule est placée verticalement au-dessus; on la bourre de tous les côtés de petites pelotes de foin entourées de papier de soie. Ces tampons amortissent les chocs. Il ne faut pas trop les serrer. On cloue ensuite le couvercle.

Ne jamais mettre dans une caisse contenant du linge, des étoffes, des rideaux, des bouteilles ou des fioles pleines. Si l'une des fioles venait à se briser ou à se déboucher, les étoffes seraient abîmées. Si on expédie un objet démontable, toutes les pièces détachées seront emballées à part les unes des autres et rassemblées ensuite dans une même caisse.

LISELOTTE.

Un village au pied des rapides

A PEU PRES à la même époque où Charles LeMoyne recevait, en récompense des services rendus à la colonie naissante de Ville-Marie, la première concession de Longueuil, (24 septembre 1657), une vingtaine de colons, suivis bientôt de quelques autres, quittaient Ville-Marie pour aller s'établir au pied des rapides de Lachine. Pour se protéger contre les attaques souvent répétées et imprévues des farouches Iroquois et se défendre mutuellement, ces intrépides pionniers de l'agriculture, groupant leurs modestes habitations, les renfermèrent dans une double enceinte de pieux, qu'ils nommèrent pompeusement Le Fort de La Prairie. Ce fut le premier poste un peu avancé de Ville-Marie. Afin de donner à ses habitants plus de sûreté et de facilité pour défricher les terres environnantes, le gouvernement y entretenait constamment une petite garnison.

Ce poste, que M. de La Barre appelait dans ses Ordonnances: "la frontière des Anglais et des Iroquois", ne tarda pas à être sanctifié par le sang d'un martyr. Le P. Vignal, prêtre de St Sulpice, ayant été pris par les Iroquois sur l'île-à-la-Pierre (île Verte), en face de Montréal, où il s'était rendu avec quelques Français pour en tirer de la pierre destinée à la construction de l'ancien séminaire de Ville-Marie, fut horriblement torturé, deux jours durant, par ses bourreaux, auxquels sa chair servit de nourriture — 27 octobre 1661.

Nous empruntons à M. l'abbé Rousseau le récit de cet épisode, récit que nos lecteurs nous sauront gré de leur résumer:

"L'île Moffatt, où la pierre abonde et où les bancs brisés par les eaux et par la glace permettent de l'enlever sans travail, et aussi par son étendue et les buissons qui la couvrent, était très propre à favoriser une embuscade.

M. Vignal demanda à M. de Maisonneuve la permission de conduire quelques ouvriers à l'île, et quelques soldats pour les protéger.

"A regret, le gouverneur céda et détacha M. Claude de Brigeac pour commander l'expédition.

"Accompagné de deux jeunes gens de bonne famille, J. B. Moyen et Joseph Duchêne, alliés à la famille LeMoyne, il prit le commandement de l'escouade. Arrivés à l'île, voilà nos gens à terre, qui se dispersent de tous côtés, sans songer à prendre leurs armes. Trente-cinq Agniers et Onéiouts étaient là, cachés, qui les attendaient.

"Les plus diligents se mettent au travail. M. Vignal, s'étant trop écarté, s'en va tomber dans l'embuscade. Frappé par derrière, il pousse un cri, fait un bond et s'enfuit vers les siens. Les Iroquois étaient déjà sur ses traces, et les ouvriers les virent en même temps fondre sur eux en poussant des huées effrayantes. La panique s'empare de ces hommes désarmés; ils ne songent qu'à fuir, et ils se jettent en désordre dans les canots.

"M. de Brigeac arrivait au moment où les ouvriers en fuite se précipitaient sur les barques; il

voulut les rallier, mais en vain les appela-t-il au combat. Seul il fit face aux Agniers et les tint un moment en respect, ce qui donna aux colons le temps de prendre le large.

"Cerné par les Agniers, M. de Brigeac, après avoir fracassé la tête à leur chef, et ayant eu le bras droit brisé par une décharge, se jette à la rivière; les Iroquois le saisissent par les pieds, l'emportent de l'autre côté de l'île, le traînant à travers les pierres et les rochers, la tête et le visage contre terre.

"Cependant, M. Vignal voyant tout son monde en fuite, songea enfin à sa propre sûreté; il s'approcha du canot d'un nommé Cuillerier. Les Iroquois font une décharge sur le canot avant qu'il

vre prêtre, criblé de balles, fut jeté comme un sac dans un canot iroquois, et Cuillerier dans un autre.

"Les Iroquois allèrent débarquer à la Prairie, au sud de Ville-Marie, sur la rive opposée.

"Deux jours après, ils tuèrent M. Vignal, firent rôtir son corps sur un bûcher et le mangèrent. Les autres captifs furent entraînés vers le pays des Agniers, où M. de Brigeac, pendant vingt-quatre heures, supporta, sans une plainte, les supplices les plus inouïs que la barbarie et la rage puissent inventer.

"Cuillerier, adopté par la sœur du chef, tué par Brigeac, parvint à s'enfuir et à regagner, à travers mille souffrances et mille dangers, Ville-Marie, où il mourut à un âge très avancé.

* * *

Le premier nom de Laprairie fut Saint-François-Xavier-des-Prés. C'était une mission où les Pères Jésuites allaient dire la messe dans la chapelle élevée au milieu de l'enceinte de pieux qui formaient le Fort. Cette chapelle fut bientôt remplacée par une autre, dédiée à l'Immaculée Conception, et qui exista jusqu'en 1708.

Le 27 avril 1687, M. Frémont, P. S. S., bénissait solennellement la première église bâtie par les habitants de la paroisse, qui devenaient de plus en plus nombreux. Sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui le couvent de la Congrégation fut élevé un presbytère en 1690.

La même année, au lieu dit la "Fourche", plusieurs paroissiens périrent dans un engagement contre les Iroquois, qui revinrent à la charge, aidés par les Anglais, en 1691, furent repoussés et complètement défaits par M. de Valrennes, à la côte qui depuis porte le nom de "La Bataille".

Sous le vocable de "Nativité de la sainte Vierge", une nouvelle église plus spacieuse, ainsi qu'un presbytère, furent construits en 1702. Un violent incendie, en 1846, détruisit le presbytère et la plupart des maisons. La Prairie, à cause de sa position, de la fertilité du sol, se développait dans des proportions considérables, si bien qu'après quelque cent ans d'existence, après l'élection des syndics, il fut décidé de construire au vrai Dieu un temple digne de la paroisse. Sur l'emplacement de l'ancienne église, en l'année 1840, on éleva l'église actuelle, vaste et grandiose, qui fut solennellement consacrée, le 18 novembre 1841, par Mgr Bourget, de sainte mémoire, qui y célébra la première messe.

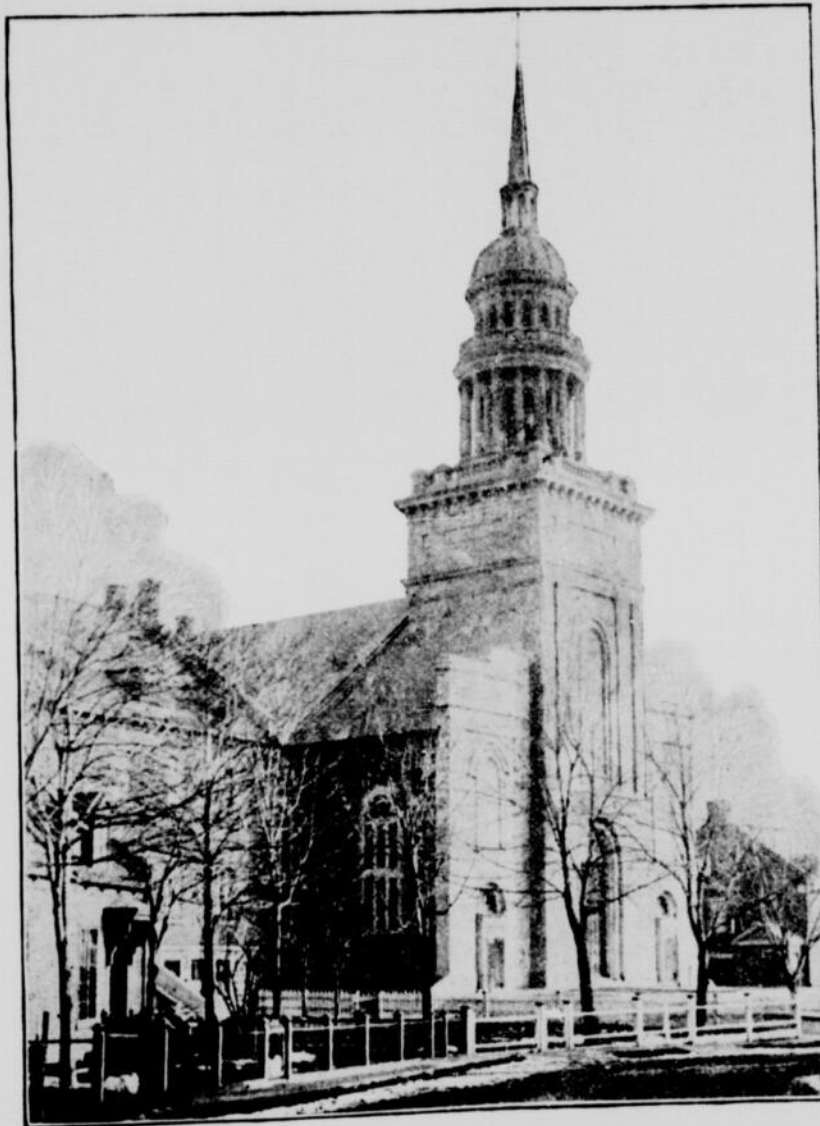
Depuis Pierre Rafeix, S. J., (1667-1671) premier curé, 40 prêtres tant Jésuites que Sulpiciens et prêtres séculiers se sont succédés dans l'administration ecclésiastique de la paroisse de Laprairie. Citons entre autres Michel Power (1839-1841), mort évêque de Toronto en 1847.

Laprairie se trouve très bien partagée sous le rapport des maisons d'éducation: elle possède l'académie et le noviciat des Frères de l'Instruction chrétienne, le couvent de la Congrégation, neuf écoles élémentaires, et, comme maison de charité, l'Hospice de Notre-Dame des Sept-Douleurs, dirigé par les Soeurs de la Providence.

ADALBERT CHALIFOUR.



Les maisonnettes à Laprairie ont un cachet tout particulier.



L'église de Laprairie est un monument vaste et bien construit.



A l'arrivée du bateau de Montréal, le port de Laprairie est tout animé.

Pho. Dumas, coin St-Laurent et Vitré.

Une jolie maison de ville



Une des superbes résidences Montréalaises de la rue Dorchester

Photo, Lapres & Lavergne.

DEPUIS quelques années, le monde entier reconnaît que le Canada est un pays riche. Et, ce qu'il y a de plus satisfaisant pour nous, c'est que sa richesse fait boue de neige.

En vérité, il faudrait être aveugle pour ne point reconnaître la prospérité du Dominion. Laisant de côté les grands problèmes de la statistique d'exportation et d'importation, qui ne peuvent guère intéresser que les économistes et les financiers, il suffit de jeter un coup d'oeil au long des rues des quartiers fashionables de nos grandes villes, pour se rendre compte de ce que j'avance. Actuellement, Vancouver, Winnipeg, Toronto, Ottawa, Montréal, Québec, Halifax, possèdent des immeubles d'affaires et des maisons de ville, dont le luxe et le confort n'ont rien à envier aux résidences des autres villes du continent ou de l'Europe.

C'est là, je crois, une des marques les plus tangibles de la prospérité d'un pays. Si, comme le dit une ancienne chanson française: "Quand le travail de la bâtisse va bien, tout va bien", on comprend que nous nous enorgueillions d'avoir chez nous d'admirables demeures.

Pour donner une idée de ces constructions, qui représentent le résultat d'une vie de labeur, ou d'un

DEVIS

Coût de la pierre, brique, canaux, etc.	\$16,500
Coût du bois, de la charpente, de la menuiserie (tout l'intérieur est fini en différents gois de choix: chêne, noyer noir, cerisier, châtaignier, sycomore, érable piqué cotonnier).	9,200
Plomberie, toitures (ardoise et cuivre), appareils de chauffage, installation générale de l'électricité.	5,730
Peintures et vitres, dont une partie enchassées dans le plomb.	3,400
Enduits, corniches et ornements.	1,880
Total.	\$36,710

coup de fortune, nous donnons dans cette page une vue et quelques notes concernant la maison sise au numéro 1162 de la rue Dorchester, propriété de M. N. E. Picotte, rentier, et oeuvre de M. L. R. Montbriant, l'architecte montréalais bien connu. Cet immeuble est remarquable par son confort et son luxe, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. On verra que le coût d'une telle demeure n'est pas fantastique, si l'on tient compte de tous les avantages qu'elle présente et du milieu où elle se trouve. Pour preuve de ce que j'avance je donne ici le devis de cette construction, toute récente, puisqu'elle fut parachevée vers la fin de 1903. Quelques notes seront peut-être aussi bien venues.

La façade de la résidence dont je parle est face au sud, son aspect est des plus modernes et tout à fait en rapport avec le quartier chic de la ville où se trouve cet immeuble.

Tout entouré d'une très belle galerie, celui-ci n'a pas moins de 56 pieds de front sur la rue, et, bien qu'il ne possède qu'un étage, un rez-de-chaussée et un sous-sol, on va voir de quelle façon habile l'architecte a tiré profit de l'espace de terrain mis à sa disposition.

Sous-sol: — Les fondations en sont en béton. On y trouve une luxueuse salle de billard, complètement finie en chêne; un réduit en maçonnerie, une cave à vins, et une autre à provisions; une buanderie, et enfin une chambre de chauffe.

Rez-de-chaussée: — On a accès au rez-de-chaus-

sée par un perron qui donne sur une galerie ouverte et couverte.

Au centre de la façade se trouve l'entrée principale, et le perron est surmonté d'une petite et élégante galerie qui donne au premier étage.

L'extérieur de la maison étant tout en pierre, elle paraît bien assise et cossue.

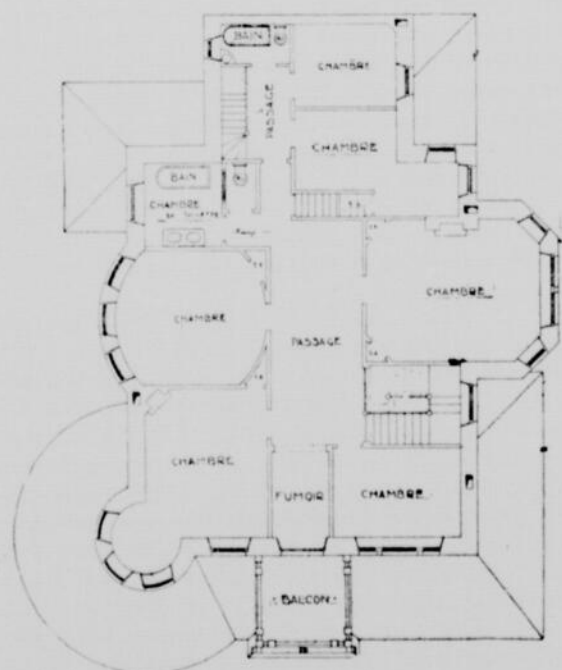
Si vous le voulez bien, entrons.

Au rez-de-chaussée, se trouve un grand salon double dont les lambris, de la plinthe à la cymaise, sont en érable piqué. Quant aux trumeaux, ils disparaissent sous de la tapisserie de luxe, dont l'harmonie est rehaussée par des panneaux (paysages) de peinture à l'huile. Ces décorations, véritables oeuvres d'art, ont été exécutées sur commande, et sur place, par un talentueux artiste européen. Le plafond de cette pièce est à rosace et fait bel effet.

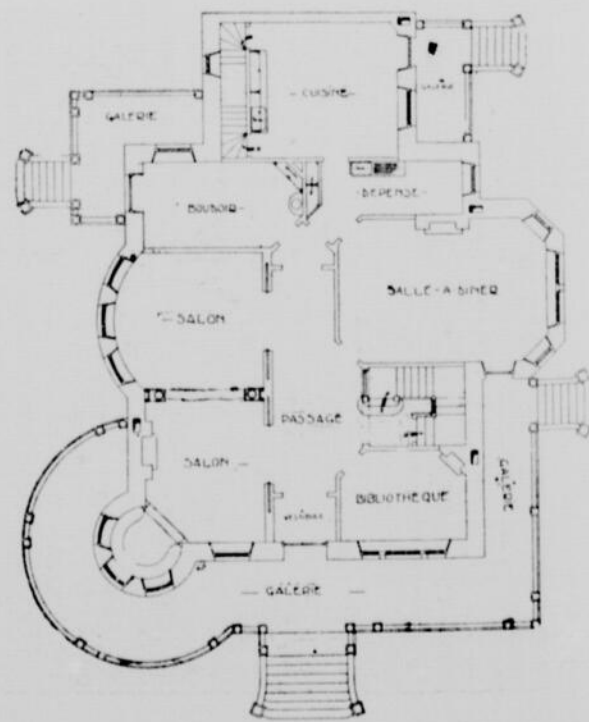
Ce salon est éclairé par sept grandes fenêtres.

Salle à manger: — Elle est finie en cerisier et est gaie et confortable, ainsi qu'il convient. On se sent très bien en cet endroit pour faire un excellent repas.

Bibliothèque: — Elle possède des boiseries en noyer noir, sévères et fort convenables.



Plan du 1er étage



Plan du rez-de-chaussée

Petite chronique scientifique

Un nouveau sous-marin — On vient de construire aux Etats-Unis un curieux sous-marin, qui porte le nom de "Protector". Dans le projet qui en fut fait tout d'abord par son inventeur, M. Lake, il devait servir à aller chercher au fond de la mer les



Le "Protector," nouveau bateau sous-marin américain pouvant naviguer entre deux eaux et aussi rouler sur le fond.

épaves des navires naufragés et recueillir ce qu'elles peuvent contenir de précieux. Puis on se dit que cet engin pacifique pourrait être armé aussi pour la guerre, et c'est ainsi qu'il a pris la forme finale que montre notre dessin.

Ce n'est plus la forme en cigare, actuellement classique. Le "Protector" a celle d'un navire ordinaire, mais à double coque: entre les deux coques se trouvent les caissons à air et les réservoirs d'essence de pétrole alimentant deux moteurs de 250 chevaux, dont chacun actionne une hélice.

Chose plus remarquable encore, ce sous-marin a deux roues articulées qui sortent à volonté sous sa quille, et qui lui permettent de rouler sur le fond avec une certaine adhérence, car ces roues sont dentées en crémaillères.

La longueur du navire est d'environ 60 pieds, avec 10 pieds de base; son déplacement après submersion est de 170 tonnes; il a six hommes d'équipage. Sa descente sous l'eau peut atteindre 160 pieds, mais il peut aussi naviguer entre deux eaux.

En temps de guerre, il irait torpiller les navires, couper les câbles télégraphiques et renseigner les forts de la côte sur les manœuvres des escadres en se reliant à des postes téléphoniques sous-marins, disposés sur les fonds de 40 à 50 verges.

En temps de paix, comme nous l'avons dit, il repêcherait les épaves. Souhaitons qu'il se borne d'une façon générale à cette dernière tâche!

Une vieille chanson de nourrice pour bercer les petits enfants, disait depuis longtemps:

Maman, les petits bateaux
Qui vont sur l'eau
Ont-ils des jambes?

Ceux qui vont sur l'eau n'ont pas de jambes, on le sait. Mais voici que ceux qui vont sous l'eau ont des roulettes. Tout se réalise à notre époque, tout arrive.

Turbine de ménage — On a souvent dans les ménages besoin d'un moteur économique et pratique.

C'est dans cette intention que l'on vient justement d'établir un petit modèle de turbine hydraulique qui peut aisément être montée sur une prise d'eau de distribution et qui peut fonctionner dans de bonnes conditions pour fournir la force motrice. La figure 1 nous donne une vue de cette turbine, qui consiste en principe en un plateau recevant l'eau sous pression et se laissant entraîner par celle-ci. Ce plateau est placé sur un axe vertical fixé entre deux points entre lesquels il tourne. L'eau, arrivant sous pression, fait déplacer le plateau, entraîne l'axe et s'échappe ensuite dans un récipient ménagé à cet effet.

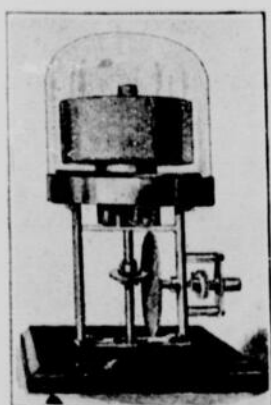


Fig. 1.—Turbine hydraulique.

Sur l'axe vertical, comme le montre notre dessin, se trouve une roue à friction qui vient frotter contre un disque vertical et le mettre en mouvement. Ce dernier disque est monté sur un arbre horizontal placé sur le côté et portant une petite poulie. Le

mouvement de l'axe central est ainsi transmis à la poulie horizontale sur laquelle on fixe une courroie ou un cordon, et l'on peut actionner des tours, des machines à coudre, à hacher, en un mot fournir la force motrice à toute une série de petits outils qui rendent des services dans un petit atelier. A la place de la transmission dont nous venons de parler, on peut fixer une petite machine dynamo bipolaire, comme le montre la figure 2.

Les aimants qui constituent les inducteurs sont placés sur le support, et l'induit est monté directement sur l'axe de la turbine. Ce dernier modèle, pour son type le plus petit, peut fournir une puissance de 0,5 watt sous une tension de 5 volts. La pression de l'eau pour le fonctionnement de la turbine doit être environ de 2 atmosphères, soit 2,06 kg par centimètre carré; la consommation d'eau est en moyenne de 200 litres par heure. L'énergie électrique produite, sans être très grande, peut facilement être utilisée pour la charge des accumulateurs, pour la galvanoplastie, et pour la mise en marche de petits moteurs électriques de toutes sortes qui actionneront des machines à coudre, des ventilateurs, etc.

Il nous semble cependant que l'emploi de ces petites turbines hydrauliques appelle une réserve de notre part. La dépense d'eau n'est pas très élevée; mais si un grand nombre d'habitants, à Montréal, par exemple, viennent à adopter ce système de production de l'énergie électrique, la consommation d'eau augmentera et peut-être dans des proportions assez grandes.

Prenons une turbine semblable à celle que nous venons d'examiner, et supposons qu'elle fonctionne 10 heures par jour. La dépense sera de 200 pintes d'eau par heure, soit deux verges cubes par jour: paraît pas négligeable. On sait toutes les difficultés qu'éprouve la ville de Paris pour alimenter la capitale en eau de source à pression élevée.

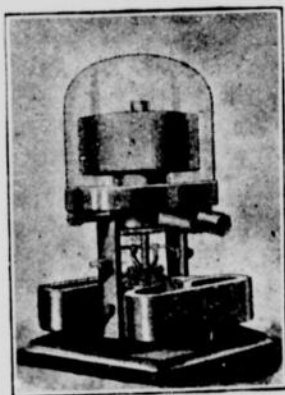


Fig. 2.—Turbine hydraulique avec dynamo.

L'avenir du charbon — Le professeur Ostwald, dans une conférence tenue l'année dernière à Munich devant la Société des Ingénieurs allemands, est d'avis que l'avenir de l'industrie mécanique dépend de la chimie, car toute la production de la force repose presque sur l'utilisation de l'énergie de combustion.

On a réalisé autant d'économie qu'on a pu avec les bouilloires à vapeur, l'expansion et l'alimentation mécanique. Mais il faudra en venir aux grandes unités de moteurs à explosion. L'idée de ce moteur est due à Montgolfier, qui employait, il y a plus de cent ans, de la poudre de lycopode comme combustible, mais, comme la pulvérisation des combustibles est entourée de difficultés, il faut les gazéifier par un procédé d'ordre chimique. Le problème est assurément fort complexe, et s'adresse à des corps bien différents, tels que la houille, la lignite ou la tourbe.

C'est le devoir de l'ingénieur de simplifier les procédés pour le public qui veut, à bon droit, n'avoir qu'à tourner le bouton. La clientèle est en effet soumise à des nécessités de la vie plus dures qu'autrefois, et à autre chose à faire que de se familiariser avec des manœuvres compliquées.

Présentement, la quantité de charbon brûlée sous les chaudières est plus du centuple de celle qu'on transforme en gaz. L'avenir sera brillant pour l'industrie du gaz, quand on traitera directement la houille à assez basse température, et qu'ainsi on aura en abondance tous ces précieux sous-produits, perdus maintenant en majeure partie dans la combustion.

Nous pourrions ainsi nous affranchir du tribut que nous payons aux Etats-Unis pour son pétrole.

En même temps, le procédé découvert par Ostwald et Brauer pour transformer directement et en grand l'ammoniaque (des eaux du gaz) en acide nitrique, nous rendra indépendants du marché chilien du salpêtre. Notre agriculture et notre puissance militaire, qui vivent toutes deux sur les nitrates, ne dépendront plus que de l'industrie nationale.

Pour soulever un baril — Voici un appareil permettant de soulever les fûts en vidange et d'en soustraire le contenu sans aucun mélange avec la lie.

Le soutirage du vin dans un tonneau en vidange est une opération délicate et importante, lorsqu'il s'agit de quelque vin généreux. Deux hommes sont nécessaires: l'un soulevant, avec précaution, l'ar-



Appareil permettant de soulever les fûts en vidange et d'en soustraire le contenu sans aucun mélange avec la lie.

rière du fût, l'autre recueillant le liquide; il est malaisé, en faisant cette besogne, de ne pas agiter le dépôt, ce qui oblige à interrompre l'opération pour laisser "reposer".

Un agriculteur a combiné un petit dispositif, lequel permet à un seul tonnelier de faire mieux et plus rapidement le soutirage qu'en se mettant deux.

Il consiste en une barre de fer carrée dont une extrémité fourchue se pique dans le sol; l'autre extrémité a la forme d'un demi-collier dans lequel on engage un bâtonnet auquel est suspendu, par une corde, un crochet qui vient saisir l'arrière du tonneau. La barre de fer est taillée, à sa partie supérieure, en crémaillère à dents très inclinées, sur lesquelles roule un galet solidaire du crochet.

Au moment où le liquide cesse de couler naturellement et où le soutirage s'impose, le tonnelier, tenant d'une main la poignée prismatique du bâtonnet, enroule doucement la corde par un mouvement de torsion, tout en élevant et abaissant successivement la main pour permettre au galet de franchir les dents de la crémaillère; il soulève ainsi le fût sans oscillation ni secousse, et recueille le contenu sans aller jusqu'à aucun mélange de la lie.

Fouilles à Herculanum — Dans une lecture faite à l'Académie royale de Grande-Bretagne, le Dr Charles Waldstein a proposé l'organisation de fouilles internationales à Herculanum. Les études des géologues ont en effet montré que les matières volcaniques qui ont enseveli la cité, loin d'être, comme on le croit généralement, des laves extrêmement dures, sont au contraire très friables et se prêteraient aux fouilles. De plus, elles ont constitué un merveilleux préservatif pour les richesses qu'elles renferment, manuscrits, œuvres d'art, etc.

Pour trouver de l'or — Le Canada contient des gisements aurifères d'une richesse incalculable, et nombreux sont les mineurs qui, par des moyens tout à fait primitifs, ont ravi au sol des trésors énormes qui les ont faits puissants et riches.

L'or se manifeste de différentes façons, dans le quartz ou dans les alluvions. Un ingénieux dispositif pour indiquer la présence de l'or dans les alluvions nous est montré dans cette gravure.

Cette baguette magique a été inventée pour les chercheurs d'or isolés, qui fouillent les dépôts d'alluvions aurifères. C'est un avertisseur de la présence de l'or.

Elle consiste en une longue pique d'acier, que le mineur enfonce en terre; dans ce tube est une tige qui affleure à son extrémité inférieure.

Ces deux pièces métalliques sont isolées et en communication avec les pôles d'une pile portable. Dans le circuit est introduit une petite sonnerie. Aussitôt que l'extrémité de l'instrument rencontre une parcelle d'or, le circuit est fermé et le carillon se met en branle.



Baguette magique pour les chercheurs d'or.

Elégances d'été



LES modifications légères et insensibles que le caprice de chacune apporte à la mode, finissent par en transformer peu à peu le caractère, sans que personne l'ait prémédité.

D'infiniment petits détails changent l'ensemble de la toilette, son aspect général: tantôt c'est une forme de noeud, une ceinture nouvelle, une manière d'attacher son voile ou de le draper sur le chapeau; d'autres fois, c'est une ombrelle inédite, une écharpe ou un mantelet, ou bien une garniture imprévue pour

le bas des manches ou pour l'encolure, un chapeau ou une coiffure inattendus. Tous ces riens font qu'avec des robes à peu près pareilles, les femmes devancent la mode ou ne la suivent que de loin. Ces petites choses ont donc leur importance. Par exemple, voici que les encolures rondes se font beaucoup pour les costumes d'été. Depuis longtemps nous ne portions plus que des cols droits et rigides avec nos "tailleurs"; maintenant, nous voyons paraître les cols ronds, empestés comme ceux des petits garçons, des cols souples, rabattus, retombant tout autour de l'encolure, comme la collerette de pierrot, en batiste plissée.

Rien n'est plus agréable, en cette saison, que d'échapper à l'encolure montante; sans doute, il est fort élégant de gagner le cou, mais c'est une élégance pénible au moment des chaleurs. Les encolures rondes sont délicieuses quand elles découvrent un cou jeune et frais; les personnes qui jugent que leur jeunesse et leur fraîcheur sont insuffisantes pour supporter cette mode, portent un collier dit "collier de chien", qui "habille" le cou. Ils font fureur, ces colliers-là. On les fait en perles, en brillants, en jais, en corail, en opale, en malachite, en améthyste, en jade. Le corail est très demandé, il a repris toute sa vogue. Il y a aussi des perles de cristal de teintes variées, qui sont fort seyantes et dont on compose de ravissants colliers fantaisistes. On sépare chaque perle par une rondelle en saphir blanc, en topaze ou même en cristal; cela éclaire la couleur générale du collier et donne une note adoucie, très heureuse.

C'est le règne de la broderie, des dentelles, des points ajourés, qui sont un véritable luxe et qu'on n'a jamais autant vu se démocratiser. Dans la superbe toilette qui orne le centre de cette page, nos lectrices trouveront un exemple de cette vogue dont jouit la lingerie brodée pour nos costumes. L'empiècement du corsage est formé d'entre-deux de Valenciennes, et la berthe est de broderie et posée à fronce. Le corsage blouse légèrement dans une ceinture de satin ombré. La jupe est à trois volants de broderie, légèrement espacés, entre lesquels il y a des entre-deux de Valenciennes. C'est l'une des plus jolies toilettes d'été que l'on puisse rêver.

Pour l'été, sous les robes de toile, de piqué ou de linon, rien n'est plus élégant que les jupons de lingerie, garnis d'entre-deux de broderie ou de dentelle, coupés d'incrustations de toute sorte. On emploie la fine Valenciennes ou la guipure de coton un peu lourde, dont les dessins mûrs se détachent sur un fond clair; les dentelles au fuseau, la broderie anglaise très ajourée à gros reliefs, brodée avec

du coton brillant; la broderie fine qui alterne avec de petits plis. C'est une utilisation pratique des vieilles broderies qu'on peut avoir, broderies du temps de nos grand'mères, faites sur des bandes trop basses ou du tissu trop épais pour qu'elles ornent une robe. Ces jupons sont faciles à confectionner chez soi; leur forme est presque toujours la même; un tablier biaisé devant, deux lès arrondis dans le dos, montés à une coulisse ou à une ceinture étroite et plate, que ferment des agrafes ou des boutons. Seuls les volants diffèrent. On les fait de broderie anglaise très fine, très délicate, retombant sur un autre volant bordé de Valenciennes, ce qui allège l'ensemble de la garniture. Tous ces volants sont fixes ou mobiles, avec ou sans le transparent de taffetas, qui leur prête une jolie souplesse et leur donne le séduisant bruissement de la soie.

Une jolie recherche est de choisir ce transparent "blanc de linge" comme la teinte du jupon, dont il

partage la fragilité, sans malheureusement participer à son facile nettoyage.

Quelle que soit la forme et la garniture d'un volant de linge-



Toilette de linon, brodée genre Anglais.

rie, qu'il soit taillé en forme, composé de bandes de largeur graduée, ou simplement coupé droit fil et froncé, il est toujours commode de le poser de manière à ce qu'il soit indépendant du jupon, qu'il tienne par un système de boutonnieres et de boutons ou à l'aide d'une engrelure dans laquelle on passe un ruban. Cette disposition offre plusieurs avantages; d'abord, facilité de blanchissage et de repassage; le jupon séparé en deux est infiniment moins compliqué à repasser; en second lieu, facilité de réparation. Le volant et le jupon s'usent inégalement, un "corps" de jupon usera plusieurs volants, quand ces volants sont fragiles, très ajourés d'incrustations de broderie ou de dentelle. Au contraire, des volants en étamine coupée de guipure dureront trois ou quatre ans et obligeront à remplacer

le haut du jupon. Un volant en lingerie mobile peut aussi se placer au bord d'un jupon de soie, et plusieurs volants différents garnir alternativement un même jupon.

* * *

Les blouses, ou si vous aimez mieux, les corsages différents de la jupe ne peuvent disparaître. En raison de leurs si pratiques avantages sur lesquels nous n'avons pas besoin d'insister, nous voulons leur conserver nos faveurs.

Non seulement les chemisettes s'imposent avec le costume-tailleur, mais encore que de services elles rendent pour finir d'user une jupe veuve de son corsage! En hiver, c'est la chemisette de soie ou de lainage, mais en été, combien plus précieuses elles sont! car, en mousseline, en linon, en batiste, en toile, elles permettent d'être à l'aise à celles qui ne veulent pas gréver leur budget de toilettes légères, qui nécessitent un entretien onéreux. Puisque nous sommes sur le chapitre des choses pratiques, que nous venons de voir comment se construisent nos jupons de lingerie, voyons donc un peu maintenant ce qu'est la confection d'une chemisette.

Combien de personnes, encore novices dans l'art de la couture, n'oseraient se lancer dans la préparation d'un costume, et ne craignent point, avec l'aide d'un bon patron, de faire elles-mêmes une blouse. Aussi, ce n'est point aux couturières que nous voulons adresser ces conseils aujourd'hui, nous voulons seulement indiquer aux amateurs quelques petits secrets du métier, qui, nous l'espérons, seront les bienvenus.

Presque toutes les blouses sont plus ou moins garnies de plis, et sait-on toujours que ces plis doivent être faits avant de tailler la chemisette?

Sur le patron que l'on possède, ou même sur un corsage quelconque, on commence par prendre les hauteurs nécessaires aux devants d'une part, et au dos d'autre part. Ces morceaux peuvent être coupés, ou bien on se contente de marquer sur le tissu, avec un fil de bati, la hauteur qu'il faut. Ayant choisi les plis que l'on désire faire, on exécute ceux-ci, soit à la main, soit à la machine, et c'est seulement quand les plis sont terminés et bien repassés que l'on taille dans les morceaux plissés la forme exacte du corsage. C'est de cette manière qu'il importe de procéder, aussi bien quand on fait une blouse sans doublure que lorsque le dessus doit être posé sur une doublure ajustée.

Encore une autre indication sur la façon dont les plis doivent être préparés. Veut-on les poser ensuite en long, en large, en travers, en biais même, c'est habituellement dans le droit fil et le long de la lisière que les plis se font. Le tissu plissé se dispose ensuite diversement selon les goûts.

Certains plis s'aplatissent complètement au fer; ce sont, en général, les plis piqués; donc, rien de plus simple que de les repasser sur l'envers, après avoir posé comme à l'ordinaire ce que l'on veut repasser sur la planche ou sur une table garnie d'une couverture.

Mais, d'autres plis, tels les repincés et quelques plis ronds, doivent être repassés, mais point aplatis; il faut donc, pour les repasser, procéder comme pour la soie ou le velours; c'est-à-dire que, tenant l'étoffe en l'air aux deux extrémités, on passe en-dessous un fer chaud, qui ouvre les coutures et n'aplatit pas les plis.

Pour les blouses d'été, façon chemisier, nous signalons l'emploi des mousselines rose, bleu-pâle, mauve, etc., à gros pois brodés de même ton. On ne pique plus le bord des plis. Une gentille façon est celle-ci: le plastron et le dos en plis ronds doubles. Mêmes plis sur la manche, de l'emmanchure au poignet: petit poignet bas boutonné par deux boutons; col et manchettes en toile blanche.

La caractéristique de tous les tissus du moment, c'est l'absence totale d'apprêt, qu'il s'agisse de lainages, de toiles ou de soieries. Tout est mou et chiffé, et la femme emprunte souvent à sa toilette un charme léger et enveloppant tout à fait exquis.

C'est l'ère des choses jolies, souhaitons qu'elle dure longtemps.

JACQUELINE.

Pour avoir de jolies mains

LE charme d'une jolie main blanche, soignée, fine, aux ongles roses et polis est irrésistible.

La plus belle personne perd quelque chose de sa grâce si ses mains ne sont pas irréprochables de finesse et de propreté. Et pourtant combien il est peu de femmes qui prennent de leurs mains tous les soins voulus, ne négligeant rien de ce qui peut augmenter leur beauté ou la conserver. Quelques minutes consacrées à ces soins chaque matin sont peu de chose, néanmoins ces minutes sont nécessaires absolument si l'on veut



qu'à soutenir que penser est impossible sans que les mains s'en ressentent.

La peau des mains, dans sa couleur et sa texture, est aussi importante quant aux soins qu'elle requiert que celle du visage, bien qu'elle ne soit pas menacée des imperfections qui, à tout instant, assaillent la pureté du teint. Même, la ménagère dont les mains sont plus ou moins exposées à tous les accidents, peut se garantir avec quelques soins, des résultats désastreux produits par la poussière, l'eau et les travaux rudes.

Les extrêmes de température, l'eau très chaude ou très froide, sont nuisibles aux mains.



On frotte doucement les ongles avec de la pierre ponce pour les polir.

conserver ou acquérir la grâce enchantée d'une belle main. Car c'est la constance dans les soins de la toilette de chaque jour qui est tout.

La main, chose merveilleuse d'une construction infiniment délicate, possède une séduction subtile à laquelle, de tout temps, ont rendu hommage les poètes et les artistes.

Elle a, avec nos pensées, la même relation qu'ont les émotions avec notre visage. L'âme, par elle, dévoile ses profondeurs, lorsque les lèvres balbutient et hésitent; elle accentue nos paroles, prêtant par ses gestes divers et multiples un sens plus précis à la conversation.

Observez, dans un salon, un groupe de jolies femmes discutant une actualité, savourant le dernier potin. Les mains fines, pareilles à une blanche envolée de colombes, soulignent les phrases, accen-



Il faut ne laver fréquemment que les mains, pas les poignets.

tuent par des gestes coquets un mot, une saillie brillante.

C'est un spectacle charmant où chaque mouvement set empreint d'une gracieuse vivacité, où chaque doigt fuselé dégage une individualité.

La main de race, longue, fine, douce et blanche est un héritage; cependant, la main ordinaire qui ne se distingue ni par sa laideur ni par sa beauté peut avoir une grande attraction faite de soins cultivés et intelligents.

Le pouce est le thermomètre de la volonté, la paume celui de la vitalité, les doigts révèlent la force mentale et physique. Entre le cerveau et la main il y a plus de nerfs que dans aucune autre partie du corps, quelques savants allant même jus-



La bonne manière de se servir de la brosse à ongles.

inutile de dire qu'une propreté immaculée est l'un des attributs d'une jolie main. Ne lavez jamais cette dernière à moins d'y procéder avec méthode et d'employer de l'eau tiède aromatisée. Un peu de borax en poudre ou quelques gouttes d'ammoniaque ou de benjoin adoucissent l'eau trop dure.

Les savons bon marché sont à base d'alkali, partant très nuisibles à la peau. Celle-ci réclame un savon doux, libre de toute substance impure, emollient et huileux. Le savon blanc de Castille est parmi les meilleurs, bien que son odeur ne soit point agréable.

Excellent, un savon fait d'huile d'olives pure et préparé d'après la formule suivante. Prenez une pinte d'huile, mettez-la dans une grande bouillotte de porcelaine, à l'ébullition, versez-y lentement



Quelques gouttes d'ammoniaque ou de benjoin adoucissent l'eau.

trois chopines d'eau bouillante, ajoutez ensuite quatre cuillerées à table de potasse raffinée, dissoute et passée au tamis; remuez sans cesse et laissez bouillir doucement jusqu'à épaississement; versez ensuite sur une tablette de marbre pour re-

froidir. Remuez avec une spatule de bois et, lorsque la gelée sera légèrement refroidie, parfumez-la avec quelques gouttes d'essence de fleurs à votre goût. Mettez ce savon dans des jarres en porcelaine et laissez reposer six mois ou un an.

Avec du bon savon et de l'eau tiède, lavez bien les mains, brossez les ongles de la manière indiquée par notre dessin et enlevez, avec du jus de citron ou de la pierre ponce, les taches qui résistent au savon; rincez et séchez partiellement avec une



Un petit sac de farine d'avoine dans l'eau, fait blanchir les mains.

serviette. Versez ensuite quelques gouttes de glycérine parfumée sur les mains en les frottant pour la faire pénétrer; puis séchez complètement. Saupoudrez légèrement de poudre de riz. Si la peau ne peut supporter la glycérine cette dernière sera remplacée par de la vaseline ou du miel pur dont les propriétés adoucissantes sont bien connues.

Ce traitement conservera la peau douce et fine, elle n'aura besoin ni d'onguents ni de gants cosmétiques. Pourtant, lorsque les mains sont extrêmement sensibles, elles doivent être protégées des contacts nuisibles: balais, eau de vaisselle, etc., par de vieux gants larges qui les garantiront aussi du froid.

L'eau de farine d'avoine est excellente pour blanchir les mains. On met dans un petit sac de toile ou de coton blanc, de la farine d'avoine, on



On enlève les poussières de la peau au moyen de légères frictions à la vaseline.

plonge ce sac dans l'eau tiède et on le presse fortement, l'eau devient laiteuse, on peut parfumer cette eau avec de la teinture de benjoin et on se lave les mains soigneusement, après quoi, on peut les rincer à l'eau froide parfumée encore de benjoin. L'eau froide ayant la propriété de resserrer les pores de la peau qui se trouve ainsi en quelque sorte moins apte à absorber toutes les poussières qui viennent en contact avec elle.

Il faut éviter de laver les poignets aussi souvent que les mains, celles-ci ont besoin de fréquents lavages, tandis que ceux-là étant recouverts par la manche ne peuvent que perdre la finesse et le grain de leur épiderme en étant souvent lavés.

Croquis sur la Gaspésie

Scènes et légendes de la grève

(Suite)

C'est à Gaspé, à l'hôtel Morin, que je connus Ben, mon automédon, dont j'ai déjà parlé et qui devait être pour moi le plus beau type de Capitaine Fracasse et de Tranche-Montagne qu'il m'ait jamais été donné de rencontrer. A peine eût-il ouvert la bouche, j'avais compris qu'il n'était pas un homme ordinaire. A l'entendre, dans sa prime jeunesse, il eût pu également bien délivrer le Saint-Sépulchre, ou rançonner le Saint-Père, comme Duguesclin à Avignon. Pendant trente ans il avait semé la terreur parmi les équipages hétérogènes qui fréquentaient la rivière et le golfe à cette époque, et trois saisons consécutives en Angleterre et aux Indes, l'avaient rendu célèbre pour sa force physique et son courage. Un soir, à Liverpool, il avait tué d'un "swing" formidable, un matelot suédois, champion des assommeurs de son pays. Son bras "mortel" ne s'était d'ailleurs jamais abattu qu'une seule fois sur le même homme. A Sheldrake, il avait tellement rossé son capitaine, que celui-ci, mourant, avait envoyé le diable à ses trousses!... Vous avouerez-je que ce soir-là je m'en suis payé un... voyage à Tarascon!

Le lendemain, au petit jour, nous traversons en bac, Ben et moi, l'étroit passage de Sandy-Beach, jusqu'à l'embouchure de la rivière St Jean, au-delà de laquelle nous apercevons Douglstown, son terrain inégal, rocheux et montagneux. Un autre effort nous amenait aux pieds de ces côtes, non sans avoir passé un second barachois et patienté longtemps après la barque à Caron, nautonnier de ces rives.

Enfin nous atteignons Douglstown après avoir admiré, au passage de Sandy-Beach, une belle et grande église protestante et de coquettes villas, cachées par de nombreux taillis ou bâties au pied des caps comme des nids d'hirondelles.

Le site de Douglstown fut choisi en même temps que New Carlisle, en 1770, pour l'établissement des United Empire Loyalists, colons américains demeurés quand même loyaux sujets de Sa Majesté George III et qui, au contraire du jeune virginien Henry ne crurent pas que la liberté politique de leur pays valût le risque de leur vie. Au cri de "Give me liberty or give me death", ils répondirent par l'abandon de leurs fermes et la fuite au Canada. Evitant par ce départ l'enrôlement obligatoire, ils vinrent quinze ans après l'outrage de Grand-Pré, demander aux côtes acadiennes le morceau de pain que peut-être, au Maryland ou en Virginie, on avait refusé aux pauvres déportés de l'Acadie. Douglstown n'est une ville que de nom; le seul édifice public étant l'église catholique. Ses chemins sont cependant disposés comme des rues et des avenues, et démontrent qu'on avait, lors de son établissement, fondé sur ce poste de grandes espérances. Espoirs déçus!

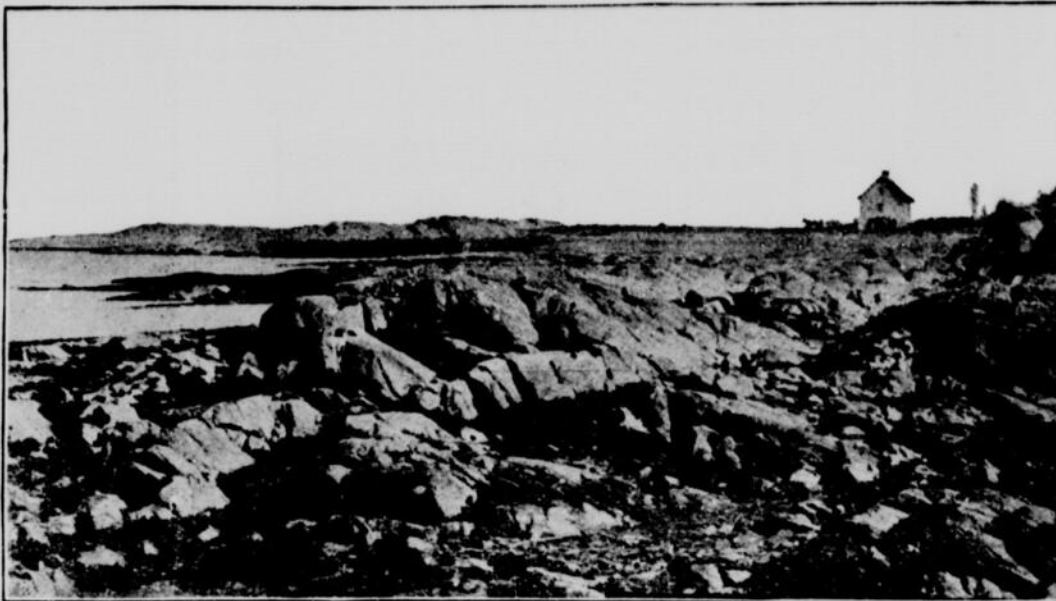
Le fondateur Douglass est mort ruiné pour avoir si bien choisi le sol, et les descendants de ses colons "loyalists" sont presque exclusivement devenus des pêcheurs de morue, tout comme aux autres postes de moindre frais d'installation.

Après le déjeuner, pris hâtivement chez le député provincial, M. Kennedy, qui fait ici un florissant commerce, nous filons sur une route élevée qui ceinture cette côte jusqu'à Chien Blanc, qu'on appelle aussi Seal Cove. A peine avions-nous quitté de la vue le bassin de Gaspé que Ben, mis en

humeur par son coup d'appétit que peut-être il avait pris double, recommença la série de ses gasconnades, dont je ferai grâce aux lecteurs, pour ne pas éterniser ce récit, mais qu'il terminait toujours par cet orgueilleux épiphonème devenu quasi machinal avec l'âge, qui souvent fait d'une simple habitude une manie inconsciente incurable :

"By Gosh! I was a man when I was young!"

Le récit d'un baril de cuivre porté par Ben, dans ses bras, sur le parcours de quinze cents verges, d'un quai de bois auquel ses bottes de marin creusaient à chaque pas des alvéoles de deux pouces de



A l'entrée de la Gaspésie — La Pointe aux Marsouins (Rivière Ouelle)

profond, — et bien d'autres tours de force semblables, — nous eut bientôt amenés à Chien Blanc, sur une falaise d'où Ben m'indiquait de la main les lieux de naufrages sinistres, avec la même exubérance imaginative, mais avec, je l'admets, plus de véracité. "Ici a coulé à pic le Chose, chargé de bois, dix-sept hommes noyés sous mes yeux, la première année que je vins ici. Là-bas le Machin, un morutier, a sombré en cinq minutes. Huit hommes noyés". Prêtant une oreille distraite, je regardais vers le large, loin de ces écueils à fleur d'eau auprès desquels se sont engloutis véridiquement tant d'existences utiles depuis trois cents ans; où tant de suprêmes adieux à la vie retentissent après tant de déchirants cris de désespoir; où

boulet, ses plombs de lignes, les chaînes de ses ancras dont il avait pu rompre les anneaux de fer, les couteaux, les marteaux et les montres de son équipage, enfin tout projectile ayant, sous l'action de la poudre une valeur meurtrière quelconque. Rien pour évoquer ce combat héroïque, je ne vois que la mer calme et limpide où la nue se refléchit avec ses multiples et changeantes figures.

Dans l'après-midi, nous quittons Seal Cove et ses funestes écueils pour nous acheminer rapidement vers la Pointe Saint-Pierre, le poste le plus avancé de longitude est, et que j'avais grande hâte de visiter. Le temps se maintenait au beau. Nous y arrivons à la tombée du jour et tout de suite je vais voir sa plage caillouteuse, sur laquelle des centaines de vignots placés en rangées régulières sont couverts de morues sèches, pilées à hauteur d'homme.

Toujours de la morue! Toujours de la morue!

"Par les yeux et par les narines, par la langue et par la gorge, aussi bien que par les oreilles", écrivait il y a soixante-dix ans l'abbé Ferland, "vous vous convaincrez bientôt que sur la côte gaspésienne, la morue forme la base de la nourriture et des amusements, des affaires et des conversations, des regrets et des espérances de la fortune et de la vie, j'oserais dire de la

société elle-même.

Par les narines... Ainsi donc le spirituel historien ne fut pas même, au grand dommage de son nez, exempt des arômes subtils que dégage ce trésor des eaux du golfe! Il a dû s'en souvenir longtemps après.

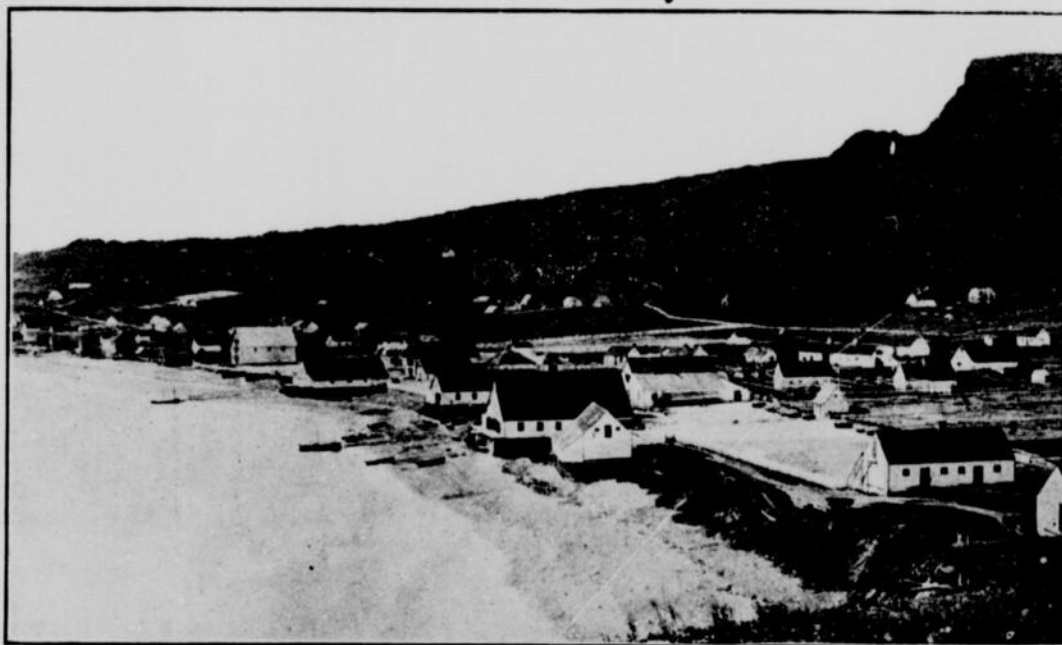
Sur ces belles plages que la mer ne lave entièrement qu'aux grands vents de l'automne, sont jetées en été des milliers et des milliers de têtes et de foies de morues qui sèchent et pourrissent au soleil, en répandant autour d'elles une émanation infecte qui pénètre tout, s'imprègne à tout, mais s'attaque d'abord aux narines! Ce n'est pas de la bergamotte. Condillac, qui sans doute avait lu les curieuses et savantes pages de Sterne sur la suggestion des odeurs, aurait ici trouvé le sujet d'un chapitre complet sur l'éveil de l'intelligence par les sensations du museau.

Sans me moquer de Condillac et des savants, moi, si je devenais des leurs, j'étudieraient certes, les rapports qu'il y a entre les sensations du flair et l'éveil de la mémoire, sinon de l'intelligence. Car devant les vagues odeurs salines qui nous arrivent avec la mer du large, je me rappelle soudainement les plages sablonneuses du Labrador, où je suis né et que j'ai quittées encore enfant.

Et comme tout se lie et se tient dans la vie, le nerf olfactif du même coup réveille en moi tout un essaim joyeux de mes plus jeunes souvenirs profondément endormis depuis cette époque charmante où, non seulement, enfant déserteur, je courais les grèves, mais aussi, encore long

comme le bras, je traversais les plaines humides de l'île Sainte-Marie, un bout d'aulne à la main, tentant par mes cris et des bonds qui me semblaient prodigieux avec mes petits pieds de trois pouces, de chasser loin des collines les courlis, les corbejaux et les pluviers dorés, mangeurs de graines noires. Tout se lie et se tient dans la vie. Je le jure sur ton âme selon toi absente, ô Condillac: c'est la puissance évocatrice du museau!

J. AUGUSTE GALIBOIS.
(A suivre)



Les établissements Robin à Percé

un si grand nombre de cadavres n'eurent d'autre lineul funèbre que l'écume de la vague en furie... Je regardais obstinément plus loin afin de voir si un point quelconque m'indiquerait le lieu même où se livra pour la défense du drapeau fleurdéliné le premier combat naval de notre histoire. Rien. Rien pour indiquer que le 8 juillet 1628 Raquemont, avec ses trois vaisseaux, rencontra au large de cette pointe, là-bas, quelque part, David Kert, — le rénégat de Dieppe, devenu amiral anglais, — qui en avait cinq. Rien pour indiquer que le brave Raquemont tira avant de se rendre, son dernier



Evangéline

Par H. W. LONGFELLOW



(Suite)

Le tutoiement des Quakers enchantait son oreille; ces Tu et ces Toi lui rendaient les jours enfiés, l'autrefois de l'Acadie natale, où la parfaite égalité rapprochait tous les hommes dans une union vraiment fraternelle. C'est ainsi qu'au terme de ses inutiles fatigues et de ses laborieuses recherches achevées pour jamais sur cette terre, elle dirigea son esprit et sa marche, sans une plainte pour tant d'échecs, vers cette contrée bénie. De même, se tournant les feuilles vers la clarté du jour. Ainsi que du sommet des montagnes s'évanouissent les brouillards pluvieux de la matinée et s'étend au loin, au-dessus de nous, embrassé par notre regard, le paysage inondé de soleil avec ses eaux étincelantes, ses villages et ses cités; pareillement Evangéline vit tomber les brouillards de son esprit, l'univers étalé à ses pieds brouillards de lui paraitre obscur et lui sembla tout resplendissant de tendresse; dans la distance, elle retrouvait facile au pied et doux au regard le sentier dont ses pas avaient achevé la dure et haute montée. Gabriel n'était point oublié d'elle. L'image de l'absent ne quittait pas son cœur, revêtue des charmes de l'amour et du printemps de la vie, telle qu'il lui était apparu à leur dernière rencontre, sauf qu'un nouveau prestige lui était venu de son silence de tombe et de l'éloignement. La marche de ses réflexions au sujet de l'absent; le temps n'existait pas pour elle dans cet ordre de pensées, et ne pouvait rien sur Gabriel qui n'avait pas subi de changement, mais une transformation. Le cœur de la jeune fille l'accueillait ainsi que la présence d'un mort et non comme l'idée d'un absent. La patience, l'oubli de soi-même et le sacrifice de sa personne à autrui. La charité de son cœur s'était ainsi étendue à tous, mais pareille à ces aromates qui ne subissent point de diminution et dont rien ne se perd, alors même qu'ils pénètrent l'atmosphère de leurs parfums. Il ne lui restait plus, sur cette terre, d'espérance ni de souhait que de poser doucement son pied religieux sur la trace vénérable des pas de son Sauveur. Nombre d'années passa-t-elle de la sorte, comme Soeur de la Merci, visitant à l'ordinaire les gîtes pauvres et dédaignés des quartiers encombrés de la ville, où la misère aux abois semble fuir la clarté du jour, où l'infirmité, la souffrance et le chagrin gémissent sur des grabats qu'on évite. Aux heures de la nuit et de l'universel sommeil, le veilleur attentif à crier régulièrement par les rues en proie à la bise, que la cité repose tranquille, ne manquait jamais de voir la flamme de son bougeoir, éclairant au dernier étage des maisons, telle croisée de malade solitaire. De même aussi, dans la première teinte grise du jour naissant, le métayer venu de Germanie, comme il cheminait d'un pied lent par les banlieues, chargé de fruits et de fleurs pour le marché, se croisait quotidiennement avec la sainte aux yeux de douceur, au front pâle, qui rentrait chez elle après ces veillées de dévouement.

Une épidémie vint alors à fondre sur la cité. Cette peste avait eu pour présages des signes étranges, et en particulier des invasions de pigeons sauvages noircissant le jour de leurs ailes, ne présentant à l'entrée de leur estomac qu'un simple gland. Ainsi qu'on voit, aux jours de septembre, les vagues de l'océan se soulever en marées gonflant tel modeste ruisseau d'argent, qui devient un lac re-

couvrant ensuite la prairie; de même la mort engloutissant alors la vie et franchissant les bornes que lui assigne la nature, fit du cours modeste à reflets d'argent de l'existence humaine, un lac d'eau salée. La richesse fut impuissante à payer et la grâce à séduire ce bourreau; tous expiraient également sous la fureur de ses coups. Le pauvre, hélas! sans amis, sans assistance, n'avait, lui, qu'à s'en aller rendre le dernier soupir à l'hôpital, cette maison de ceux qui n'en ont point. Jadis, elle était située dans les faubourgs, parmi la verdure et les arbres; maintenant la cité l'entoure. Toujours, malgré cela, au sein de la richesse environnante, l'humilité de ses murailles, l'air apitoyé de ses portes et de son entrée, semblent répéter doucement après le Sauveur: "Sans cesse, vous aurez des pauvres parmi vous".

Dans ce lieu, la nuit comme le jour, venait la Soeur de la Merci. Les moribonds élevaient leurs regards vers le sien et s'imaginaient en vérité voir la clarté d'en haut couronner cette tête d'un splendide diadème de lumière, comme les peintres en

mettent à leurs saints, à leurs apôtres, ou, comme la nuit, on en voit briller sur le lointain d'une ville. Pour l'oeil de ces mourants, on eût dit les flambeaux de la céleste cité, dont bientôt leurs âmes allaient franchir les portes resplendissantes.

C'est ainsi qu'un dimanche matin, Evangéline, poursuivant d'un pas tranquille sa route à travers les voies abandonnées et muettes, pénétra dans la maison de charité. Les fleurs du jardin parfumaient doucement l'atmosphère estivale. Elle fit quelques pauses en chemin et cueillit les plus brillantes de ces fleurs, afin que leur grâce et leur odeur adoucît l'heure suprême des agonisants. Alors comme elle montait l'escalier qui mène aux corridors, rafraîchis par le vent de l'est, elle entendit les cloches lointaines du beffroi de Christ Church résonner doucement à son oreille, et, se mêlant à leur carillon, lui arriver par dessus les prairies, la musique des chants psalmodiés par les Suédois, dans leur temple de Wicaco. La tranquillité de cette heure enveloppait ses esprits avec la douceur d'un vol d'ailes qui descend. Au dedans



Elle visitait les gîtes pauvres et dédaignés

une voix lui disait : "Tes épreuves vont atteindre leur terme, à la fin!"

Bientôt, rayonnante de l'intérieure lumière, Evangéline fit son entrée dans le dortoir des malades. Autour de chaque lit circulaient d'un pas silencieux les gardiens soigneux et vigilants, rafraîchissant les lèvres brûlantes de fièvres, les têtes endolories ou bien occupés à fermer sans bruit l'oeil désormais éteint des morts et à recouvrir le visage de ces cadavres, gisant sur leurs grabats, pareils à la neige étendue le long des chemins. Mainte figure souffrante se dressa dès que parut Evangéline et se retourna sur sa couche douloureuse au passage de la bonne soeur; en effet, sa vue illuminait leurs âmes, ainsi que la lumière du soleil visitant les pierres d'un cachot. Elle, dans le regard qu'elle jeta sur ce qui l'entourait, s'aperçut du grand nombre de ceux dont le doigt de la mort, ange consolateur, avait guéri pour toujours, en s'y posant, les coeurs chargés de peines. Dans l'espace d'une nuit s'étaient éclipsées nombre de figures familières; vides étaient leurs places ou déjà occupées par de nouveaux malades.

Soudainement, et comme arrêtée dans sa marche par un accès de terreur ou comme frappée de surprise, elle demeura fixée sur place; ses lèvres décolorées se desserrèrent; son corps tout entier fut traversé d'un frisson, sa main laissa tomber les fleurs désormais loin de sa pensée; ainsi disparurent de ses yeux et de son visage la clarté matinale et le premier épanouissement du jour. Une exclamation jaillit de sa bouche, exprimant une si affreuse anxiété que les agonisants eux-mêmes en furent émus et bondirent du fond de leurs oreillers. Evangéline venait d'apercevoir, couché sur un de ces grabats, un homme pareil à un vieillard. Son crâne était entouré de mèches longues, minces et grisonnantes. Cependant, étendu sous la matinale clarté dans cette sombre couche, il parut ressaisir une dernière fois, de figure tout au moins, les lignes et l'aspect de sa vigueur de jadis. Ce changement est ordinaire

dans les traits de ceux que la mort va prendre. L'ardente fièvre colorait ses lèvres d'un incarnat brûlant; on eut dit que la vie avait, ainsi que fit jadis l'Hébreu, arrosé de sang l'entrée de sa maison pour qu'à ce signe reconnu, l'ange poursuivît son chemin. Ne remuant plus, insensible à tout et près d'expirer, tel apparaissait cet homme, dont l'être épuisé semblait descendre et plonger pour jamais et de plus en plus en avant dans le gouffre sans fond de l'obscurité, de la nuit du sommeil et du trépas. Alors, du sein de ces régions ténébreuses, répercutée par des échos sans nombre, le mourant ouït cette terrible exclamation d'Evangéline. Un temps de silence succéda à ce bruit, et bientôt une voix suave soupira en paroles tendres, avec une douceur céleste : "Oh! Gabriel! Oh! mon seul amour!" et se tut après ces mots. Aussitôt le moribond vit reparaître dans un songe une dernière image du foyer de ses jeunes ans, la verdure des prés d'Acadie, les cours d'eaux forestiers qui les arrosent, et le village, la montagne, les bois... et, cheminant sous leurs branches, il vit se dresser devant ses yeux Evangéline, telle qu'au temps de leurs jeunes années. Des larmes lui montèrent aux paupières, et comme il les entr'ouvrait avec peine, le rêve avait disparu; mais il restait Evangéline, à genoux, près de sa couche de mourant. Il tenta vainement de murmurer son nom; les syllabes inexprimées s'éteignirent avant d'avoir franchi la bouche, et ce que celle-ci avait aspiré à formuler ne se trahissait que dans le mouvement de ses lèvres. Vainement aussi essayait-il de quitter son lit; Evangéline toujours à genoux auprès de lui, mit un baiser sur ses lèvres expirantes, et fit à la tête du moribond un suprême oreiller de son sein. Une douce flamme éclairait les yeux de Gabriel; bientôt, cette lumière s'évanouit dans l'obscurité, comme fait un flambeau brusquement éteint par l'aquillon soufflant à la croisée.

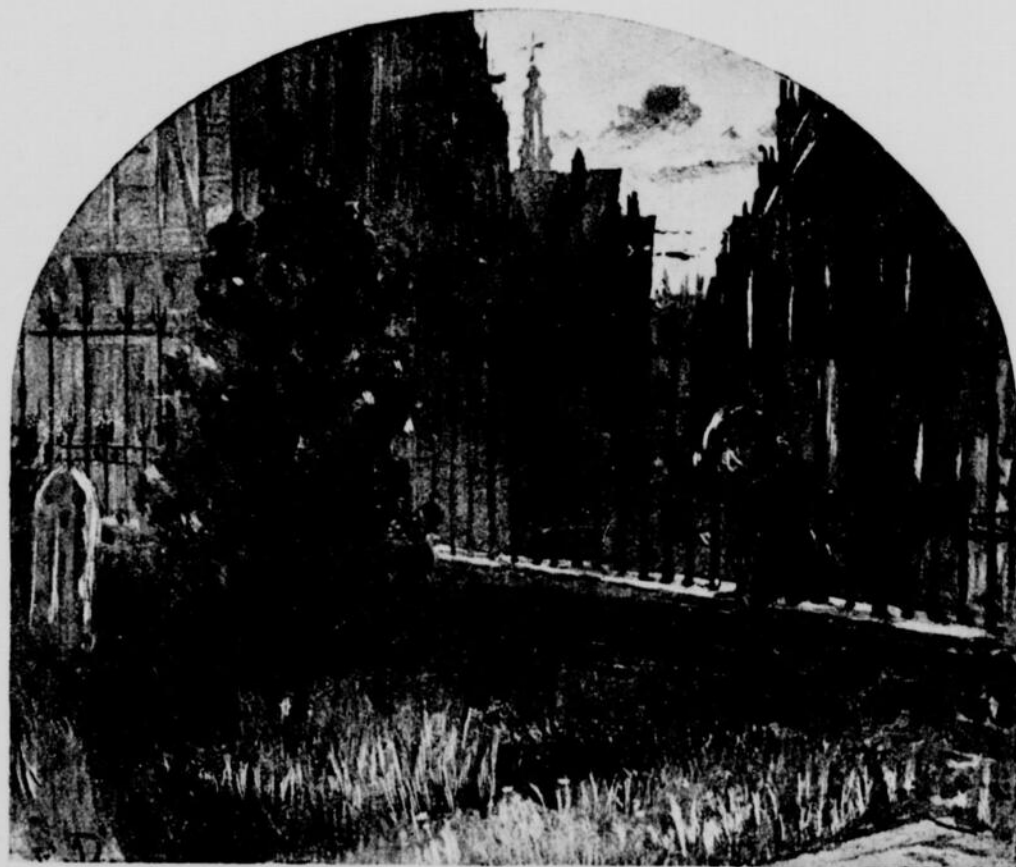
A présent, espoir, terreur, tristesse... c'était fini, tout cela, et aussi les angoisses étreignant le coeur l'aspiration sans trêve et sans contente-

ment et aussi cette profondeur de tristesse et de peine, et cette perpétuelle anxiété de l'âme patiente. Comme une dernière fois elle appuyait contre sa poitrine cette tête sans vie, elle inclina, soumise et résignée, son propre front et dit tout bas : "Père! sois remercié!"

Sa place antique a gardé la forêt des vieux âges; mais ce n'est pas à l'ombre de ses branches, c'est bien loin au contraire, que dorment, auprès l'un de l'autre, dans leurs tombes anonymes, ces amants éprouvés. Au sein d'une ville, le petit cimetière catholique, à la modeste enceinte, abrite leurs restes ignorés et que nul ne remarque. Le flot de la vie quotidienne monte et baisse tout près d'eux; et, là où leurs coeurs endoloris ont trouvé l'éternel repos, là où leurs mains harassées ont abdiqué leur labeur, là où leurs cerveaux ont déposé tout souci, là où leurs pieds ont achevé leur pèlerinage, chaque soir voit encore, par milliers des coeurs gonflés de chagrin, des fronts chargés d'inquiétude, des mains accablées de travail, des pieds las et meurtris.

La forêt des jours anciens est toujours à sa place; mais c'est une race nouvelle avec d'autres moeurs et un parler différent, qui vit sous l'abri de ses feuilles. On voit seulement végéter, en suivant les bords de l'Atlantique désolée, aux sombres brouillards, de rares paysans d'Acadie dont les ancêtres ont erré de leur lointain exil jusqu'en ces lieux, pour finir leurs derniers jours sur le sein de la terre natale. Le rouet et le métier n'ont pas cessé d'être actifs dans la chaumière du pêcheur; le bonnet normand et les jupes tissées à la main sont toujours en usage parmi les jeunes filles, et l'histoire d'Evangéline est redite par elles à la veillée. Tandis que, du creux de ses roches profondes, la mer voisine parle d'une voix énorme et réplique, de sa clameur lamentable, aux lamentations des bois.

FIN



Patrouille de Lilliputiens

GEORGES AUVRAY

Allegretto (♩=92)
Cor et Basson

PIANO

ppp

2^e fois à l'8^{ve} et *pp*

Dernière fois
à la Coda

p

1^a

2^a

pp

First system of musical notation, featuring a treble and bass staff with various notes and rests.

Second system of musical notation, featuring a treble and bass staff. The treble staff has a *pp* dynamic marking.

Third system of musical notation, featuring a treble and bass staff with various notes and rests.

Fourth system of musical notation, featuring a treble and bass staff. The treble staff has a *1^a* marking above the staff.

Fifth system of musical notation, featuring a treble and bass staff. The treble staff has a *2^a* marking above the staff and a *CODA* marking. The bass staff has a *pp* dynamic marking and a *3* marking below the staff.

Sixth system of musical notation, featuring a treble and bass staff. The treble staff has a *pppp* dynamic marking. The bass staff has a *3* marking below the staff.

Le Serment du Corsaire

PAR RAOUL DE NAVERY

(Suite)

Toute cette célébrité, elle la devait à ses corsaires. Ceux-ci portaient haut le pavillon de la France, se battaient pour ses droits, et remportaient d'aussi précieuses victoires que les armées navales, dont elles devenaient les utiles auxiliaires.

La Course! Les Pirates Barbaresques! Les Corsaires de Saint-Malo! Il semble que ces mots nous doivent nécessairement rejeter dans un passé lointain dont jamais, hors dans les livres, nous n'avons entendu parler. Mais nos aïeules nous ont raconté des traits héroïques, nos grand-pères ont fait la course contre les Anglais. Ce passé, nous le touchons encore du doigt. Les dramatiques aventures qui se passèrent durant les guerres soutenues et dirigées par Duquesne sont contemporaines du "Cid" et de "Phèdre". Les misères, les tortures subies par les prisonniers du Pacha d'Alger ne furent arrêtées que par le bombardement de la ville. Est-ce si vieux? Est-ce si loin? Pierre de la Barbinais, Duguay-Trouin, Surcouf, cette trilogie de héros ont encore des descendants à Saint-Malo. Les drames de la mer de ce temps-là se rattachent à la vie contemporaine. Si l'on est heureux et fier d'être Breton, on est heureux d'être né dans la cité des corsaires, dont les pierres racontent des histoires glorieuses, dont les fils ajoutèrent tant de noms aux illustrations maritimes de la France!

Du reste, la Course, telle qu'on la faisait, était une guerre loyale, permise, approuvée. Elle avait son côté chevaleresque à côté de son importance commerciale.

L'antiquité eut des corsaires. Télémaque fut soupçonné par le sage Nestor d'être un vil pirate; Rome, au temps de Pompée, put craindre de voir intercepter par des corsaires ses chargements d'Afrique et de Sicile. Les hommes du Nord, montés sur des navires en forme de dragons, pillèrent longtemps les côtes normandes. Ne fallait-il point s'unir pour la lutte, opposer la force à la force, armer des vaisseaux et se battre pour le bon droit? Après avoir souffert les déprédations des pirates, les capitaines des navires marchands attaquèrent à leur tour. Le sang coula des deux côtés. Les représailles devinrent si terribles, les crimes se multiplièrent de telle sorte que les gouvernements durent légaliser cette guerre à outrance. On écrivit des codes de la Course. Il y eut celui d'Oléron pour l'Orient, le Consulat de la mer pour la Méditerranée.

Avec les règlements nouveaux, on fit l'application d'un autre mot. Le terme de pirate, qui renfermait une idée de pillage et de crime, se trouva remplacé par le mot corsaire, exprimant la lutte légale et non plus des déprédations injustes, et une férocité répandant le sang pour le plaisir de tuer. Chaque cité maritime eut de son intérêt et de son devoir de réglementer la Course. Les nations neutres se sentaient protégées; celles qui étaient en guerre purent seules se poursuivre à outrance, attaquant, brûlant leurs vaisseaux dans des abordages doublement terribles. A mesure que grandit la civilisation, les précautions destinées à sauvegarder la marine européenne acquirent plus d'importance. Charles VI voulut que tout navire de course fût muni de l'autorisation de l'amiral de France. Les rois d'Angleterre défendirent aux marins de s'attaquer quand les puissances vivaient en paix. Au temps de la conquête des Indes, les Portugais et les Espagnols devinrent les ennemis déclarés des corsaires. Ne trouvaient-ils point sur leurs navires l'or vierge et les pierreries du nouveau monde?

Ango armait alors des flottes. La France fondait des royaumes sur les terres nouvelles.

Plus tard, Louis XIV, qui eut la Course nécessaire à la prospérité de sa marine, la maintint avec honneur. Elle devenait pour lui l'auxiliaire de la guerre. Des "lettres de marque" furent accordées, autorisant à luttres de marque", même au temps de paix s'il avait fait une prise en dehors du droit.

Cependant, à mesure que le temps marchait, on en devenait plus avare.

Le capitaine Pierre de la Barbinais, en montant à bord du "Sirius", chargé de protéger la flottille des bâtiments marchands, se trouvait donc non seulement nanti de l'artillerie nécessaire, et d'un nombre d'hommes suffisant, mais encore de ces "lettres de marque", grâce auxquelles il pouvait se battre à outrance contre les flottilles barbaresques infestant la Méditerranée.

Au moment où l'ancre dérapa, et où Pierre salua pour la dernière fois de la main deux femmes de-

bout sur le port, un pressentiment funeste qu'il ne fut pas maître de repousser envahit son cœur. Lui aussi pensa, comme Jocelyne, que cette campagne lui serait fatale!

Il s'empressa de chasser de son esprit cette pensée.

Pierre, né le 31 octobre 1639, avait alors vingt-six ans.

C'était un fier et beau jeune homme, à la taille élevée, au visage calme durant les heures sereines, mais sur lequel rayonnait subitement un éclat étrange quand sonnait l'heure de la lutte. De grands yeux noirs d'une incroyable énergie mêlée d'une douceur pénétrante, une chevelure noire qu'il portait assez longue et qui accompagnait merveilleusement cette tête énergique et pâle, tout contribuait à faire de lui l'idole des marins qu'il commandait, et la terreur des flibustiers de la mer, contre lesquels tant de fois déjà il s'était mesuré.

Du reste, l'impression de tristesse qu'il ressentit en s'éloignant de Saint-Malo, et qu'il attribua uniquement au regret de quitter Jocelyne et ses frères, ne fut point de longue durée. Les obligations de son commandement l'arrachèrent aux préoccupations de son cœur. Il s'efforça de s'oublier lui-même pour ne plus songer qu'à ceux qui attendaient ses ordres, ses conseils et souvent un peu d'amitié.

Car s'il était "maître après Dieu" de son navire, si, roi du bord, il gardait son autorité absolue, disposant non seulement de la liberté, mais de la vie de ses hommes, jamais il n'abusa de cette puissance sans limite comme sans contrôle. Très sévère sur le choix de ses marins, refusant d'une façon absolue l'entréisme des étrangers, il n'avait sur le "Sirius" que des hommes de Saint-Malo, ayant pour la plupart déjà navigué sous ses ordres, et professant à son égard le culte des sauvages pour leurs fétiches. De ce côté, du moins, Pierre Parçon de la Barbinais se trouvait certain de n'éprouver aucun déboire.

Du reste, le temps était admirable, un bon vent poussait le navire; tout faisait présager une traversée heureuse. Pierre avait pour second un homme de vingt-deux ans, M. de Méloir, digne de toute sa confiance; le chirurgien Louis Vernon était à son premier voyage; intelligent, avide de science, dessinateur habile, écrivain distingué, il se promettait d'écrire les campagnes du corsaire.

C'est avec eux qu'arrivait la "Sirius", Pierre de la Barbinais s'entretenait tour à tour de la patrie qu'ils venaient de quitter, des dangers à craindre sur les côtes Barbaresques, des précautions prises pour lutter avec avantage contre les pirates.

—Jamais la Sainte-Barbe ne renferma plus de munitions! disait le capitaine; jamais un plus de me rassemblai semblable équipage. Pas un de ces braves gens qui n'ait le courage d'un héros! Jusqu'à Yvonnet qui les mènerait au feu avec son fifre, en guise de branle-bas de combat.

Pendant que les officiers parlaient guerre, marine, politique et voyage, Galauban, durant ses moments de loisir, réenseignait l'orthographe des filins de toutes grosseurs; leur montrait à grimper aux cordages, à prendre les riz dans les huniers, à laver, frotter, astiquer le pont. Ils devaient également connaître le degré de respect avec lequel ils s'adressaient à chaque matelot. Enfin, pour joindre l'agréable à l'utile, il leur répétait des chansons de bord, leur enseignait à danser la "Matelote" aux sons du fifre d'Yvonnet, en faisant tour à tour des mousses alertes, des marmitons aidant le maître coq à la cuisine, des pages obéissant au moindre signe du capitaine.

Durant les premiers jours, les pauvres petits s'étaient trouvés égarés et comme affolés à bord de cette maison flottante, vacillant sous les pieds, entendant retentir à la fois les commandements transmis par le porte-voix, les sifflements du vent dans les manoeuvres, les cris des uns, les juréments des autres. Puis, en dépit de sa bonté, Galauban ne traitait pas toujours ses élèves avec une douceur extrême. Il fallait comprendre un mot, un signe, un clin d'oeil. Enfin, ces enfants timides, grandis entre les murs sombres d'un hôpital, accoutumés à la voix douce des religieuses, à la parole affectueuse du chapelain, dont la grande joie consistait dans une promenade faite le dimanche en dehors de la maison hospitalière, s'effrayaient du mouvement du bord, s'épouvantaient en fixant l'horizon sans bor-

ne, ne laissant voir que deux lignes d'azur confondues: l'eau et le ciel! Quand il s'agissait de grimper aux cordages, de monter dans de longues échelles secouées par un vent violent, de s'y cramponner de leurs pieds encore maladroits, de leurs petites mains saignantes, ils trouvaient le métier rude, et plus d'une fois leurs pensées se tournèrent vers la maison recueillie, où leur tâche quotidienne était si facile.

Mais le soir, lorsqu'à l'abri de la grande voile battant le mât avec un bruit sec ou se gonflant toute ronde, assis sur un rouleau de câbles, ils écoutaient les récits du gaillard d'avant, les chansons de bord, la musique mélancolique d'Yvonnet, ils se disaient qu'après tout mieux valait le noble métier de corsaire que d'exercer dans une cave humide l'état de tisserand, ou de fabriquer de la corde dans quelque coin de la ville, allant et venant comme une machine humaine, roulant du chanvre sans fin, pour des profits insuffisants.

—Est-ce que nous n'avons pas été mousses! s'écriait Galauban lorsqu'il voulait ranimer leur courage. Moi qui vous parle, je suis matelot de père en fils depuis quatre générations! Mon premier jouet fut un bateau, ma première joie fut un voyage pour la pêche aux harengs sur la côte Néerlandaise! Mais dame! j'étais né pour l'état. Je parlais la langue de bord comme pas un. A six ans je raccommodaï les filets de pêche, je connaissais tous les noeuds d'arrimage. La force seule me manquait. Elle vint vite! A ma première pêche en succéda une seconde. Pendant les grains, jamais un mot, un cri, un tremblement. Mon père était fier de moi! Et quand il mourut, quand notre vieille barque fut coulée par les Anglais, qui me l'ont déjà payée trois fois sa valeur, je ne voulus plus de la pêche, pas même de la pêche à la baleine, comme le vieux de la mère Cachalot. Il me fallait des Anglais et des Turcs à combattre! Vous avez perdu du temps, c'est vrai, rattrapez-le! Sans me vanter, vous voilà dans les mains d'un fameux maître d'équipage! Vous deviendrez novices, comme les autres, puis matelots. Et dame! La joie, l'or plein les poches, et de la gloire par-dessus le marché. Vous ne connaissez pas cela, vous, la gloire? Ça ne semble rien! et on se ferait hacher pour en tâter, ne fût-ce qu'une fois! Quand le bâtiment pavoisé est en vue, que toute la ville vous attend, que les femmes ont à la main des fleurs, que les enfants ont les bras, que la foule par-dessus le marché: "Vivent les Corsaires!" Voyez-vous, mes petits amours, ça vous grise un homme comme les vins d'Italie! On était brave, on se sent devenir héros! Nous sommes tous comme cela, à bord du "Sirius".

—Et le capitaine? demanda Servan.

—Oh! le capitaine est au feu le premier de tous, répliqua Jean-la-Grenade. Dur sur la discipline, mais courageux comme un lion. Je l'ai vu rester le dernier à bord d'un navire dont le pont flambait sous les pieds!

—Et, ajouta Galauban, te souviens-tu, la Grenade, de la tempête qui brisa le "Jupiter" sur les côtes malaises? Il s'agissait de gagner la côte à la nage, mais de cette côte, les pirates malais montés dans des praos, venaient à notre rencontre, armés de kriss capables de nous renseigner suffisamment sur leurs intentions. Le capitaine prend un pistolet de chaque main, garde un poignard entre les dents, et, s'élançant d'un radeau dans la première prao qui passe près de lui, il casse la tête de deux Malais, en poignarde trois, et fait des signes d'amitié aux autres. Mais les Malais veulent venger la mort de leurs compagnons; trois praos, puis six entourent la pirogue dans laquelle se trouvait le capitaine. Il dut lutter contre dix hommes! Oh! je le vois encore, cassant les têtes avec les crosses des pistolets, bondissant comme un tigre, maniant le couteau comme un Espagnol. Peut-être eût-il succombé sous le nombre, mais nous avions eu le temps de charger nos armes, et l'artillerie parla si bien que nous laissâmes aux requins les cadavres de cinquante ban'as.

—Oh! moi, ajouta Poigne-d'Acier, ce n'est pas ce trait qui me touche davantage dans la vie du capitaine. On est matelot et soldat, on se bat, c'est le devoir. Mais à Soura-Karta, où nous étions allés faire un voyage, afin de traiter en grand d'une cargaison d'épices, le capitaine apprend qu'un Javanais vient d'être condamné à mort... Chez nous, en France, le bourreau est un homme armé de cordes, de ferrailles et de couperets... Là-bas, à Java, c'est

un éléphant, la plus noble des bêtes, qu'on dresse à ce métier hideux. Le condamné, après avoir été traîné dans une arène, attaché à l'un des pieds du colosse, pose la tête sur une table de pierre, et cette tête, le bourreau l'écrase du pied... Celui qui allait subir ce supplice était le fils d'une pauvre veuve n'ayant pour vivre que le travail de son enfant. Elle l'aimait follement, comme aiment les mères, quoi! Puis elle affirmait qu'il était innocent, et demandait à tous la grâce d'Arindo... Nous nous trouvions à Soura-Karta, un jour de réjouissances publiques. Le sultan offrait à son peuple la vue d'un combat de bêtes fauves faites prisonnières dans les jungles et réservées pour les plaisirs du maître. Non seulement, les tigres et les rhinocéros combattaient entre eux, mais des hommes se jetaient au milieu des fauves, tantôt excités par l'appât d'une récompense, tantôt encouragés par une promesse de grâce effaçant une grave condamnation.

Le capitaine avait obtenu une invitation pour cette lutte, et nous devions nous tenir en arrière de la palissade de bois de teck. Comment la mère du condamné se trouvait-elle sur notre chemin? Par quelle divination s'adressa-t-elle au capitaine en le suppliant d'intercéder pour elle? Dieu garde souvent ces secrets-là. Mais, une heure plus tard, nous apprenions que Pierre de la Barbinais avait fait offrir au sultan de Soura-Karta de lutter contre le plus féroce de ses tigres, à la condition qu'il aurait la grâce d'Arindo. Quelle que fût l'issue du combat, le malheureux serait rendu à sa mère. Vous imaginez-vous ce qui se passa dans notre tête et dans notre cœur? Le capitaine risquer sa vie! Et pour qui? Pour un misérable au teint de cuivre, sagenouillant devant des idoles, s'habillant d'un rien du tout de ceinture! Nous étions furieux. Ah! s'il nous avait été permis de prendre part à cet abordage d'un nouveau genre, de nous battre contre les fauves à coups de mousquets ou de couteaux, c'eût été bon! Mais être réduits à demeurer spectateurs de cette lutte inégale et féroce. Voir les dangers courus par notre capitaine et demeurer impuissants à le servir. La plus féroce des bêtes nous semblait alors le sultan, à qui les hommes ne parlent qu'à genoux. Il ne comprenait rien, du reste, à la magnanime proposition du maître du "Jupiter". Le misérable enfant de race javanaise qu'il s'agissait de sauver ne valait pas ses oiseaux privés et son singe de Bornéo. Nous, c'est autre chose! Tout en blâmant le capitaine d'affronter volontairement un semblable péril, nous savions que l'infortuné avait une âme. La fête commença par des combats d'homme à homme. Ensuite des bêtes furent lâchées dans l'arène. Le sable était encore teint de leur sang, quand le tigre noir y bondit, cherchant de ses prunelles quel ennemi serait assez audacieux pour l'attaquer. Au même moment le capitaine sauta par-dessus une barrière de bois de teck. Il avait à la main une forte lame, large, creusée de rainures, dans lesquelles avait coulé le suc de l'euphorbe. Pendant une minute, le tigre le regarda. L'animal s'était couché sur le sable, et là, tranquillement allongé, léchant ses pattes de sa langue rose, il paraissait se demander comment il attaquerait le maître du "Jupiter". Tout à coup il se ramassa, bondit, décrivit en l'air une grande courbe et passa par-dessus son adversaire, qui, d'un geste souple, s'était dérobé. La bête, trompée, se retourna, furieuse, léchant ses babines, jetant des flammes par ses prunelles jaunes, et rugissant, tandis qu'elle décrivait un cercle autour du capitaine. Lui la suivait du regard, calme, froid, paraissant la défier. Cette fois elle se leva, avança une de ses pattes énormes, et la jeta sur le bras du capitaine... Un cri nous échappa... Il était perdu. Mais au même moment, l'arme du capitaine s'abattit sur le tigre, et l'atteignit au défaut de l'épaule. Il roula, foudroyé, tandis que le capitaine essayait tranquillement le sang coulant de sa blessure. Un collier de diamants d'un prix inestimable tomba dans l'arène; afin de ne point paraître dédaigner le présent du sultan, notre chef le releva; un moment après il le remettait à la mère, qui baisait ses pieds en sanglotant.

—Ah! s'écria Servan, quel homme que le capitaine!

—Nous en pourrions raconter ainsi durant sept années, et jamais nous n'aurions fini. Le capitaine est un héros, un grand cœur! Et il n'y a qu'un la Barbinais au monde! Voilà pourquoi, graines de mousses, dans vos prières du soir vous devez remercier Dieu de vous avoir fait entrer dans l'équipage du "Sirius", qui, sans nous vanter, ne compte pas un failli chien!

Pendant les quarts de liberté, chaque jour, sur le gaillard d'avant, on recommençait des récits de ce genre. On ne s'ennuyait pas, vrai Dieu! C'était un fameux conteur que Jean-la-Grenade! Poigne-d'Acier roucoulait les airs de bord à la satisfaction de tous, et le fifre d'Yvonne redisait des airs bretons.

Alors on oubliait la grande mer, la mer sans bornes; on revoyait les champs d'ajoncs couverts de papillons d'or, les grandes haies de sureaux, les ronces à fleurs violettes formant tenture le long des chemins. Dans un mirage passaient la vieille église, les rues du village... l'écho des voix aimées troublait et réchauffait le cœur... Alors, les orphelins devenaient tristes, et sentaient des envies de pleurer... Leur berceau s'était caché dans les murs de l'hôpital, ils n'avaient jamais eu la grande vision de la nature; leurs regards ne s'étaient point reposés sur des pentes d'herbes descendant jusqu'à la mer, de telle sorte que les franges de varechs et de fucus se mariaient aux fins gazons et aux fleurs des prés. Ils ne connaissaient point le chemin des grands bois dans lesquels l'ombre s'égare; mais, par un retour reconnaissant vers Dieu, ils le remerciaient alors de leur avoir ménagé une place à bord du "Sirius", entre ces hommes à la fois énergiques et bons, qui leur parlaient souvent d'une voix rude, mais qui, pourtant, les aimaient de tout leur cœur.

Les jours succédaient aux jours; le vent continuait à être bon, et la flotte voguait, semblable à une troupe de blanches albatros effleurant les vagues de leurs immenses ailes de neige.

Et toujours rien à l'horizon, sinon d'honnêtes navires de commerce avec lesquels on échangeait un salut. Que pouvait-on demander de plus que ce beau temps et cette mer facile? Et, cependant, les matelots devenaient tristes. La traversée s'acheverait-elle donc sans une de ces rencontres sanglantes, mais glorieuses, dont le souvenir vit dans toutes les mémoires et qui finit par devenir une de ces légendes de bord, que se transmettent les conteurs du gaillard d'avant. Sans doute, les négociants y gagneraient. Leur cargaison ne paraissait courir aucun risque. Mais le matelot, que ferait-il à terre, avec les rares écus de sa paie, s'il n'y pouvait joindre une riche part de prise. Sans compter que bon nombre des Mathurins Salés du "Sirius" l'avaient à l'avance vendue les uns à la mère Cachalot, les autres aux cabaretières du port. Sentir sous ses pieds une jolie frégate de trente-six canons qui ne demandaient qu'à parler, et se voir réduits à compter les étoiles durant la nuit, et à chercher pendant le jour la silhouette d'une tartane turque ou d'une fuste en chasse.

Pierre de la Barbinais, en se promenant à l'arrière, entendait souvent les matelots se plaindre d'un repos forcé. Ils avaient hâte de pointer des canons, de remuer des gargousses, de courir sur des mécréants invocateurs d'Allah, de plonger des mains avides dans la cargaison, dont ils auraient leur part.

Lui aussi songeait qu'une rencontre heureuse, une bataille qui eût mis davantage son nom en relief grandirait sans doute l'amour de Jocelyne. Mais il ne demandait point à Dieu d'envoyer l'ennemi dans ses eaux, craignant de le tenter et d'appeler la foudre sur sa propre tête. Il commençait à croire que les navires qu'il escortait achèveraient tranquillement leur traversée. Pendant qu'ils prendraient un nouveau fret, il se rendrait à Alger, et, de concert avec le consul de France, il obtiendrait, à quelque prix que ce fût, la liberté de M. de Miniac.

Ces idées le ramenaient à Jocelyne; le doux visage de la jeune fille rayonnait devant lui, et les dernières paroles prononcées par elle retentissaient dans son cœur.

—Sur la terre et dans le ciel, à vous sans partage!

Un soir, la vigie cria:

—Navire à tribord!

La Barbinais bloqua sa lunette, les matelots s'efforcèrent de distinguer à travers la distance quelle pouvait être la nationalité du bâtiment, mais un brouillard assez épais qui se mit à tomber rendit impossible de trouver la solution du problème.

Pierre resta longtemps sur le pont, bien qu'il ne pût rien distinguer à quelques encablures. Son front était devenu grave: le danger était là.

—Eh bien! capitaine, à quoi pensez-vous? lui demanda M. de Méloir.

—Je songe que nous nous battons demain.

—Contre qui?

—Contre des Turcs, évidemment.

—Alors, la journée sera bonne pour tout le monde... Si vous connaissez déjà la gloire, vous, nous souhaitons vivement la voir nous sourire.

La Barbinais posa la main sur l'épaule de l'officier:

—Croyez-moi, lui dit-il, priez ce soir, et écrivez à votre mère.

Quand le soleil se leva, il éclaira un vaisseau turc de forces deux fois plus considérables que le "Sirius".

Le branle-bas de combat amena sur le pont tous les hommes.

—Mes enfants, leur dit Pierre, l'ennemi est là. L'ennemi de la France, l'ennemi qui garde au fond de ses cachots nos compatriotes et nos frères! Il

s'agit de prendre ce navire, et de faire des prisonniers. Allons, camarades, Dieu nous voit, et vous êtes Malouins!...

VII

DIX CONTRE UN

Il y eut à bord du "Sirius" une explosion de joie indescriptible.

Enfin, on allait se battre!

Que le navire en vue parût plus fort que le "Sirius", cela n'importait guère aux braves commandés par la Barbinais. Dix Turcs pour un Malouin, ce n'était pas trop! Chacun d'eux, du reste, demeurait convaincu que le ciel le devait protéger. Les bénéfices qu'ils retireraient de la bataille leur paraissaient mille fois moins précieux que l'honneur qu'ils allaient acquérir, que les services qu'ils rendraient à l'humanité en exigeant qu'on délivrât un grand nombre de captifs chrétiens, en échange des prisonniers qu'ils allaient faire.

Tandis que le branle-bas résonnait sur le "Sirius", les marins montaient sur le pont des amas de grenades, et les amoncelaient à des postes divers.

À côté des canons de bronze se rangeaient les canonniers et leurs servants.

Les piques, les haches, les sabres étaient distribués par le capitaine d'armes. On partageait les mousquets et les cartouches.

Le gaillard d'arrière et la dunette se couvraient de combattants, attendant avec impatience le signal de l'attaque.

Ce n'était pas seulement sur le pont que devait se passer l'action meurtrière; les hunes et les vergues se changeaient en citadelles. Les marins gagnaient avec des cris de joie ces postes aériens.

Galauban et les autres héros du "Sirius", Poigne-d'Acier et Jean-la-Grenade, multipliaient les encouragements aux jeunes, répétant à Servan et à ses compagnons qu'ils devaient faire honneur à l'éducation qu'ils s'étaient efforcés de leur inculquer.

Les petits les écoutaient, fixant sur eux de grands yeux plus surpris que craintifs.

—Mes amours, leur dit Galauban, vous n'aurez pas pour aujourd'hui de besogne trop difficile. A chacun suivant son âge et son expérience. Mais, vous savez lancer des boules de neige et faire des ricochets dans l'eau, pas vrai?

—Oui, monsieur Galauban, répondirent les orphelins.

—Et je vise même crânement bien, sans me vanter, ajouta Servan.

—Nous verrons cela, mon garçon. Vous resterez tous trois auprès de cet amas de grenades, c'est la consigne. Les canons feront un bruit d'enfer; les boulets et la mitraille pleuvront autour de vous, ce n'est rien! Un poste! c'est sacré, mes agneaux! Et tout le temps que durera la bataille, vous lancerez des grenades sur le corsaire turc, que Dieu confonde! Avez-vous compris?

—Oui, monsieur Galauban.

—Et vous jurez d'obéir?

—Nous le jurons.

—Si vous tenez cette parole, foi de matelot! vous passerez novices... Tout de même, mes petits! faites un vœu à Notre-Dame d'Auray... l'affaire sera chaude.

Le colosse attira sur sa poitrine les deux enfants, puis il s'éloigna.

Ce qu'il leur commandait, c'était le devoir. Chacun devait donner suivant ses forces; mais les lanceurs de grenades couraient autant de danger que les matelots placés dans les vergues et dans les hunes, et Galauban se demandait s'il les reverrait tous deux.

Il courut au gaillard d'arrière, où sa place se trouvait marquée, et ce fut à lui que le capitaine donna ses derniers ordres.

Pierre de la Barbinais était adoré de ses matelots. Juste à l'égard de tous, risquant sa vie avec une héroïque témérité, heureux jusque-là dans toutes ses entreprises, quelques traversées avaient suffi pour le rendre l'idole de son bord.

—Mon vieux loup de mer, dit-il au colosse, il faut lestement enlever la victoire, et nous y prendre de façon que le pirate turc n'ait pas le temps de se reconnaître au milieu de l'ouragan de fer qui va pleuvoir autour de lui. Si le "Sirius" était un vaisseau de haut bord, croisant au nom de l'Etat, nous aurions la faculté de courir les chances d'un combat naval en règle, et les canons se parleraient de sabord à sabord. Mais nos navires de course, frêles de coque et chargés d'une artillerie légère, doivent éviter les canonnades qui endommagent les vaisseaux, et les coulent souvent à pic. Nous en répondons à nos armateurs. Evoluons donc avec une rapidité vertigineuse, emparons-nous, s'il est possible, de ce navire du diable, mais quand il devra périr et mettre à néant les bénéfices de la victoire, hâtons-nous de terminer l'affaire, la vie de tous dépend de notre promptitude, de même que le salut du "Sirius". (A suivre)

Les collèges féminins en Angleterre

DEMANDEZ à une Anglaise qui a fait ses études, quel fut le moment le plus heureux de sa vie, et quelle que soit sa situation de l'heure présente, vous la verrez aussitôt répondre avec un sourire attendri dans le regard et un mouvement de joie aux lèvres : "Mes années de collège".

Voilà de quoi surprendre toutes nos étudiantes à qui le sort malveillant aura fait connaître le régime dur de l'internat. Mais qui donc songerait à comparer nos internats, même le moins rigide d'entre tous, celui de l'École de Sèvres, à ces refuges plaisants et confortables, élégants et doux, situés en pleine verdure riante, en deux des plus jolis endroits du monde, Girton et Newnham à Cambridge, Lady Margaret et Somerville à Oxford, les vieilles et fameuses villes universitaires.

Agée de dix-huit ans, la jeune fille demandera à un examen écrit l'entrée d'un de ces collèges.

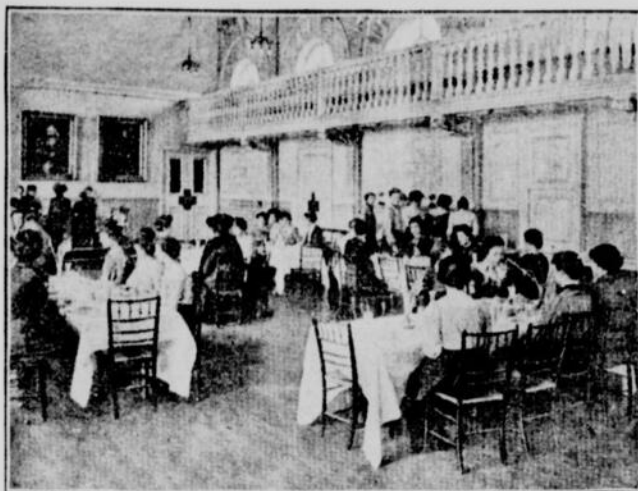
Les programmes de cet examen varient peu d'un collège à l'autre et sont les mêmes pour un nombre indéterminé d'années. Nous transcrivons celui qui précède l'entrée au collège Girton :

1ère Partie. Préliminaire — 1o Arithmétique théorique et pratique; 2o Composition anglaise; 3o Latin élémentaire; 4o Mathématique élémentaire (Euclide, livre I, II, III; Algèbre, équations du 1er et du 2e degré); 5o Un des sujets suivants: a. français, b. allemand, c. grec, d. mécanique.

2e Partie. Sujets facultatifs — La candidate devra choisir un seul des sujets suivants: 1o Français; 2o Allemand; 3o Grec; 4o Mathématiques; 5o Histoire générale d'Angleterre; 6o Sciences

bridge, il y a néanmoins certains courants si décidés, si nets, qu'il leur faudra les reconnaître, les accepter, leur faire accueil afin de continuer à vivre de la vie nationale. Les progrès qu'a faits, depuis un demi-siècle, en Angleterre, le développement de l'éducation supérieure des femmes, sont tels qu'il est permis d'avoir confiance.

Quand, en 1848, fut fondé très modestement à



A Cambridge. — Le repas, par petites tables, dans la salle à manger.

Londres, le premier collège de jeunes filles, "Queen's College", on s'excusa très fort de la hardiesse de l'appellation. Et le professeur F. D. Maurice disait même au cours d'une conférence :

"Il est question d'ouvrir à Londres, immédiatement après Pâques, un collège pour l'éducation des femmes. Le mot "collège", employé ainsi, a pour les oreilles anglaises, un son nouveau et ambitieux. Je regrette que nous n'ayons pu en trouver un plus simple qui aurait aussi bien décrit notre but".

Aujourd'hui les collèges de filles se multiplient en pays anglo-saxon et ces deux mots employés en connexion ne sonnent ambitieusement à aucune oreille; de même, il est probable que, dans quelques années, on n'éprouvera plus aucune surprise à rencontrer des femmes B. H. Espérons que le jour est proche où les Universités d'Oxford et de Cambridge suivant l'exemple donné par leur cadette, l'Université de Londres, permettront aux femmes de prendre le titre que trois années d'études et d'examens similaires confèrent aux hommes — titre qui leur revient de droit.

C'est en 1848, avons-nous dit, que fut ouvert à Londres le premier établissement d'instruction supérieure pour les femmes. Mais "Queen's College" était indépendant, le rêve féminin fut bientôt d'obtenir l'admission à l'Université.

Une première tentative, faite en 1856 par miss



Le goûter en plein air, après les heures d'étude, dans le parc de "Girton College".

Jessie Meriton White, désireuse de se présenter aux examens de médecine, échoua. Une seconde en 1862 eut le même sort; enfin, en 1863, les filles furent admises aux "University local examinations": l'Université reconnaissait publiquement les efforts tentés; premier succès, humble, mais décisif.

Le premier collège universitaire, "Girton College" est vieux aujourd'hui de trente-six ans. Il fut le pionnier du mouvement et l'histoire modeste de ses débuts est fort encourageante.

Le 16 octobre 1869, une petite maison, où six étudiantes trouvèrent asile, fut louée à Hitchin. Une ou deux travailleuses vinrent bientôt se joindre à leurs aînées, un peu d'argent fut trouvé et, quatre ans plus tard, en 1873, professeurs et élèves vinrent s'installer à Girton — tout près de Cambridge — dans un bâtiment qu'elles avaient fait construire.

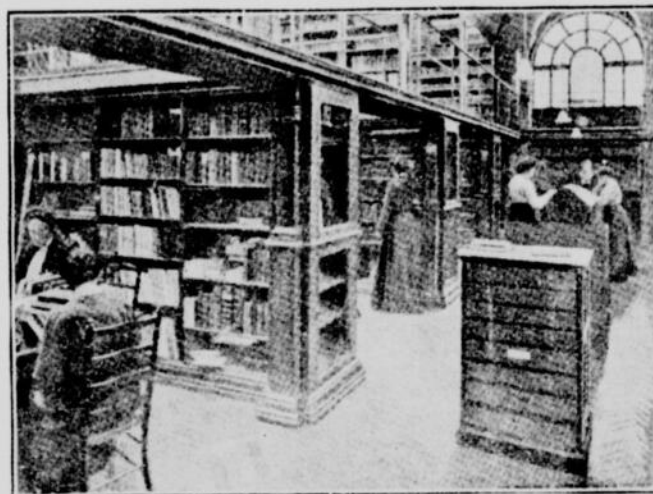
Depuis, 54,306 livres sterling furent dépensés. "Girton" avec ses constructions basses de brique sombre, parées de vigne vierge folle, de lierre fidèle, d'aristoloche décoratif et vivace, ses parcs délicieux et ses vieux beaux arbres, est enchanteur. Il abrite aujourd'hui cent trente étudiantes. Chacune possède un petit appartement composé de deux pièces: chambre à coucher, cabinet de travail. Ornées, par la jeune fille, de photographies, de gravures, de bibelots, de tentures légères, de fleurs, ces chambres sont charmantes.

Dans un coin, le divan bas avec piles de coussins doux, l'"easy-chair"; la table à thé fragile, qu'illuminent le cuivre chaud du samovar et la blancheur des porcelaines, prouve que le travail n'absorbe point toutes les heures.

Le bureau se dresse, minuscule, mais les planches lourdes de livres attestent la pensée sérieuse.

C'est dans la solitude de sa chambre, comme dans le silence évocateur et fécond de la bibliothèque, ou du laboratoire net et austère, que la jeune fille travaille, prépare ses notes, rédige ses notes.

Le matin, elle écoute, attentive, les leçons faites



La bibliothèque de "Girton College." — Salle d'études publique.

naturelles (chimie, physique ou botanique).

Les candidates choisissant le français, l'allemand ou le grec comme sujet facultatif sont exemptées de l'épreuve 5 de la 2e partie. Les candidates choisissant les mathématiques sont exemptées de l'épreuve 4 de la 1ère partie.

Si la moyenne est satisfaisante, l'élève devenue étudiante consacra trois années à des études sérieuses, trois années de collège où, seule, loin des siens, de toute vie bruyante et mondaine, sans autre préoccupation, sans autre souci que ceux de l'étude, de la science, de la recherche de la vérité, la jeune fille, dans cette retraite au sein de la nature et près de professeurs éminents, prendra conscience d'elle-même et se développera harmonieusement.

Car il ne s'agit point ici d'enseignement professionnel, de préparation fébrile et malsaine à un concours donnant accès à une carrière honorable et rémunératrice, point de but à atteindre, dans le sens qu'a ce mot pour nos candidats à l'agrégation, c'est-à-dire du pain sur la planche, l'avenir assuré.

Le diplôme que recevra l'étudiante si tous les professeurs se déclarent satisfaits de ses progrès, le "Degree certificate" n'a pas de valeur matérielle; quant au titre de B. H. (Bachelor of Arts), il lui est, par une injustice singulière, refusé.

Mais, à ce sujet, les protestations, chaque jour, se font entendre, plus autorisées et plus persuasives. Si le respect de la tradition est un des éléments essentiels du caractère d'Oxford et de Cam-

bridge, au collège par des maîtresses distinguées, à l'Université, où elle retrouve les étudiants, les conférences des professeurs.

A une heure, repas simple pris en commun, par petites tables, dans la grande salle à manger claire. Le menu se compose de pain, beurre, viandes froides, condiments, conserves de fruits, confitures, eau fraîche. Les plats sont tous sur la table, les jeunes filles se servent elles-mêmes, vont, viennent, suivant les besoins du service.

Une grande partie de l'après-midi est réservée aux sports: tennis, golf, hockey, patinage ou canotage suivant la saison sur la Cam, serpentine et jolie. C'est languissamment allongée dans un canot, un livre à la main, protégée contre les ardeurs du soleil par le feuillage pleurant d'un saule que, par les chaudes journées d'été, plus d'une fois, nous trouverons l'étudiante.

C'est que la liberté dont elle jouit est très grande, et, rarement, — jamais! — elle n'en abuse. Ce que l'étudiante vient chercher au collège, c'est donc une culture désintéressée, la santé de l'âme, l'assouplissement du corps. De dit-huit à vingt et un ans, soumise à certaines influences morales, sociales, disciplinaires, elle fera l'apprentissage de la liberté, de la vie.

Ce n'est point une femme-médecin, une femme-professeur, une femme-avocat que le collège rendra à la société, mais une femme éclairée et instruite, ayant au plus haut degré le sentiment de sa dignité et du respect de soi-même.

ALICE KUHN.



L'Acadie, la terre d'Évangéline



JACQUES CARTIER découvrit les côtes acadiennes en 1554, mais cinquante ans s'écoulèrent avant toute tentative de colonisation. MM. de Monts, de Poutrincourt, de Champlain et de Pontgravé y fondèrent en 1605 un établissement qu'ils nommèrent Port-Royal — aujourd'hui Annapolis. C'est le plus ancien établissement européen dans l'Amérique Septentrionale.

La colonie naissante végéta jusqu'en octobre 1632, époque à laquelle elle devint de plus en plus florissante. En 1713, le traité d'Utrecht ayant livré aux Anglais la plus grande partie de la Nouvelle-Ecosse, il y eut en quelque sorte deux Acadies, l'Acadie anglaise et l'Acadie française.

Ce fut après la prise du fort Beauséjour que commença "le grand dérangement", pour employer l'expression dont se servent les Acadiens en parlant du douloureux exode de leurs ancêtres.

* * *

Le 26 juillet 1758, M. de Drucour, après une résistance opiniâtre et désespérée, rendait Louisbourg aux Anglais. Louisbourg avait vécu; abandonnée, même par ses vainqueurs, qui la firent sauter, cette ruine achève de s'effondrer, solitaire, au sein des

avaient été paquetés coulèrent à fond, si l'on en croit la tradition.

"Ceux d'entre eux qui survivaient en 1763, date du traité de Paris, avaient été dispersés dans toutes les colonies de la Nouvelle-Angleterre, à Boston, à New-York, à Philadelphie, à la Virginie, à la Georgie, à la Caroline du Sud, à Haïti, à la Guyane, à Saint-Domingue, en Corse, dans les prisons d'Angleterre, et quelques-uns en France, à Granville, à Saint-Malo, à Boulogne, à la Rochelle, à Brest, à Belle-Isle-sur-Mer. Un certain nombre réussirent, à la suite de privations et de misères inouïes, à gagner, au travers des bois, la Louisiane, et d'autres le Canada.

Afin de les tuer plus sûrement, de rendre plus impossible leur retour en Acadie, on avait eu soin, en les embarquant à bord des transports anglais, de séparer les familles, malgré les supplications des mères et le désespoir des enfants.

Longtemps, autour des ruines fumantes de leurs granges, de leurs bâtiments, de leurs moulins, de leur église et de leurs maisons, on vit errer les fidèles chiens de garde, poussant des hurlements plaintifs pour appeler, mais en vain, le retour de leurs maîtres proscrits!

Au rapport de M. Rameau, les Acadiens

étaient environ 18,000 en 1755, dans toute l'Acadie. Le gouverneur Wilmot, neuf ans plus tard, comme le témoigne un Mémoire aux Lords of Trade, portant la date du 22 mars 1764, n'en trouve plus que 1762. C'étaient, pour la plupart, des femmes et des enfants, réduits à la dernière misère.

"Ainsi, en 1767, toute la race avait disparu; le paisible petit village acadien, victime de la guerre et de la paix, avait été mis au tombeau.

* * *

DIGBY — NOUVELLE-ECOSSE (Acadie)

Le poète a dit vrai : les rouets tournent encore et les jeunes filles portent toujours le bonnet normand ! C'est qu'ils sont revenus, les Acadiens proscrits; c'est qu'ils ont, sur les ruines fumantes de leurs chaumières, réédifié de nouvelles demeures et repris une partie de ces domaines, sur lesquels leurs spoliateurs avaient cru s'installer en maîtres pour toujours !

Les malheurs de l'Acadie, cette Pologne de l'Amérique, ont inspiré les poètes; Longfellow l'a chantée en vers inoubliables et d'une majestueuse ampleur, dans son poème d'Évangéline, dont nos lecteurs peuvent lire la fidèle traduction dans le feuillet actuel de l'Album Universel.

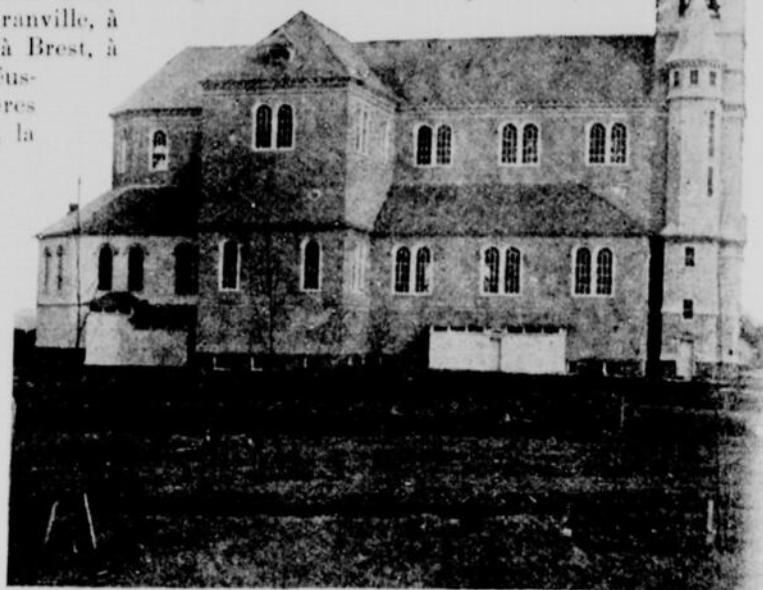
Le Nouveau-Brunswick, la Nouvelle-Ecosse et l'Île du Prince-Edouard, qui composent aujourd'hui l'ancienne Acadie, enveloppées par les brumes de Terre-Neuve et la grande houle de l'Atlantique, ces provinces sont la patrie de cent cinquante mille Français demeurés fidèles à leurs traditions, malgré un siècle et demi de domination anglaise. La renaissance de ce peuple, que l'on croyait éteint, est de date récente et tient presque du miracle: en 1755, au jour de leur terrible exode, les Acadiens étaient environ dix-huit mille; en 1767, un recensement officiel n'en signale plus que douze cent soixante-cinq, dont la plupart étaient parvenus, en se cachant dans la forêt, à échapper à la grande proscription de 1755, et étaient demeurés dans le pays.

Après la paix, raconte un écrivain, un certain nombre de proscrits put les rejoindre; les uns et les autres réoccupèrent leurs villages dévastés, réussirent à les faire renaître de leurs ruines, et s'y multiplièrent de nouveau.

Confondus, d'habitude, avec leurs frères de Québec, les Acadiens en diffèrent totalement, tant par leur histoire que par leurs aspirations: unie au Canada depuis 1867, date de la confédération des colonies britanniques de l'Amérique du Nord, l'an-

cienne Acadie lui était auparavant tout aussi étrangère que la Louisiane, et les deux nations n'avaient qu'une lointaine communauté d'origine, rameaux du vieil arbre gaulois depuis longtemps séparés.

En 1812, le nombre des Acadiens atteignait onze mille. Aujourd'hui, il



Eglise de Church Point, Digby, Nouvelle-Ecosse. Toute en bois, et non terminée à l'intérieur.

s'élève à cent vingt mille, répartis en huit groupes dans les trois provinces de la Nouvelle-Ecosse, du Nouveau-Brunswick et de l'Île du Prince-Edouard.

Les groupes français qui se reforment, on ne sait comment, en divers points des provinces maritimes, sont pauvres, isolés, disséminés sur une très grande superficie; et puis, un courant d'immigration a amené d'Irlande et d'Ecosse un certain nombre de colons catholiques. En 1818, Mgr Plessis, évêque de Québec, incapable d'administrer la confirmation dans un diocèse presque aussi vaste que l'Europe, demande à Rome et obtient un évêque pour les provinces d'en bas. Mgr Edmond Burke, désigné pour être Vicaire apostolique de la Nouvelle-Ecosse, est consacré, à Québec, le 5 juillet 1818; et bientôt

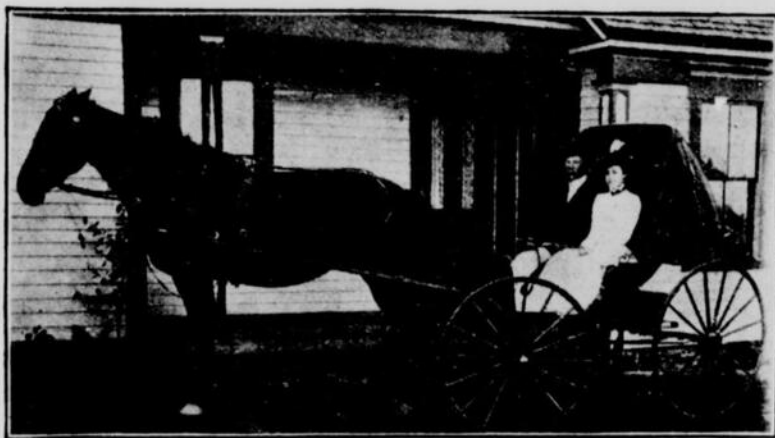


Ils sont charmants de naïveté le jour des épousailles.

après, le 12 janvier 1819, M. McEachern est fait suffragant et coadjuteur de l'évêque de Québec pour les provinces de l'Île du Prince-Edouard et du Nouveau-Brunswick.

Dans l'établissement des nouvelles provinces ecclésiastiques, raconte Pascal Poirier, quoiqu'il y eût toujours des prêtres d'origine française de mérite et de distinction en Acadie, et que les Acadiens eux-mêmes fussent pour le moins aussi nombreux que les Irlandais ou les Ecossais pris séparément, personne, ni à Halifax, ni à Charlottetown, ni à Québec, ne songea aux descendants des proscrits de 1755. Au point de vue de la nationalité, ce dernier coup devait leur être fatal.

(A suivre page 224)



Les fiancées, en Acadie, ont une prédilection pour les promenades en voitures.

brumes hyperborées. Quelques casemates, croulant dans l'herbe où paissent des troupeaux, sont les derniers vestiges de ce Dunkerque de la Nouvelle-France, cité néfaste pour laquelle, vainement, on dépensa tant d'or et tant de sang. L'Acadie, cette fois, était morte, et ses enfants à jamais dispersés.

Ils étaient morts, aux yeux des nationalités qui avaient pris leurs places et leurs biens; et eux-mêmes ignoraient si le soleil devait jamais luire de nouveau pour eux. Ceux qui étaient revenus de la déportation, et ceux qui, longtemps réfugiés dans les bois, avaient pu survivre aux privations et échapper à leurs bourreaux, cherchaient, maintenant, que le traité de Paris avait tout cédé à l'Angleterre, et qu'ils étaient trop misérables pour être craints et trop pauvres pour être dépouillés, des endroits isolés, non loin des lieux où ils avaient naguère goûté le bonheur et la paix, pour y vivre et surtout pour y mourir. Tels les premiers chrétiens, cachés dans les souterrains de Rome, en sortaient avec défiance en apprenant la mort d'un Néron ou d'un Caligula.

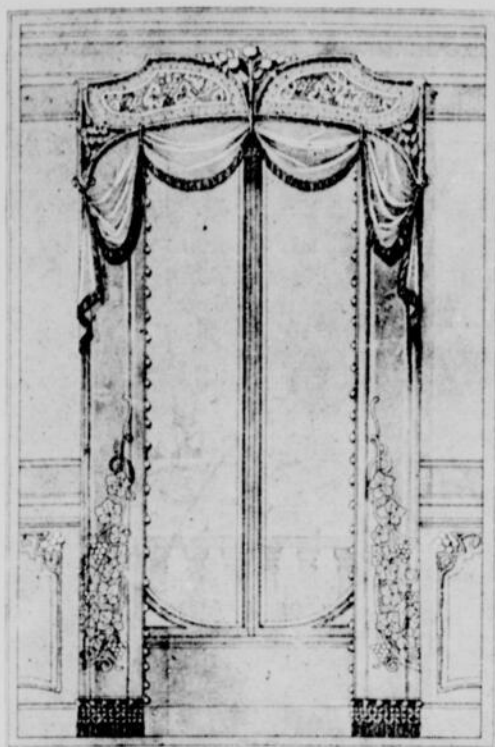


Ils observent généreusement le principe: "Croissez et multipliez".

"Un calcul minutieux, continue l'auteur que je transcris ici, établit qu'entre 1755 et 1763, pas moins de 8,000 d'entre eux périrent dans les cales de navires, dans les prisons, au fond des bois, de faim, de privations, de froid, de mauvais traitements, de désespoir. Trois des navires au fond desquels ils

La décoration des fenêtres

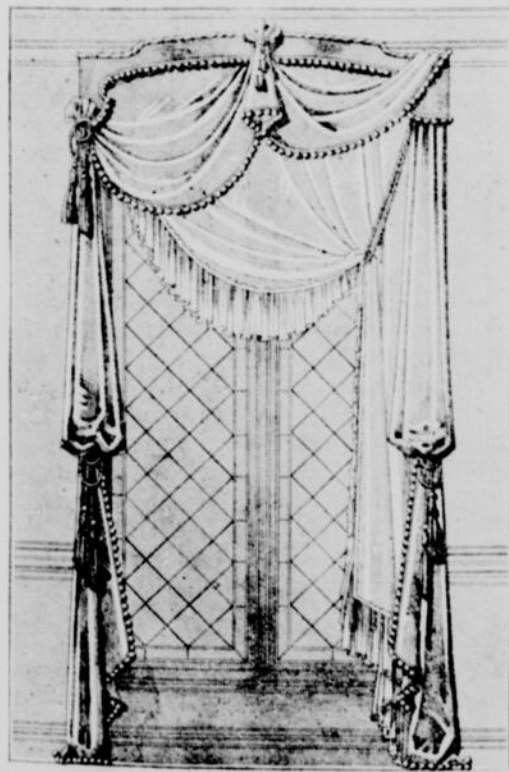
NOTRE jeune pays n'ayant pas encore de style qui lui soit propre dans la mode comme dans les arts, il s'inspire pour l'une comme pour les autres des plus jolis modèles étrangers, surtout de ceux qui viennent de France, de Paris, la ville de toutes les beautés.



No 1 — Croisée "Art nouveau"

Le changement qui s'opéra d'une manière perceptible dans l'architecture française du dix-huitième siècle et dans lequel les petites chambres et les maisons moins hautes furent substituées aux appartements jusque là très vastes exigea naturellement des meubles et des draperies plus simples. Les tentures somptueuses de velours et de brocarts furent remplacées par de la toile et des étoffes imprimées. Comme ces tissus n'avaient jamais été en grande demande, ils avaient été importés de la Chine et des Indes ou bien avaient été imprimés au dessin de contour et remplis en couleur par les ouvriers du pays. A partir de 1760 cependant les étoffes de coton imprimées furent fabriquées en France avec un grand succès.

C'est ainsi qu'avec le cours des événements, le commencement des royaumes et leur chute, on peut suivre l'évolution d'une chose aussi comparativement insignifiante que le tissu destiné à draper une fenêtre, une porte ou à servir de courte pointe. A l'époque actuelle, les effets splendides produits dans l'ancien temps sont perpétués par



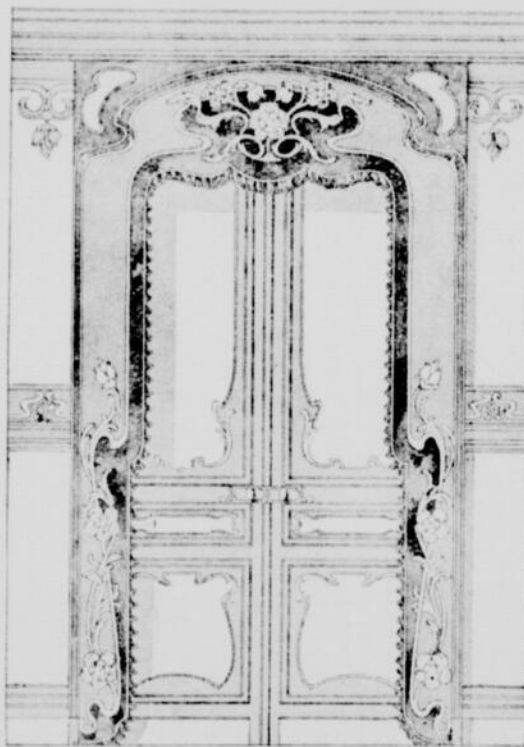
No 2 — Croisée fantaisie

d'admirables reproductions; les dessins historiques d'époques importantes peuvent encore s'obtenir par ceux qui désirent meubler leurs appartements dans un style particulier.

En considérant en premier lieu, le vaste champ qui se présente pour les draperies de dentelle, il

est à noter que le gros tulle éceru se voit plus souvent dans les maisons riches et somptueuses que toute autre draperie, comme il s'harmonise généralement mieux avec un ameublement luxueux. La dentelle en point arabe dont le trait distinctif est le cordé, tissé dans le dessin même, se trouve appliquée sur le gros tulle et produit l'effet le plus riche. Telle est ce modèle que nous reproduisons d'une croisée "Art nouveau". Un bandeau de dentelle ainsi appliquée sur gros tulle éceru et posé sur transparent bleu-vert sous lequel retombe de petites draperies en soierie ton havane, se terminant de chaque côté en chutes. Pentes droites de satin bleu avec broderies gris argent sur contrefond ton havane assorti aux draperies. Passementeries de soie posées en garniture. Un panneau de dentelle est parfois employé avec un ornement de dentelle au milieu, entouré d'un entre-deux dans le bas et sur le côté intérieur.

Outre ces rideaux de tulle, il en faut une paire en dentelle, qui pende d'une tringle, placée au haut de l'embrasure de la fenêtre. Il y a plusieurs manières de pendre ces rideaux — en les disposant en plis coupés, en plis ronds ou bien en faisant un ourlet dans le haut, assez large pour omettre la tringle. Avec des rideaux neufs, il faut toujours rabattre le surplus du tissu vers l'intérieur de la chambre, jusqu'à ce qu'ils aient été blanchis et retreillis. Les rideaux de dentelle devront toujours être envoyés chez le nettoyeur, comme il ne serait pas sage de les laisser aux mains d'une blanchisseuse. En retenant des rideaux de dentelle de chaque côté de l'embrasure, on doit employer pour



No 3 — Portière "Art nouveau"

les attacher, des cordes tordues blanches ou écerues avec glands ou des embrasses de dentelle, car les rubans sont considérés de mauvais goût.

Le rideau qui peut s'obtenir au prix le plus raisonnable est le gros tulle pouvant s'acheter à la verge et se garnir d'une bordure de Renaissance, de torchon ou d'un galon Marie-Antoinette. La nuance blanche ou éceru devra être choisie selon l'ameublement de la chambre.

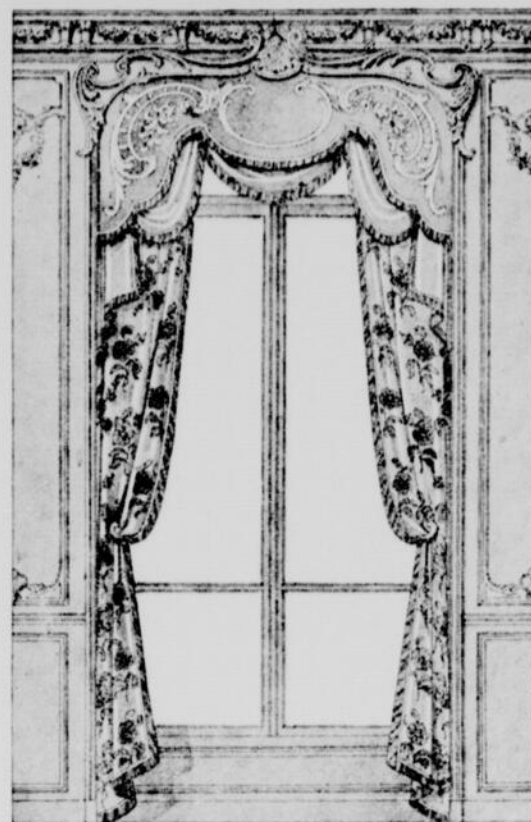
Le modèle de croisée fantaisie que nous publions est très joli avec son petit bandeau de peluche rouge foncé sur lequel passe un drapé, d'une étoffe gris bleu, relevé au milieu par un chou et se terminant de chaque côté en rideaux relevés en bouffant avec cablés et jeu de glands. Grand rideau de dessous, en soierie très légère, relevé genre italien.

La draperie de portière "art nouveau" est en cuir découpé et pyrogravé posé en applique sur du velours rouge, bordé de cuir et garni d'une petite frange de chenille rouge.

Un autre genre de décoration est le style Louis XV très en faveur. Notre modèle représente une galerie de bois laqué crème et or avec bandeau de soie mauve, broderies et applications vieil or. Sous le bandeau, petites draperies de satin vert pâle; deux rideaux à fleurs mauves sur fond crème, ces rideaux peu amples et relevés chacun par un crochet doré partant de l'intérieur de la croisée. Passementeries de soie.

Quant à la croisée Louis XVI — genre aussi très à la mode — elle est formée d'un bandeau de velours vert sur lequel retombe un autre bandeau

composé de petits panneaux de satin blanc brodés de vert. Une draperie de satin blanc brodée de vert taillée en feston et bordée d'un volant de petite soie blanche, retombe jusqu'au milieu de la fenêtre. Des brise-bises de soie blanche brodée et festonnée se voient sous les deux grands rideaux de

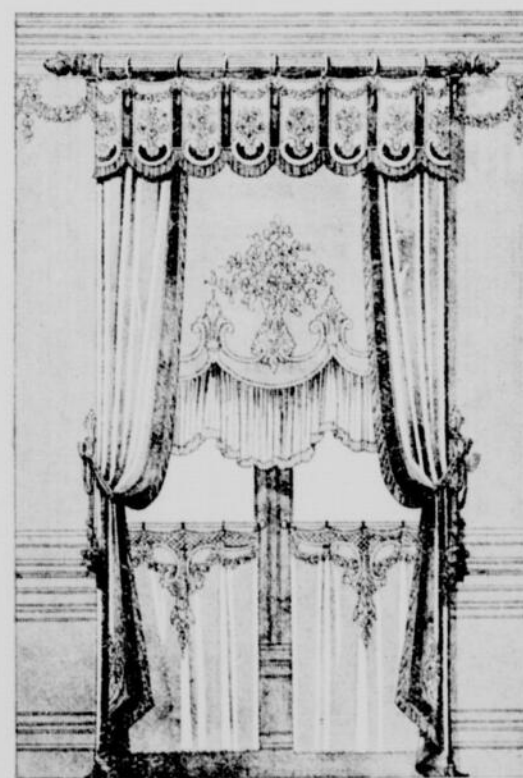


No 4 — Croisée Louis XV

côté en soie blanche brodée dans le bas et ornés d'une bande de velours vert et d'une frange de soie. Cordes et glands retenus dans des crochets dorés.

La mode pour les rideaux est aussi capricieuse que pour les toilettes. Un certain genre peut-être la rage du moment, et alors, l'on est porté à dédaigner tous les autres.

Pendant l'hiver, les fenêtres exigent des draperies épaisses, qui puissent être ramenées ensemble la nuit et exclure tout courant d'air. Elles communiquent en même temps, un air d'élégance à la chambre, et comme elles sont plus en vue aux lumières qu'à la clarté du jour, on devra choisir leurs couleurs en conséquence. Lorsque tout l'ameublement a été artistiquement combiné, l'on peut obtenir un charmant effet dans la disposition des draperies de la fenêtre, mais, lorsque la chambre



No 5 — Croisée Louis XVI

est meublée d'une manière voyante, il devient difficile de se procurer des tentures qui ne jurent point avec le reste de la décoration.

Une pièce, pour produire l'effet artistique voulu, doit être décorée d'une manière sobre, afin que les tentures des fenêtres puissent ressortir hardiment.

Le traitement de la pneumonie par une garde-malade



ES statistiques de la mortalité de l'hiver dernier pour les grandes villes, démontrent que la pneumonie a causé un plus grand nombre de décès qu'aucune autre maladie sans exception la tuberculose pulmonaire (consommation) qui, jusqu'à ces derniers temps, fut considérée comme la plus terrible de toutes les maladies.

La pneumonie se déclare soudainement et sa durée est souvent très brève de sorte qu'il est d'une importance capitale de donner à ceux qui en sont atteints des soins immédiats et intelligents, ces soins reposent beaucoup sur la garde-malade.

Il est maintenant reconnu que la pneumonie est causée par un germe spécifique, le "diplococcus pneumoniae" de Fraenkel. D'autres germes sont souvent aussi trouvés en très grand nombre dans les poumons. Le fait que cette maladie est infectieuse n'est pas encore suffisamment reconnu par le peuple, s'il l'est par le corps médical. Lorsque la pneumonie sévit à l'état d'épidémie on attribue généralement la chose à des conditions atmosphériques particulières.

Les hommes, les femmes et les enfants ont à peu près tous la même susceptibilité de prendre la maladie; naturellement les personnes que leur état expose aux refroidissements, à l'humidité, aux changements brusques de températures sont plus exposées encore que les autres à prendre la pneumonie.

Au lieu de conférer l'immunité, comme la plupart des autres maladies infectieuses, la pneumonie prédispose ceux qui en ont déjà été atteints à des attaques subséquentes ou à quelques autres troubles pulmonaires.

Afin de faire mieux comprendre la nature des soins à donner à ceux qui souffrent de cette grave maladie, il convient d'exposer clairement à nos lecteurs et ses causes et ses divers symptômes et les changements qui surviennent pendant son cours dans les poumons.

Les médecins reconnaissent trois périodes dans la pneumonie, lesquelles peuvent être brièvement décrites: la période de congestion, la période d'exudation et la période de résolution. La première dure de un à trois jours, la seconde, de trois à sept jours et la dernière, d'une à trois semaines. Dans la première période de la pneumonie, les poumons enflent et se remplissent d'un liquide gluant et ils deviennent rouges, congestionnés, enflammés. Cet état empire jusqu'à ce que vienne la période d'exudation. Exudation veut dire écoulement, c'est-à-dire que le liquide contenu dans les vésicules déborde et remplit tout l'espace nécessaire à la respiration normale; le poumon devient rouge foncé et baigne abondamment dans le liquide. Il est évidemment incapable de remplir ses fonctions qui consistent à aider la respiration, de sorte que la partie saine de l'appareil respiratoire se trouve pour ainsi dire surchargée de travail. La période de résolution est celle pendant laquelle l'organe revient peu à peu et graduellement à son état normal. C'est la convalescence.

Les complications les plus communes

Il se produit quelquefois une inflammation si grande des parties ainsi surchargées qu'elle amène la mort. C'est ce qui est appelé "œdème générale"; quelquefois la membrane qui recouvre le poumon et qui a nom la "plèvre" devient rouge et s'enflamme par la friction constante le long de la paroi thoracique, alors survient la pleuro-pneumonie. Enfin d'autres fois, c'est la membrane qui recouvre le cœur ou celle qui le tapisse à l'intérieur, qui s'enflamment sous l'action du travail extraordinaire que doit accomplir celui-ci pour attirer le sang à travers le poumon malade. C'est ce qui constitue la "péricardite".

La maladie débute généralement par un violent frisson, douleur dans le côté, et quelquefois, vomissements. Il existe une légère toux, rapide et sèche puis de l'oppression, le pouls est rapide et agité, les joues sont colorées et un cercle bleuâtre entoure les lèvres souvent. La température s'élève rapidement à 103, 104 ou 105 degrés et quelquefois plus haut encore vers le troisième jour. Il y a généralement du délire, surtout la nuit. La toux qui était d'abord sèche et brève, s'accompagne de crachement couleur de rouille ce qui est une des caractéristiques de la pneumonie. Cette couleur particulière est causée par des particules de sang. Souvent il se voit autour des lèvres une éruption appelée herpès, laquelle est aussi une caractéristique de la maladie bien qu'elle se montre aussi quel-

quefois dans d'autres affections. La langue est épaisse et il y a constipation.

La pneumonie est l'une des rares maladies dans lesquelles la température du patient s'abaisse soudainement, souvent d'un degré très élevé à la normale en vingt-quatre heures. Mais quelquefois la température tombe graduellement degré par degré, comme il arrive dans la fièvre typhoïde par exemple.

Le traitement de la pneumonie

AUCUNE maladie, excepté peut-être la diphtérie, ne demande une vigilance plus constante de la part de la garde-malade que la pneumonie. Une heure de négligence et l'état du patient peut devenir si grave que rien ne le pourra ramener. Le combat est rude, et comparativement rapide, de sorte que la garde-malade se trouve en face d'une responsabilité très grande à assumer comme d'un cas très intéressant à traiter. Il va sans dire que la direction du médecin doit être dans tous les cas, scrupuleusement et rigoureusement suivie. Les changements dans l'état du malade sont néanmoins parfois soudains et demandent une prompt action. C'est pour cette raison que sont d'une importance vitale les services d'une garde-malade habile et connaissant bien les symptômes de la maladie et les soins que chacun d'eux réclame.

Dans les cas graves, il est préférable d'avoir deux "nurses" car le patient est ordinairement plus mal la nuit et il ne doit pas être quitté un instant, de peur d'une subite complication au cœur; le délire étant aussi plus fréquent et plus marqué pendant la nuit.

Les potions prescrites par le médecin devront être administrées avec la plus grande exactitude pour soutenir l'action du cœur et aider l'expectoration. Souvent, il faut très peu de médicaments et un cas simple de pneumonie se guérit par le seul fait d'un traitement spécifique intelligemment appliqué par une garde-malade expérimentée. Le traitement externe consiste en des sacs de glace ou des coussins d'eau chaude. Si les sacs de glace sont prescrits il faut avoir soin de ne pas les remplir excessivement pour qu'ils ne soient pas trop lourds; ils doivent être remplis de nouveau dès que la glace est fondue et ils doivent être choisis de manière à ce qu'ils ne coulent pas, ce qui serait un inconvénient et une source de malaise pour le patient. Si les "coussins d'eau chaude" sont prescrits, il faut avoir soin de les changer au moins toutes les quatre heures et ce changement doit être exécuté très rapidement pour éviter au malade toute fatigue et tout refroidissement. Si le patient est conscient, parlez lui aussi peu que possible et évitez de le questionner. Une bonne "nurse" voit et comprend de suite ce dont son patient a besoin. Celui-ci n'a ni la force ni l'énergie nécessaire pour demander ce qu'il veut. Tout ce qui lui est nécessaire doit être deviné.

La température de la chambre

C'EST dans la pneumonie que la chambre du malade doit surtout être tenue fraîche et bien aérée. Le sang déjà appauvri d'oxygène (c'est que marque le cercle bleuâtre qui entoure les

lèvres du patient) a besoin de la plus grande quantité possible d'air

pur. La température ne devra pas excéder 70 degrés. Les pieds du patient seront tenus chauds au moyen de bouteilles d'eau chaude si la chose est nécessaire. Ils sont froids quelquefois même quand il y a forte fièvre. La couverture doit être légère pendant la fièvre, quelquefois un seul drap suffit. Le patient peut être lavé chaque jour à l'éponge pourvu que la chose soit faite promptement et adroitement. Le lavage de la bouche et des dents requiert une attention spéciale. Les dents sont souvent recouvertes d'une substance brumâtre qui doit être enlevée avec de l'eau fraîche. La bouche doit être nettoyée et rincée à toutes les trois heures.

La diète de la pneumonie

L'ALIMENTATION du patient est l'un des points les plus essentiels du traitement. Le lait peptonisé, un peu de limonade, les œufs battus, le jus de bœuf cru et les stimulants sont généralement prescrits. Le malade doit prendre de la nourriture à intervalles de deux à trois heures, selon l'ordre du médecin. La garde-malade doit s'informer si, pour faire manger le patient, elle doit interrompre son sommeil. Pendant la crise aiguë, la chose n'est généralement pas permise, la garde-malade devra donc persuader son malade de prendre en une seule fois la quantité d'aliments prescrite, tout en lui permettant de manger lentement pour ne pas se fatiguer inutilement.

Soins à donner durant la crise

LA crise ou soudain abaissement de température se produit généralement vers le cinquième, septième, neuvième ou onzième jour. Le patient ordinairement s'endort et la "nurse" remarque que sa peau au lieu d'être chaude, brûlante au toucher devient plus régulière. Le patient doit alors être surveillé avec soin et si le pouls est bon, il n'y a qu'à laisser venir le réveil normal du malade. C'est ici que le jugement et les connaissances de la garde-malade interviennent. Les sacs de glace, si l'on en a appliqués, doivent être doucement et rapidement enlevés et le malade doit être couvert chaudement et entièrement, sauf la tête. Des coussins d'eau chaude devront être mis à ses pieds et à ses côtés, sans bruit, sans secousse pour ne pas troubler son sommeil. La transpiration est parfois si abondante que les oreillers et le lit en sont mouillés. Alors, il faut préparer un vêtement de flanelle que le patient sera prêt à revêtir dès la crise finie. Ce vêtement sera très sec et soigneusement chauffé. De l'ammoniac ou autre stimulant seront tenus à portée de la main pour le cas où une syncope se produirait. Le calme le plus parfait devra régner autour du malade et dans toute la maison. Les symptômes funestes sont la syncope, l'arrêt du mouvement du cœur; les lobes des oreilles et les ailes du nez deviennent glacés et le pouls est intermittent et presque imperceptible. La figure prend une teinte terreuse, bleuâtre. Pas une minute ne doit être perdue pour administrer un fort stimulant.

Après la crise

DANS les cas favorables cependant, le patient s'éveillera au bout de cinq ou six heures de sommeil, avec l'appétit de prendre un bol de lait chaud qui devra lui être servi immédiatement. Le patient est toujours très faible à ce moment, sa figure et ses mains seules peuvent être éponnées rapidement à l'eau très chaude où on aura mis une cuillerée d'alcool. Le reste du corps sera asséché vivement avec une serviette chaude et le vêtement de flanelle l'enveloppera de nouveau. Le lit sera aussi rapidement mis au sec, un peu plus de nourriture pourra être donnée pour contrebalancer la fatigue causée par ces mouvements et le patient dormira généralement une seconde fois. A la suite de ce second sommeil, il se sentira beaucoup mieux et le demandera à manger. Après son léger repas, si la transpiration a continué, on l'épongera de nouveau à l'eau chaude alcoolisée. Il faut se souvenir que le malade doit être reconforté chaque fois qu'il a subi une fatigue quelconque. En vingt-quatre heures la convalescence est établie.

Une diète légère est nécessaire durant toute la convalescence. Il ne faut pas oublier qu'une attaque prédispose à une autre. Ainsi on devra se donner le plus possible de soleil, d'air pur et suivre un bon régime pour se préserver de toute rechute.

Dr P. LABBE.



Pour faire du bon beurre

Elle est chanceuse pour faire du bon beurre — j'entends dire à mes voisines. Non, ce n'est pas cela. Il n'y a pas de chance là-dedans. Il y a une bonne manière de s'y prendre; c'est comme dans toutes les affaires de la vie. Ainsi parlait une bonne fermière, qui était aussi un philosophe.

Il y a bien des sortes d'ouvriers parmi ceux qui font du beurre, et leurs produits varient, d'une substance grasseuse, incolore, comme on voit quelquefois, jusqu'au bon article, couleur d'or, au bouquet délicat, qui aiguise l'appétit du gourmet et le fait rêver aux boutons d'or, aux pâquerettes, aux prés couverts de rosée; qui reporte ses souvenirs aux beaux jours de son enfance, à la laiterie manuelle placée à côté de la source, aux rangées de bœufs reluisants et pleins jusqu'au bord d'unectar digne des dieux.

En nos jours d'inventions et de machines pour économiser du travail, on a beaucoup fait pour débarrasser la fabrication du beurre de la fatigue qu'elle entraînait, et si nos grand-mères pouvaient revenir jeter un coup d'œil sur une laiterie moderne, bien fournie et en bon ordre, elles en seraient à la fois réjouies et étonnées.

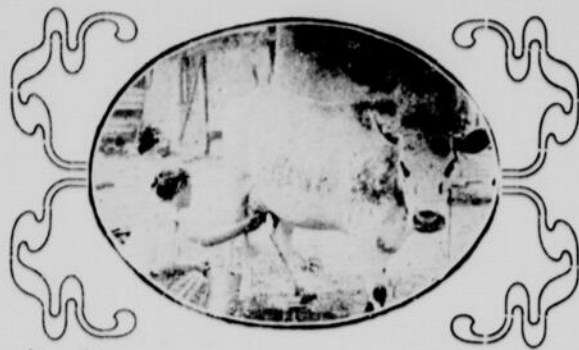
Par un appareil qui supprime l'enfouissement, par des barattes améliorées et des pétrisseurs brevetés, on a économisé beaucoup de temps et de travail, et la fabrication du beurre est devenue, avec leur aide, un commerce lucratif. Mais ces machines, bonnes et utiles à un point de vue, ne font que diminuer le travail et n'ont rien à faire avec la production d'un bon beurre; et il est encore possible pour n'importe quelle fermière, même placée dans une situation peu favorable et ne disposant que de l'outillage le plus simple, de faire du beurre de première qualité. Quelques bons avis qu'il ne faudra jamais oublier et qui devront être exécutés à la lettre rendront la chose facile.

Voici dix règles observées par une femme qui est à la tête d'un grand "ranch" de l'Ouest et auxquelles elle attribue le bon beurre qu'elle fait et qui lui a rapporté non seulement une bonne renommée mais de beaux dollars d'argent.

Elle n'emploie aucune de ces machines pour diminuer le travail, mais, suivant la bonne vieille méthode, elle laisse reposer le lait dans des vaisseaux de peu de profondeur pour que la crème monte d'elle-même; puis elle se sert de l'antique baratte de nos grand-mères et de la grande écuelle de bois.

Propreté — Il faut une extrême propreté quand on traite les vaches, ainsi que dans l'entretien de tous les ustensiles employés à tous les degrés de la fabrication du beurre. Il n'y a rien qui absorbe plus vite les odeurs fortes ou mauvaises, rien qui ramasse plus facilement les saletés sur les objets avec lesquels ils viennent en contact, que le lait et le beurre. Les bassins et les seaux employés pour le lait doivent être lavés parfaitement à l'eau tiède, puis passés à l'eau bouillante et exposés au soleil ou au grand air pour se trouver en bonne condition. Les écuelles, les moules, les cuillères doivent être tenus propres et sans odeur, en les lavant à l'eau de savon très chaude et en les écurant de temps en temps.

Entretien de la laiterie — La chambre où est gardé le lait doit être abritée de la poussière et des insectes par de fins écrans à la porte et aux fenêtres. Une bonne ventilation est indispensable; pendant les grandes chaleurs on tient ordinairement la porte fermée dans le jour et ouverte la



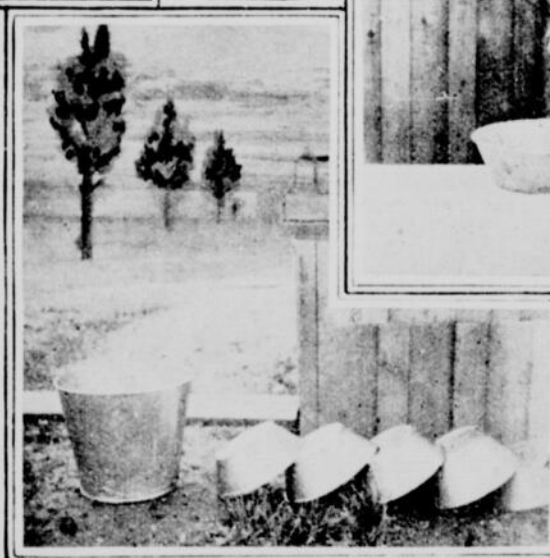
nuît. Si on ne peut avoir une chambre séparée pour garder le lait, on y substitue un placard ou une armoire, qui doit, autant que possible, être garni d'écrans sur au moins deux côtés, et qui sera assez grand pour contenir tous les vaisseaux de lait, rangés les uns au-dessus des autres et séparés par des planchettes. Il est bon aussi d'entourer ce placard d'une pièce de toile à fromage, pour le protéger de la poussière. Le pot à crème peut être gardé là. Si on n'a pas de cave convenable, cet échafaudage peut être mis dehors, en été, dans une place bien ombragée; on le recouvre alors d'une couverture de laine qu'on entretient très humide en la faisant passer sur un bassin rempli d'eau et placé sur le dessus. Si ce placard est tenu bien fermé, on peut par ce moyen amener la température intérieure à vingt degrés au-dessous de l'air qui l'entoure.

Ecrémage — Ecrémez le lait quand il est à point, ce qui ne se

Le beurre est mis en moules.



On enlève la crème avec un couteau.



Les ustensiles sont exposés à l'air et au soleil.

produit pas toujours au même temps mais dépend des variations atmosphériques. C'est ordinairement le bon temps d'écrémer quand il se forme une "peau" épaisse au fond du vase. L'œil exercé reconnaît vite quand la crème est bonne à ôter. Ne cédez jamais à la tentation de détacher la crème avec votre doigt, même si votre grand-mère faisait ainsi. Glissez au contraire le couteau autour du bassin, et, ensuite, reposant le bord du bassin sur le bord du pot à crème, faites couler la crème dans le pot, en la dirigeant avec le couteau.

Maturation de la Crème — Mettez la crème dans une place où la température reste fraîche et égale, ne descendant jamais jusqu'à la glace. Remuez la crème jusqu'au fond, deux fois par jour ou au moins chaque fois que vous en ajoutez.

La quantité à battre doit être amassée en deux ou trois jours. Garder la crème plus longtemps aurait une mauvaise influence sur son arôme naturel. Le bon beurre dépend beaucoup d'une bonne maturation.

Barattage — Pour être battue, la crème doit être amenée à une température de 60 degrés Fahrenheit, en été, et de 62 à 65 degrés, en hiver. Un bon procédé pour hausser la température avant le barattage consiste à plonger le pot dans l'eau chaude — nous ne disons pas dans l'eau bouillante — et de l'y laisser jusqu'à ce que la température désirée soit atteinte, en ayant soin d'agiter le pot de temps en temps pour assurer une tiédeur uniforme de la masse. Si la crème est trop chaude, vous manquerez votre beurre; si elle est trop froide, vous travaillerez pour rien pendant des heures.

Pour arriver à une température exacte, ne cherchez pas à deviner: employez le thermomètre des laitiers. Cet instrument ne coûte pas cher, et il ménage le temps... et le naturel. Il vaut mieux employer un fil de fer qu'une corde pour le plonger dans la crème.

Lavage du beurre — Cessez de baratter avant que le beurre ne "vienne", c'est-à-dire avant qu'il ne se ramasse. Transvasez le lait de beurre pendant que le beurre est en granules, semblables à des grains de blé. Recouvrez le beurre d'eau assez froide pour le maintenir à cet état granulé, — de l'eau glacée en été. Travaillez doucement le beurre avec le battoir pendant une minute ou deux et ôtez l'eau. Renouvelez l'opération jusqu'à ce que l'eau sorte tout à fait claire; alors vous mettez le beurre dans une grande écuelle. En hiver, il peut devenir nécessaire de couvrir le beurre, pendant deux minutes environ, avec de l'eau assez chaude pour faire prendre avec les grains de beurre.

Salage et pétrissage — Le beurre étant placé dans l'écuelle, vous le salez légèrement avec du sel de première qualité, en poudre fine, à raison d'une demi-once à une once de sel par livre de beurre, selon les goûts. Il faut employer ce qu'il y a de meilleur en sel, et ne pas trop saler. Nous ne saurions trop insister sur le danger qu'il y a à trop saler le beurre et à le trop pétrir, car c'est surtout par ces deux causes que le beurre perd ses qualités, dans la fabrication. Si le sel n'est pas assez fin, passez-le au tamis. Faites pénétrer le sel dans le beurre en pétrissant celui-ci doucement jusqu'à ce qu'il soit pris en une masse ferme, dont la couleur et le grain sont parfaitement uniformes. Ne le travaillez pas trop; il est rare que le beurre perde de sa valeur par trop peu de pétrissage, tandis qu'il est presque toujours gâté par trop de pétrissage, ce qui brise le "grain" du beurre et le fait paraître grasseux. Pendant que vous pétrissez ainsi le beurre dans la grande

écuelle, cela vous aidera beaucoup d'avoir une grosse éponge, bien propre, recouverte d'un morceau de toile à fromage et de vous en servir à tapoter de temps en temps la surface du beurre, pour absorber l'eau qui en sort.

Moulage — On peut mouler le beurre de suite. Si la température de la chambre peut être réglée de manière que le beurre ne devienne ni plus mou ni plus dur, il y a plutôt

avantage à le laisser reposer deux heures. Mais il ne doit jamais passer ainsi la nuit. Si le beurre colle au moule, on peut faire disparaître cet inconvénient en frottant l'intérieur du moule avec du papier sablé.

Linge de laiterie — Tous les linges dont on se sert pour couvrir le beurre doivent être réservés uniquement pour ce service, et c'est une bonne habitude de les marquer d'une manière voyante pour les reconnaître. Les vieux linges en mousseline qui ont servi à tous les envois ne devraient jamais être utilisés là.

JEANNE HAMELIN.

Ce qu'une maitresse de maison doit savoir

LE NETTOYAGE A SEC DES MEUBLES

Les meubles vernis, les marbres, les corniches, les bibelots ne devraient jamais être nettoyés à sec. Outre que ce nettoyage ne fait que déplacer les poussières sans les enlever, il est encore absolument anti hygiénique. En effet, on ne peut s'imaginer la quantité de microbes dangereux que l'on met ainsi en mouvement; qu'on se serve d'un torchon, d'un époussoir ou d'une peau de chamois. Ces



Le nettoyage à sec des meubles.

infiniment petits se nichent partout, pénétrant dans la gorge des enfants et des grandes personnes, et l'on voit d'ici le danger que ce mode de nettoyage fait courir.

Il faut de toute nécessité se servir d'une éponge humectée d'eau tiède. Le procédé est aussi simple et beaucoup plus efficace, sans compter qu'il est inoffensif.

A toutes les semaines environ, on mettra dans l'eau du nettoyage un peu de pétrole, ce qui conservera au vernis son brillant et rendra les vitres et les glaces absolument claires et faciles à essuyer. Il ne faut jamais se servir de savon pour nettoyer les bois vernis ou les vitres. Pour le marbre, un peu de potasse dans l'eau est excellent pour enlever les taches.

MES SECRETS CULINAIRES

Sauce au café. — Voici une sauce délicieuse pour accompagner un pudding ou un blanc-mange. Et c'est qu'elle ne coûte pas cher, cette sauce, et qu'elle est facile à confectionner. Oyez plutôt : Prenez un demi-litre de crème bouillante, versez-le sur deux cuillerées à table de café moulu. Couvrez hermétiquement et laissez reposer environ quinze minutes, puis coulez à travers une passoire, suerez et ajoutez-y un jaune d'oeuf et une cuillerée de "corn-starch". Au refroidissement, ajoutez la neige de deux oeufs et mettez sur la glace jusqu'au moment de servir.

Tourte au chocolat. — Mélangez une livre de sucre, une demi-livre de chocolat et la même quantité d'amandes pilées avec quatre blancs d'oeufs battus en neige. Ajoutez légèrement une poignée de farine. Versez dans un moule beurré et cuisez à feu doux. C'est délicieux.

Le Plum-pudding. — Véritable recette du fameux plum-pudding anglais: Prenez une demi-livre de farine, une demi-livre de pain rassis que vous émiettez, trois-quarts de livre de boeuf et de mouton, que vous hachez très fin, trois quarts de livre de cassonade, trois quarts de livre de raisins de Corinthe, trois quarts de livre de raisins de Malaga, une demi-livre de raisins de Marsala, un quart de livre d'amandes amères, un quart de livre d'amandes douces, un quart de livre de citron coupé en très petits morceaux, une petite cuillerée de sel, six oeufs, une chopine de rhum, une petite quantité d'épices en poudre, du lait. Ces proportions sont pour dix personnes.

Mélangez tous les ingrédients secs. Puis battez les oeufs avec une quantité suffisante de lait pour humecter la préparation; ajoutez le rhum et les amandes hachées. Pétrissez le tout. Mettez reposer le gâteau pendant dix heures dans une terrine de faïence. Couvrez ensuite votre gâteau dans un linge et cuisez-le en le plongeant dans une quantité d'eau bouillante suffisante pour qu'il baigne complètement. Laissez-le bouillir pendant douze heures.

Oeufs à la coque. — Tout le monde croit savoir faire des oeufs à la coque, et pourtant on les mange bien rarement bons. Voici une recette avec laquelle les oeufs sont toujours parfaitement cuits et très laitueux, et qui leur conserve toutes leurs qualités.

Pour quatre oeufs, mettez dans une casserole une chopine d'eau et une forte pincée de sel; lorsque l'eau est en complète ébullition, versez dedans le contenu d'un verre à madère d'eau froide; mettez alors les oeufs et retirez complètement du feu. Couvrez hermétiquement la casserole et laissez pocher les oeufs trois minutes. Ils sont alors à point.

Les personnes qui les aiment un peu plus cuits peuvent les laisser trois minutes et demie.

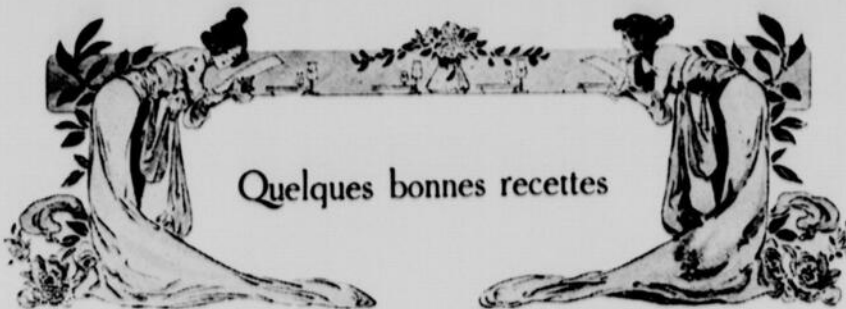
LES "CE QU'IL NE FAUT PAS FAIRE"

A table :

— ...arriver en retard à un dîner: c'est manquer d'égards à l'hôte, aux autres convives et au dîner lui-même.

— ...s'asseoir avant que la maitresse de la maison en ait donné le signal.

— ...présenter quelqu'un quand tout le monde est assis.



Quelques bonnes recettes

— ...s'asseoir à trois pieds de la table pas plus qu'on ne doit s'y coller.

— ...passer sa serviette sous le menton, ni l'étaler sur sa poitrine (les bavettes sont pour la chambre d'enfants), se contenter de poser la serviette sur ses genoux.

Au salon :

— ...entrer dans un salon avec pardessus, manteau ou parapluie, ombrelle.

— ...donner la main à tout le monde, mais se contenter de saluer; si les maitres de la maison vous tendent la main, la prendre.

— ...être ni trop froid ni trop expansif; mais être modéré dans sa tenue.

— ...tirer les gens par le bras pour les forcer à vous écouter.

— ...se faire trop prier pour jouer du piano ou pour chanter.

Dans le langage :

— ...en parlant d'une personne étrangère, dire "lui" ou "elle"; mais Monsieur X..., Madame X...

— ...relever une faute de grammaire, votre remarque peut être offensante.

— ...dire à un monsieur en parlant de sa femme: "votre dame" ou "votre épouse", mais Madame X...

— ...employer des expressions exagérées si une chose est simplement jolie, ne pas dire qu'elle est superbe ou splendide.

— ...prendre un ton autoritaire pour donner des ordres aux domestiques.

— ...dénigrer ce que font les autres pour vanter ses propres actions.

Dans la tenue :

— ...porter des toilettes tapageuses, surchargées de festons, d'astragales, ce qui dénote un manque de goût absolu; la femme vraiment élégante est simple dans sa mise.

LE NETTOYAGE DES HABITS A LA MAISON

Les principales substances qui servent au nettoyage de nos vêtements lorsqu'ils sont tachés ou salis, sont l'ammoniaque liquide étendu d'eau; le savon végétal, l'acide oxalique, la benzine, la gazoline, le chloroforme et la térébenthine. Il nous a paru utile de donner les règles générales s'appliquant à l'emploi de ces différentes substances. Le choix du procédé à employer dépend entièrement de la nature du tissu et de celle de la souillure qu'il faut enlever. Mais il faut toujours se rappeler qu'il faut beaucoup de patience et de soins pour réussir à obtenir un nettoyage parfait, et se rappeler aussi que presque toutes ces substances doivent être manipulées avec précaution.

Quelques feuilles de papier buvard ou du coton absorbant doivent toujours être étendues sous l'objet à détacher avant de commencer l'opération, de telle sorte que les poussières soient absorbées en même temps que le liquide; cela empêche aussi la formation de cet anneau ou cercle qui se voit souvent sur l'étoffe, surtout lorsqu'on s'est servi de gazoline pour le nettoyage. Pour éviter cet inconvénient, il faut aussi avoir grand soin de frotter l'étoffe circulairement en suivant le contour de la tache, en commençant par le milieu. S'il arrivait que, même en prenant ces précautions, on ne peut empêcher l'anneau malencontreux de se former, on pourrait essayer de l'enlever en passant sur toute la surface de la tache une couche de craie française; au bout d'une couple d'heures on enlève cette craie au moyen d'une brosse.

N'oublions pas qu'il faut toujours se servir d'un tampon d'étoffe semblable à celle qu'il s'agit de détacher, excepté pour certaines soies très délicates, qui requièrent un morceau de flanelle blanche très nette.

Ammoniaque liquide. — Cette substance s'emploie pour neutraliser l'effet des acides, c'est-à-dire pour enlever les taches fraîches faites avec le jus de certains fruits, comme les citrons, les oranges, le vin rouge, l'encre rouge; quelquefois aussi dans les étoffes de laine il restaure la couleur que la transpiration ou une autre cause auraient fait passer. Les nuances de brun surtout sont sensibles aux effets de l'ammoniaque sur ce point. Une eau de savon très chaude, obtenue avec du savon blanc, est très utilement employée avec l'ammoniaque. Les taches fraîchement faites sur le coton, la laine ou la soie s'enlèvent toujours en les frottant soigneuse-

ment avec de l'ammoniaque liquide. Il ne faut pas craindre d'en mettre beaucoup.

Savon végétal. — Le savon végétal est surtout employé pour rafraîchir les jupes de lainage ou les habits d'hommes de tissus épais et de couleur sombre. Les teinturiers en font un usage courant. On le prépare ainsi: Sur un morceau de savon végétal de cinq sous, versez une pinte d'eau bouillante et mettez sur feu doux pendant une couple d'heures, tenant le mélange chaud mais non bouillant; passez ensuite le liquide à travers un tamis. Epongez soigneusement l'objet à nettoyer avec cette eau, étendez-le sur une table et brossez bien. Rincez ensuite dans de l'eau fraîche additionnée d'ammoniaque.

Acide oxalique. — Pour enlever les taches d'encre, les anciennes taches de fruits ou de boue, les taches de rouille, l'acide oxalique est employé avec le plus grand succès. On ne doit s'en servir, cependant, qu'en usant des plus grandes précautions, car s'il est employé inconsidérément ou trop copieusement, non seulement la tache disparaît, mais l'étoffe aussi. A l'acide oxalique bien dilué, il est bon d'ajouter un peu de jus de citron. Commencez avec une cuillerée à thé d'acide et autant d'eau froide ou tiède; si le résultat n'est pas satisfaisant, augmentez graduellement la quantité d'acide, mais dès que la tache disparaît, ayez soin de rincer vivement et abondamment, car l'acide brûle le linge. Tenez toujours ce produit dangereux hors de la portée des enfants, et ne le maniez qu'en ayant les mains gantées.

Benzine, Gazoline, Chloroforme. — Assurez-vous d'abord, en achetant de la benzine ou de la gazoline, que ces produits sont de la meilleure qualité, et rappelez-vous bien qu'ils sont extrêmement explosibles et ne doivent jamais être employés dans une chambre où il y a du feu ou de la lumière artificielle. En sachant s'y prendre, on peut rafraîchir au point de leur donner l'apparence du neuf les étoffes les plus fragiles et les plus délicates, soies légères, voiles ou étamines, de même que les étoffes noires, que le temps ou l'usage ont rendues grises. La gazoline améliore plutôt qu'elle ne détériore les tissus les plus fragiles, et les nuances les plus délicates. Pour rafraîchir une robe, il faut environ un gallon de gazoline, que vous versez sur la robe dans un grand récipient; laissez celle-ci tremper pendant quelques heures, retirez-la ensuite et brossez avec une brosse douce jusqu'à ce qu'elle soit presque sèche. Evitez de presser ou de froisser l'étoffe. Étendez ensuite soigneusement votre robe en plein air et au soleil. Après l'aération, s'il restait encore quelques taches, il faudrait les humecter d'eau chaude et les frotter soigneusement avec un morceau de flanelle sec.

Pour les taches de peinture sur tous les tissus, excepté sur la soie, le chloroforme est sans rival. On l'emploie mélangé avec un peu d'ammoniaque, et on doit toujours laver à l'eau de savon les parties où il a été appliqué. Les taches de vernis ou de peinture, surtout si elles sont anciennes, doivent d'abord être couvertes d'huile d'olive ou de beurre, ensuite on applique le chloroforme, et enfin on rince à l'eau de savon.

Les taches de peinture sur la soie s'enlèvent au moyen de la benzine, et il faut, après l'application de cette substance, laver la partie tachée avec de l'eau chaude et du savon.

La térébenthine. — La térébenthine fait disparaître les taches de goudron ou de graisse de roue sur les étoffes de laine ou de coton. Il faut d'abord appliquer une couche de saindoux, au bout d'une heure savonner, au bout d'une autre heure, rincer à l'eau fraîche, et enfin, faire de successives applications de térébenthine et d'eau. Les taches fraîches s'enlèvent avec du saindoux et du savon, sans qu'il soit besoin de térébenthine.

Nettoyage à sec. — La farine de maïs ou l'amidon s'emploient pour nettoyer à sec les lainages blancs ou de couleurs claires, aussi pour les tricots de laine blanche. Placez l'article à nettoyer dans un récipient quelconque, couvrez de farine de maïs, ajoutez pour dix sous de borax en poudre, et maniez comme si vous blanchissiez l'article dans l'eau, secouez et brossez en plein air. Répétez le procédé si c'est nécessaire; mais, ordinairement, les objets

sont parfaitement nettoyés du premier coup.

Il y a d'autres procédés pour nettoyer les habits, qu'on appelle procédés de ménage, et qui donnent souvent d'excellents résultats.

REPONSES AUX CORRESPONDANTS

La bonne ménagère. — Ce titre est glorieux, n'en ambitionnez point d'autre. 1. Pour l'été, je ne saurais trop recommander le poêle à gaz, qui, bien conduit, économe considérablement et exempte de bien du trouble. Il y en a maintenant qui offrent tous les avantages. 2. Puisque vous conservez la collection de l'Album, relisez donc l'article sur l'installation d'une cuisine, que nous avons publié il y a quatre semaines; vous y verrez ce que l'on dit au sujet des casseroles en cuivre.

Allouette. — C'est une mauvaise habitude de conserver des fleurs dans une chambre à coucher; à l'obscurité, elles dégagent continuellement de l'acide carbonique, qui est un gaz très nuisible. A la lumière, les parties vertes dégagent seules de l'oxygène; il faudra se souvenir de ce détail important.

Fernande. — Votre propagande envers notre journal est une manière bien flatteuse de lui témoigner votre intérêt. Soyez certaine que nos efforts tendront de plus en plus à mériter cette faveur, que nous témoignent tant de gens de goût. 1. Je suis heureuse de vous dire que la mode que vous aimez ne passera pas encore cette saison; l'on verra encore les jolis costumes de toile blanche ou vieux rose, ornés de broderie blanche ou de grosse dentelle de fil. Les chapeaux de lingerie seront également encore en faveur. 2. Prenez du trèfle d'odeur, il y en a à profusion sur la montagne de Montréal, et un peu par toute la province; faites-le macérer avec du sel dans un bocal fermé, et au bout de quinze jours, passez le tout au tamis de mousseline, en pressant bien. Mettez le liquide ainsi obtenu dans une bouteille, que vous boucherez bien et que vous exposerez quelques jours au soleil. Il faut que la bouteille ne soit qu'à moitié remplie.

Victor P. — Sans doute, que les messieurs peuvent m'écrire, même que je suis très heureuse de leur répondre; mais pour dénouer les imbragios d'amour, je ne suis guère habile. Ce n'est pas une raison, il me semble, parce qu'une jeune fille refuse de faire une promenade en voiture avec vous, pour juger qu'elle ne se soucie point de vos attentions. Si vous n'avez que cet indice, je vous conseillerais d'attendre avant de désespérer. Quant à l'autre, eh bien! généralement une jeune fille qui "court les garçons" ne vaut pas grand-chose comme sagesse et bonne éducation. Vous serez toujours le bienvenu à m'écrire.

Aurore Boréale. — 1. Le velours noir froissé, mouillé, se remet à neuf en passant un morceau de lard frais sur l'endroit abîmé, puis on fait sur l'envers de l'étoffe, fortement tendue, glisser un fer très chaud après avoir lavé l'étoffe avec de la bière. 2. Les plumes d'autruche peuvent se rafraîchir de la manière suivante: Faites chauffer une paire de ciseaux, puis passez les barbes de la plume sur les lames chauffées, en imprimant à celles-ci le même mouvement que l'on donne au fer à friser; maintenez ensuite la plume au-dessus du feu. La chaleur la gonfle et la rend plus touffue.

Adorina. — C'est le poète Roucher, mort sur l'échafaud pendant la révolution française, qui a écrit au bas d'un portrait de lui-même, dessiné la veille de sa mort par l'un de ses compagnons de prison, et qu'il destinait à sa famille, le quatrain suivant:

Ne vous étonnez pas, objets sacrés et doux,
Si quelque air de tristesse obscurcit mon visage,
Quand un crayon savant dessinait cette image,
On dressait l'échafaud et je pensais à vous.

Je ne sais pas le nom de l'artiste, c'est-à-dire que je ne me le rappelle plus, car je l'ai su déjà. Peut-être quelque correspondant mieux renseigné voudra-t-il nous venir en aide à ce sujet, et alors je serai heureuse de vous communiquer tout ce que j'aurai pu apprendre, puisque la chose vous intéresse.

Yvonnette. — Le temps que je consacre à mes aimables correspondants n'est pas le moins bien employé de ma semaine, au contraire. Il n'y a pas lieu de vous décourager parce que vous devez subir ces examens. On comprendra aisément que vous avez commencé à étudier beaucoup plus tard que les autres concurrentes. Je ne crois pas que le public soit admis à ces examens. Vous devez saluer les examinateurs, oui, d'une inclination de tête légère et gracieuse seulement. Puisque vous êtes en demi-deuil, portez, avec une jupe noire, une blouse blanche avec ou sans cravate noire, à votre goût; c'est la toilette qui convient le mieux pour cette circonstance.

COLETTE.

Histoire du petit Tailleur

Conte pour les enfants sages



Le conte que vous allez lire, mes petits amis, vous prouvera que les travaux les plus simples et les plus insignifiants en apparence sont souvent les plus délicats et les plus difficiles à exécuter. Puisse cette histoire vous apprendre à ne jamais mépriser le travail d'autrui, si humble qu'il paraisse, et à honorer au contraire les modestes travailleurs qui peinent obscurément pour nous chaque jour.

Au temps où vivait et régnait le grand roi Soliman, les mauvais esprits étaient devenus si nombreux et pouvaient tant de méchants tours au pauvre monde, que le roi, dans sa sagesse, eut le dessein de les enfermer tous, afin qu'ils ne pussent plus nuire à personne.

Un matin qu'il se promenait dans ses jardins, il se trouva soudain face à face avec un démon.

— Holà, petit! lui cria le mauvais Génie, n'es-tu pas le sage roi Soliman, celui-là même qui jette des sorts à mes confrères et les enferme dans des coffres de cuivre ou dans des bouteilles de verre? Viens donc un peu lutter avec moi, et celui de nous deux qui sera le vainqueur sera à jamais le maître de l'autre. Est-ce dit?

— Soit, répondit le roi.

Et, sans plus tarder, il se dévêtit de ses robes royales et, nu jusqu'à la ceinture, il se prit corps à corps avec le démon. Le combat dura longtemps, lutte ardue, car il n'est pas tous les jours donné à un roi de se mesurer avec un Génie. Soliman, cependant, lui jeta un tour de sa façon, et bientôt le démon roula à terre, livré à son adversaire.

Sans perdre de temps, celui-ci prononça quelques paroles et l'obligea à le servir pendant sept années. Il mit ce temps à profit pour se faire construire un merveilleux palais tout en or massif au milieu de jardins splendides, et lorsque cette tâche fut terminée, n'ayant plus besoin de son ennemi, il le mit en bouteille, boucha le récipient hermétiquement, appliqua son cachet royal sur le bouchon et enferma le tout dans plusieurs coffres qui s'embaillèrent les uns dans les autres. Puis il emporta ce fardeau avec lui et, à des milliers de milles de son palais, l'enterra bien profondément dans un endroit qui lui parut des plus sauvages.

Et c'est ici que commence notre histoire.

Les siècles s'étaient écoulés, et, avec le temps, de grands changements s'étaient produits. C'est ainsi que le site sauvage choisi par le roi Soliman pour y enfouir



Le démon confectionna l'habit du ministre

son ennemi, le démon enfermé dans une bouteille, était devenu l'emplacement d'une grande cité, dont la population était fort nombreuse.

Parmi les habitants se trouvait un petit tailleur, dont les affaires avaient si bien prospéré qu'il se trouvait, jeune encore, à la tête d'un petit pécule fort respectable, amassé sou à sou et qu'il gardait jalousement dans un petit pot. Mais son avoir s'augmentant de jour en jour, avec sa clientèle qui devenait plus nombreuse, il crut devoir le placer en sûreté, à l'abri des voleurs. Ainsi, un soir, muni d'une lampe

et d'une bêche, s'en fut-il enfouir son magot au fond de son jardin.

Au premier coup, la bêche heurta de son fer quelque chose de dur qui résonnait comme du métal.

— Bon, se dit-il, qu'est-ce cela?

Et s'il en avait su aussi long que vous ou moi, il aurait remis sa pelotée de terre, l'eût foulée aux pieds et eût laissé à d'autres le soin de se brûler les doigts à cette mauvaise trouvaille.

Mais il creusa le sol et aperçut un coffret de dimensions assez larges, muni d'un anneau pour le soulever. Il le tira à lui, et après avoir enlevé la terre qui le recouvrait, put lire ces mots tracés en caractères rouges, sur le couvercle :

« N'ouvrez pas ! »

Il n'eut de cesse avant d'avoir fait sauter le couvercle du coffret à coups de bêche, et en découvrit un second à l'intérieur. Il fit de même de celui-ci, et à sa grande surprise, le même fait se reproduisit plusieurs fois. Le septième coffret fut ainsi ouvert; il contenait une vieille serviette enroulée autour d'une bouteille, remplie d'une fumée bleutée.

— C'est tout, ça? fit notre petit tailleur en tournant la bouteille en tous sens et en l'examinant à la lueur de sa lampe. Ma foi, puisque j'ai tant fait, je peux bien la déboucher, comme j'ai ouvert les sept coffrets.

Et là-dessus, il brisa le cachet; le bouchon sauta en l'air et de la bouteille sortit graduellement une fumée épaisse qui s'éleva jusqu'aux étoiles.

Le tailleur restait là, bouche bée, les yeux écarquillés, n'en revenant pas de voir autant de fumée sortir d'une bouteille aussi petite. Mais, peu à peu, la fumée s'enroula sur elle-même et bientôt, elle se transforma en une forme géante, avec des yeux brillants comme du feu.

— Qui es-tu? s'écria cet être terrible d'une voix qui fit trembler le tailleur.

— S'il vous plaît, monsieur, je ne suis qu'un petit tailleur.

— C'est merveilleux! fit l'autre en levant les bras et les yeux. Le tailleur eut des cailloux au ciel. Ne voilà-t-il pas qu'un petit tailleur peut défaire en un instant ce que Soliman-le-Sage a mis un jour entier à faire, et avec combien de peine encore! Ecoutez!

ajouta-t-il, en se tournant vers le tailleur, il y a 2.000 ans que je suis prisonnier dans cette maudite bouteille. Tu m'as délivré et tu en seras récompensé.

« Chaque matin, à la septième heure, je viendrai te trouver et accomplirai pour toi la tâche que tu me commanderas. J'y mets toutefois une condition, et, malheur à toi, si tu viens à y manquer: si je venais un matin et que tu n'aies aucune tâche à me donner à faire, je te tordrais le cou comme à un poulet. »

Or, il était arrivé que le premier ministre du royaume venait justement de commander un complet au tailleur. Aussi, quand le lendemain, le démon se présenta, le petit tailleur lui donna ses instructions, et le Génie, tout en maugréant, s'accroupit, croisa ses jambes comme les tailleurs ont coutume de le faire, et en quelques heures, le vêtement était achevé.

— Voilà, fit-il en tendant au tailleur le travail terminé.

Puis il disparut soudain.

L'habit était merveilleusement fait, d'étoffes de soie et de satin, cousu de fils d'or et d'argent, rehaussé de joyaux, tel enfin qu'on n'en avait encore jamais vu de semblable.

Le soir même il y avait réception à la cour, et le premier ministre revêtit son beau complet neuf, qui devint aussitôt la

fable de la ville. Il s'ensuivit que les clients affluèrent chez le petit tailleur, et celui-ci devint prodigieusement riche.

Un matin que le petit tailleur se croissait les bras comme à l'habitude, car il laissait au Génie le soin de façonner les vêtements et d'exécuter les commandes, il aperçut une grande affluence de monde: c'était le cortège de la fille du roi qui venait à passer.

La princesse, que le tailleur n'avait jamais vue, était fort belle, et il en devint soudain follement épris.

— Et quelle est ma tâche aujourd'hui?



Un des seigneurs portait un gobelet creusé dans un rubis et rempli de pièces d'or.

lui demanda le démon le lendemain matin, en descendant des nues.

— Je voudrais, répondit-il, que vous envoyiez demander au roi, pour moi, la main de sa fille.

— Il sera fait selon ton désir, fit le Génie en prononçant quelques paroles magiques; et aussitôt apparurent vingt-quatre pages aux riches costumes, suivant un jeune seigneur, magnifiquement vêtu. Le démon ordonna à ce dernier de se rendre auprès du roi, porteur de ce message: « Le Tailleur des Tailleurs, le Maître des Maîtres, plus puissant qu'un roi, te fait demander la main de ta fille. »

Ce fut un gros événement que l'arrivée de cet envoyé magnifique au palais du roi. Celui-ci, quelque peu surpris, réfléchit, puis s'écria :

— Si celui qui t'envoie est le Maître des Maîtres et plus puissant qu'un roi, qu'il me fasse un présent qu'un roi ne saurait faire.

— Qu'il en soit selon ton désir! lui répondit l'envoyé.

Le lendemain matin, le démon, mis au courant, fit sortir de terre un cortège plus splendide encore que celui de la veille. Il se composait de cinquante seigneurs, dont l'un, qui était le chef, était porteur d'un gobelet creusé dans un seul rubis et rempli jusqu'au bord de pièces d'or. Il demanda de nouveau la main de la princesse.

Le roi se montra enchanté; mais, après quelques instants de réflexion, il dit encore :

— Dis à ton maître que je lui donnerai ma fille pour femme s'il me construit un palais tel qu'on n'en vit jamais de pareil!

— Qu'il soit fait selon ton désir! répondit l'envoyé.

Le démon avait attendu le retour de l'ambassade, ce matin-là; quand il eut entendu le souhait nouveau, il se mit immédiatement à l'œuvre, et le lendemain matin, le palais était construit.

Cette fois, cent jeunes seigneurs montés sur des chevaux splendidement caparaçonnés, se présentaient devant le roi, et celui-ci, émerveillé à la vue de son palais, accorda au Tailleur des Tailleurs, au Maître des Maîtres, la main de sa fille.

Le même soir, les deux jeunes gens furent unis, au milieu des grandes réjouissances de tout le peuple. La fête fut des plus belles, et les nouveaux mariés prirent possession du nouveau palais, dont le roi leur fit cadeau.

Mais le lendemain, à la septième heure, le démon se présenta devant son sauveur, comme à l'habitude.

— Quelle tâche as-tu à me donner? demanda-t-il au tailleur.

— Ah! je vous avais oublié, mon bon démon. Mais je n'ai plus besoin de vous.

— Plus besoin de moi? Tu veux rire. Vite, donne-moi une tâche à faire, ou bien je te tords le cou comme à un poulet.

— Bon! bon! ne vous fâchez pas! dit le tailleur. Tenez, creusez-moi donc un beau lac, bien grand et bien profond, au fond du parc qui entoure mon palais.

— Ce sera fait.

Et il avait dit vrai, car, au matin, en se réveillant, la princesse put de sa fenêtre apercevoir les eaux riantes d'un beau lac, au fond de ses jardins. Quand vint le matin du troisième jour après les noces de la princesse et du tailleur, celui-ci était fort perplexe. Toute la nuit, il s'était promené de long en large dans sa chambre, sans pouvoir arriver à une tâche quelconque à donner à faire au démon, qui ne manqua pas de paraître, comme le dernier coup de sept heures sonnait à l'horloge du palais.

— Quelle tâche as-tu pour moi, ce matin?

— Vous savez, mon bon démon, c'est bien ennuyeux, répondit le tailleur, mais je vous assure que je n'ai plus rien à vous donner à faire.

— Alors, prépare-toi à mourir!

— Attendez donc un instant! Vous êtes toujours si pressé! Laissez-moi au moins faire mes adieux à ma femme.

— Soit, répliqua le démon, mais fais vite, car on m'attend.

Le tailleur rejoignit la princesse, et, les yeux pleins de larmes, lui raconta toute



Furieux, le démon jura et disparut

son histoire, et l'embrassa, ajoutant qu'il voyait bien que tout était fini pour lui.

— Pourquoi ne pas m'avoir dit cela plus tôt? fit la princesse en riant aux éclats. Je t'aurais donné une tâche à faire pour ton monstre. Tiens, donne-moi ce cheveu, et dis-lui de le rendre droit.

Le tailleur porta le cheveu au démon.

— Eh bien? dit celui-ci.

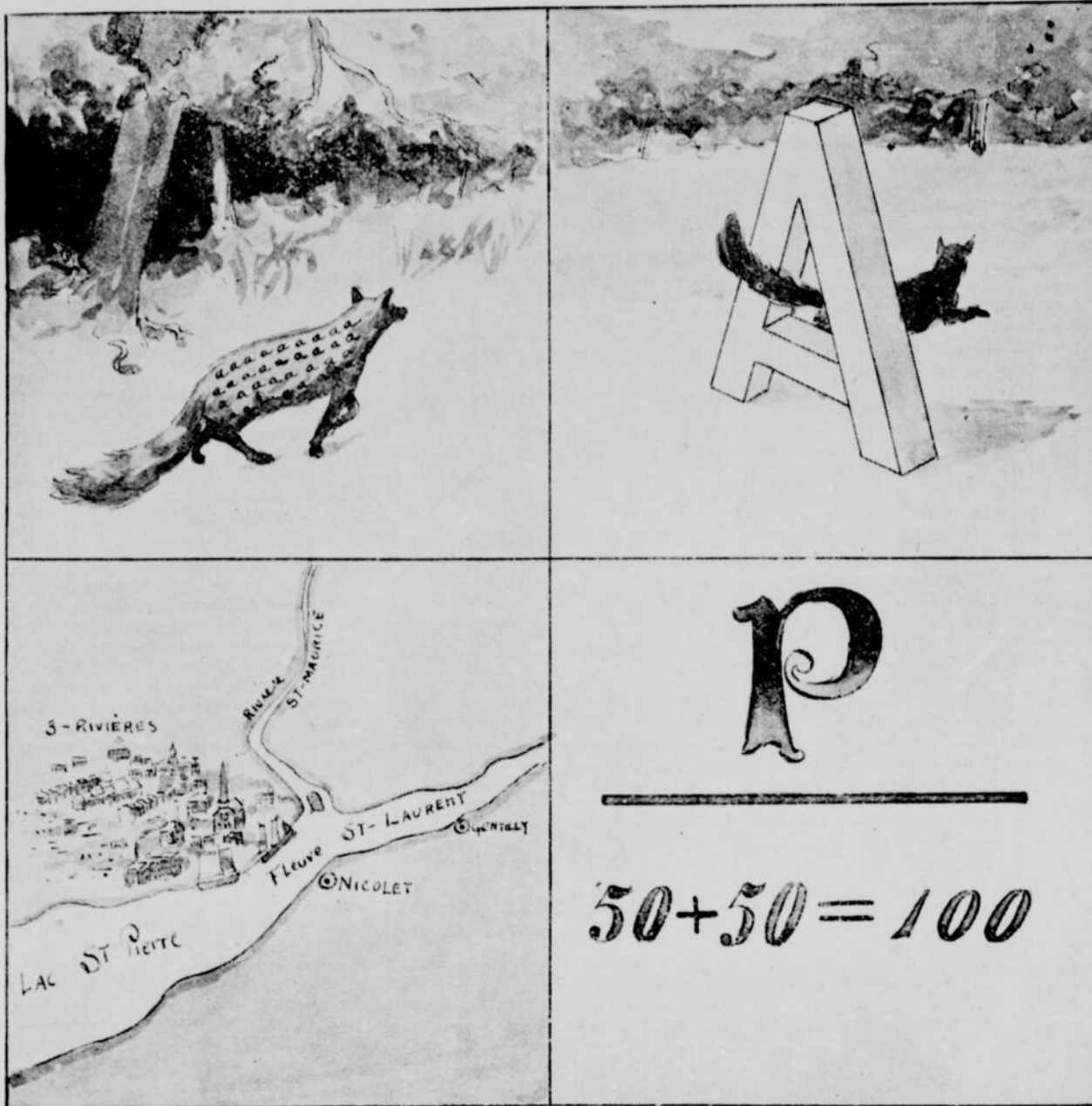
— Tenez, voilà de quoi vous amuser pour aujourd'hui. C'est un cheveu de la princesse, ma femme. Rendez-le droit.

Le démon saisit le cheveu et, quand il l'eut passé tout de long entre le pouce et l'index, le cheveu était plus frisé que jamais. Il fronça les sourcils, et frotta le cheveu entre les paumes de ses mains, sans plus de résultat. Tout le jour, il travailla à cette tâche difficile, sans parvenir à l'exécuter. Le soleil se couchait maintenant à l'horizon derrière les arbres du parc, et le démon vit bien qu'il avait perdu la partie. Aussi disparut-il soudain, jurant et sacrant comme un vrai démon qu'il était.

Concours-Rébus de L'Album Universel

Les quatre vignettes ci-dessous, avec les diverses figures qu'elles portent, renferment toute une phrase. Trouvez-la et gagnez un des vingt magnifiques prix offerts par l'Album Universel à ses milliers de lecteurs.

NOTE AUX CONCURRENTS. — Les enveloppes devront porter les mots: 7e Concours, nous parvenir au plus tard le 1er juillet, et ne pas contenir autre chose que la carte exigée. Conformez-vous exactement à ces conditions, si vous tenez à ne point voir vos réponses tomber à l'eau.



Lisez attentivement.

Quatre modestes vignettes à deviner: ce n'est pas la mer à boire. D'abord, un animal que tout le monde connaît, sinon de vue, du moins par ouï-dire. Cependant, pour ceux qui n'en auraient jamais entendu parler, disons tout de suite que c'est un loup échappé de la ménagerie Trois-Etoiles et Cie. Furieux de voir sa fourrure barriolée d'une infinité de petits a, cet animal plein de rage arpenté la a, rencontre sur son chemin une barrière en forme de grand A; la traverse d'un bond, arrive ensuite à l'embranchement de trois rivières, veut les franchir d'un saut, manque son coup, tombe à l'eau, etc. Nous prions nos concurrents de nous dire ce qu'il est devenu. — (1ère solution.)

Examinez attentivement chaque partie de la vignette ci-dessus; rendez-vous compte des moindres détails et vous en trouverez, sans trop de misère, le vrai sens caché. (2ème solution.) Les idées sont exprimées

par des objets au lieu de l'être par des mots; c'est un peu hiéroglyphique ou chinois, comme vous voyez, en d'autres termes c'est un simple rébus.

Ecrivez sur la carte ci-contre, ou sur une autre de dimension semblable, le résultat de vos recherches ainsi que vos noms et votre adresse. Soignez votre écriture, afin que le tout soit parfaitement lisible.

Expédiez cette carte par la poste, à Concours No 7, Album Universel, 1761 rue St-Catherine, Montréal.

Les solutions de ce concours seront publiées dans un des numéros prochains de l'Album Universel, ainsi que le nom des 20 concurrents heureux, et celui de tous ceux qui nous auront envoyé la réponse exacte.

Toute question concernant les concours restera sans réponse.

Solution du Concours précédent

"CE QUE FEMME VEUT, DIEU LE VEUT"

Noms des concurrents qui ont gagné les vingt prix offerts:

Miss G. White, Richard, P. O., Territoires du N. O.; Jos. L. Archambault, Pesh-tigo, Wis.; H. Alexandre Taché, Kamou-raska; Victor Gagnon, 266 St Joseph, St Roch de Québec; Noëlla DesRosiers, 847 St Dominique, Montréal; Marie-Paule Marquis, Matane, P.Q.; Emile Dupont, South River, N.J.; J. V. Behar, 29 Wall Street, New-York; Maurice Perrault, St Vincent-de-Paul; Armand Morand, 67 Champ-de-Mars, Montréal; Corino Burino, 68 Drolet, Montréal; Lilia Bisailon, 759 Ste Catherine, Montréal; Albert Lessard, Lachine; Mme Edmond Dubois, Ste Thérèse, Terrebonne; Amanda Dussault, Ste Anne de Beaupré; Augustine Pelissier, Yamaska-Est; Jos. M. Cauchon, Lac Mégantic; A. Lafleur, Blue-Bonnets; Mme Achille Emond, 23 Draper-West, Toronto; DeBlois La Brosse, 68, Lloy, Central Falls, R.I.

Ont trouvé aussi la vraie solution, les personnes dont les noms suivent:

Alexandre Taché, Marius Gallimard, Vital Mallette, Berthe Couture, Marguerite

Marie Deschamps, Nestor Blanchet, Emmeline Prud'homme, L. Chabot, Mme Ludger Sansoucy, E. Fournier, Eveline Desjardins, E. J. Payette, Louis Ph. Arcand, Juliette Emard, J. LeBlanc, R. J. Forest, Cécile Leclaire, Rosina Lanthier, Mme Léa Audette, Laura Arbour, Mme R. A. Joly, Juliette Lanctôt, Mme Angelina Nolin, J. O. Patenaude, A. C. Bélanger, J. P. Cantin, Mme Joseph Archambault, W. Laberge, Alphonse Goulet, Florian Ruest, Délia Provost, Delphine Sylvestre, Prudent Lebeau, M. Leclerc, Hélène Morin, Mme Jos. Talbot, Charles Arcand, Alphonsine Bolduc, Ymogène Marsan, Ida Rock, Ferd. Bellefeuille, O. Chrétien, A. J. Geoffrion, Irène Boisvert, Mme J. Aubert, Mme Edmond Roy, Lumina Dubrule, Mme J. O. Paradis, Armandine Filiatrault, M. C. E. Labrèche, Joseph Raymond, J. L. DeFrance, B. Madore, Aurore Clément, Agnès Lepailleur, Léontine Dorais, Edgar Forest, Albert E. Marcotte, J. C. Parent, Louis Guilmette, Mme Joseph Lévesque, Mme J. H. Boyer, J. T. Boissinot, J. O. Mailhot, Geo. Dieuleveult, J. H. Gagnon, Ernestine Gagnon, Edouard J. Messire, C. Lachapelle, Arthur Monday, Ls Victor Cloutier, Mlle L. R. Blanchard, Adrien Thibaudreau, Arth. Lafortune, Jos. Fontaine, Armand Pilon, Célanir Robin, Alfred Lirette, Bertha Tessier, Alice McKay, Louise Fortier, Gertrude Forest, Rose Pigeon, Anisor, Rose-Anna Sind, Jean Massicotte, Ulric Bélanger, Marie-Eugénie R., Alice Pélissier, Maria Goulet, Rodrigue Légaré, Mme A. Vallée, Anna-Marie Delisle, O. Morin, J. A. O. Collette, Honoré Lemieux, Annie Fortier, Mme L. V. Gauvreau, Mlle Bissonnette, J. E. Langlois, Pamela Larivière.

Plusieurs solutions justes du 3e Concours nous étant arrivées trop tard, nous ajoutons ici les noms des concurrents retardataires et les prions de ne pas attendre la dernière minute pour envoyer les réponses aux concours:

Mlle A. Vallée, Jean Massicotte, Maurice Reunet, O. Morin, Armand Marchand, J. A. O. Collette, George DesRosiers, J. T. Fontaine, I. V. Bélier.

L'ivrognerie Secretement Guerie



Echantillon Gratuit et circulaire contenant détails, témoignages, et prix, envoyés dans une enveloppe cachetée. Correspondance religieuse confidentielle. Incluez un timbre pour la réponse. Adressez: The Samaria Remedy Co., 23 Jordan St., Toronto, Can.

Guérit son mari.

Toutes les commandes des Etats-Unis remplies de notre Bureau américain. Pas de douane à payer.

1.000.000

de pastilles La Digestive
vendues en quatre mois

vous prouvera que, contrairement à ce que vous pensez, IL Y A DU BENEFICE pour vous à lire cette annonce.

La Digestive

guérira votre dyspepsie, (pas toutes sortes de dyspepsie, mais tout simplement votre dyspepsie). Ce n'est pas un remède patenté, et il ne CONTIENT AUCUN POISON. Pourquoi ne pas nous écrire... de suite, avant de tourner cette page... et nous demander un échantillon, que nous vous enverrons gratuitement et avec plaisir.

Laboratoire de Remèdes et
Produits Végétaux Laliberté
136 RUE ST-DENIS

CATARRHOL

Est le seul remède qui guérisse positivement le

**CATARRHE,
RHUME DE CERVEAU,
FIEVRE DE FOIN.**

C'est un onguent merveilleux, différent de tous les autres car il ne contient ni graisse ni saindoux; il ne rancit jamais.

En vente partout, envoyé tel ou aux Etats-Unis sur réception de 75 cents

ADRESSEZ:

COMPAGNIE MED. PARIS-CANADA
Ch. G. Battise "La Presse", Montréal



Remède adret efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les Cors, Verrues et Durillons. Efficace, Inoffensif et Garanti. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. A. J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS!



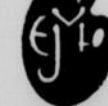
GRATIS

des des nœuds et une bouteille échantillon de notre remède sont envoyés gratuitement à ceux qui en font la demande, aux pauvres surtout.

KÖENIG MED. CO., 100 Rue Lake, CHICAGO.

En vente chez les pharmaciens.

EDMOND J. MASSICOTTE,
Artiste - Dessinateur,
1630, NOTRE-DAME, 3e étage, MONTREAL.



ILLUSTRATIONS DÉCORATIVES
pour couvertures de livres,
catalogues, étiquettes, annonces
pour le commerce, etc. Affiches,
monogrammes, cachets, etc., etc.

Formule pour les Solutions

CARTE DU CONCOURS No 7

de l'Album Universel, 1961, rue Ste Catherine, Montréal, Canada.

1ère Solution

2e Solution

Noms et adresse

Gram-o-phone BERLINER



(La voix de son maître)

CETTE Machine réalise, au point de vue du rendement, la perfection la plus absolue.

Le Gram-o-phone Berliner

est l'ami des familles, le musicien que chacun veut entendre. Notre répertoire de morceaux de chant est des plus complets.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

Berliner Gram-o-phone Co.
of Canada, Ltd.

2315, Ste-Catherine, MONTREAL

Les principaux
médecins du
Canada
non seulement le
recommandent
mais en font usage
tous les jours.

WILSON'S INVALIDS' PORT

Grosse bouteille, \$1.00
Six bouteilles, \$5.00

Tous les
Pharmaciens,
partout.

SIROP du Dr LEONARD

Spécifique pour les Coliques des enfants, Diarrhée, Dysenterie, Dentition douloureuse et difficile, Toux, Rhume, et toutes maladies des Pouxmons.

En vente chez tous les Pharmaciens.

PRIX 25 CENTS.

Préparé par la CIE CHIMIQUE
"LEONARD," 3141 rue Notre-Dame,
Montréal.

POILS FOLLETS ENLEVES

"THORENE", le nouveau traitement, enlève les poils follets sûrement, sans danger et sans douleur. Pas d'acides ni autres ingrédients malfaisants. Toute dame ainsi affligée devrait employer le remède souverain, envoyé par la poste, scellé sûrement, \$1.00. Adresse :

The Madam Thora Toilet Co.
Toronto, Canada.

Shakespeare à Montréal

SUIVANT en ceci l'exemple des artistes français qui vont aux arènes de Béziers, donner dans un décor antique, des spectacles d'un autre temps depuis longtemps disparu, Ben Greet et ses partenaires voyagent un peu partout pour ranimer l'œuvre shakespearienne.

Ces artistes jouent dans le décor de la nature, sous l'ombre des bois.

Ils avaient choisi pour scène à Montréal les bocages du collège McGill, où un public très nombreux est allé entendre peu et applaudir beaucoup.

La vogue de Shakespeare s'accroît avec les ans. On n'a pas toujours jugé aussi favorablement le grand dramaturge anglais.

Qu'on lise plutôt ce qu'en pensaient un groupe de gens de lettres français, qui publièrent en 1789, à Paris, l'article biographique suivant, qui fut dans la suite incorporé dans un dictionnaire historique peu répandu :

SHAKESPEARE, qui se prononce "Chaespir" (Guillaume), célèbre poète anglais, né à Stratford, dans le comté de Warwick, en avril 1564, d'un père qui, quoique gentilhomme, était marchand de laine. Après avoir reçu une éducation assez commune dans sa patrie, son père le retira des écoles publiques pour l'appliquer à son négoce. On prétend que notre poète s'associa dans sa jeunesse avec d'autres jeunes gens, pour dérober les bêtes fauves d'un seigneur de



William Shakespeare, d'après le célèbre tableau de Menzel

milord lui envoya un jour mille livres sterling, (environ mille louis.) Ce trait de générosité passerait pour une fable, dans tout autre pays qu'en Angleterre, où l'on récompense solidement le mérite, qu'une autre nation ne fait qu'estimer. Shakespeare, dans sa retraite, s'occupa à faire du bien. On cite de lui un trait qui caractérise son désintéressement et la sensibilité de



Ben Greet, dans le rôle de Malvolio de la "Douzième nuit" de Shakespeare

Stratford. C'est la tradition de cette aventure, vraie ou fausse, qui a fait imaginer la ridicule fable que Shakespeare avait embrassé le métier de voleur. Il se maria, à l'âge de 16 ans, avec la fille d'un riche paysan. Après avoir dissipé son bien et celui de sa femme, il ne trouva d'autre ressource que celle de se faire comédien; mais se sentant un génie fort au-dessus de son état, il composa des Tragédies, dont le brillant succès fit sa fortune et celle de ses camarades. Le trait qui fait le plus d'honneur à la mémoire de Shakespeare, est la manière dont commença son amitié pour "Ben-Johnson", poète tragique. Celui-ci était jeune et ignoré. Il avait présenté une pièce aux comédiens, auxquels il faisait respectueusement sa cour pour les engager à la jouer. La troupe orgueilleuse, excédée de sa présence, allait le renvoyer. Shakespeare demanda à voir la pièce. Il en fut si content, et la vanta à tant de personnes, que non seulement elle fut représentée, mais applaudie. C'est ainsi que Molière encouragea l'illustre Racine, en donnant au public ses "Frères ennemis". A l'égard des talents du comédien, ils n'étaient pas à beaucoup près aussi grands dans Shakespeare que ceux du poète. Le rôle où il brillait le plus était celui de Spectre. Dans l'"Aristophane" français, comme dans le "Sophocle" anglais, l'auteur affectait l'acteur: Molière ne réussissait que dans certains personnages, tels que ceux de "Mascarille", de "Sganarelle", etc. Shakespeare quitta le théâtre vers l'année 1610. Il se retira à Stratford, où il vécut encore quelque temps, estimé des vœux, et jouissant d'une fortune considérable pour un poète. Il la devait à ses ouvrages et aux libéralités de la reine Elisabeth, du roi Jacques I, et de plusieurs seigneurs anglais. Un

son cœur. Etant allé voir, après une très longue absence, une dame qu'il connaissait, il la trouva en deuil de son mari, ruinée par la perte d'un grand procès, sans appui, sans ressources, et chargée de l'entretien de trois filles. Emu de ce spectacle, il embrassa la mère et les filles, et sort sans rien dire. Il reparut bientôt, et les force d'accepter une somme considérable, qu'il venait d'emprunter d'un ami. Mais, trouvant ce secours trop léger pour tant de besoins, il s'afflige et s'écrie en versant des larmes: "C'est à présent, pour la première fois, que je voudrais être riche!" Il mourut en 1616, dans la 52e année de son âge. La nature avait rassemblé dans la tête de ce poète ce qu'on peut imaginer de plus grand, avec ce que la grossièreté sans esprit peut avoir de plus bas. Il avait un génie plein de force et de fécondité, de naturel et de sublime, (dit Voltaire), sans la moindre étincelle de bon goût, et sans aucune connaissance des règles; aussi, le même écrivain l'appelle-t-il le "Saint-Christophe des Tragiques". Ses pièces sont des monstres admirables, dans lesquels, parmi des irrégularités grossières et des absurdités barbares, on trouve des scènes supérieurement rendues, des morceaux pleins d'âme et de vie, des pensées grandes, des sentiments nobles et des situations touchantes.

Cet Anglais, sans connaître l'art Des grands auteurs de la Grèce et de Rome, D'un gothique pinceau, sans grâces et sans A cependant su peindre l'homme. [Ibid.]

On a érigé en 1742, dans l'abbaye de Westminster, un superbe monument à la mémoire de ce créateur du théâtre anglais.



Il nous a toujours semblé que les Canadiens porteraient une serge canadienne pourvu qu'elle fût assez bonne. Ce n'est pas un appel à leur loyauté; mais, nous voulons une serge qui ferait appel à leur bourse et à leur bon sens.

C'est ce que nous offrons dans les serges "Blunoz."

Nos experts en draps ont dû chercher longtemps, avant de trouver un manufacturier canadien capable de faire une serge possédant toutes les qualités correspondant à nos idées.

Nous avons maintenant une fabrique, faisant les serges "Blunoz," exclusivement pour nous. Nous en contrôlons la production, et le secret qui assure aux serges "Blunoz," leurs qualités durables et leur couleur inaltérable.

En habits bleus ou noirs, à parements simples ou croisés.

Prix \$18.00

Semi - ready Tailoring

231 St-Jacques
1551 Ste-Catherine Montreal



Palmer & Son

1745 RUE NOTRE-DAME
TELEPHONE MAIN 391

Coiffeurs - Artistes

Nous faisons et tenons le stock le plus considérable de POSTICHES, TOUPETS, TRANSFORMATIONS, POMPADOURS et ONDULATIONS.

Nous sommes les plus forts importateurs et nous avons le plus bel assortiment de cheveux naturels frisés et droits, les teintes les plus brillantes, les dessins et modèles les plus exclusifs.

Nos salons de coiffure sont les mieux aménagés.

MANICURE, MASSAGE, VI-BRASSAGE.

Catalogue Gratis

Commandes par la poste demandées.

Choses récréatives pour les jeunes

La pièce obéissante. — Une serviette, un bouchon, un verre et une pièce de 10 sous ou un vingt-cinq cents, c'est tout ce qu'il faut pour faire ce tour. Étendez la serviette sur une table, et coupez dans votre bouchon deux rondelles d'égale épaisseur; mettez-les sur la serviette à une distance

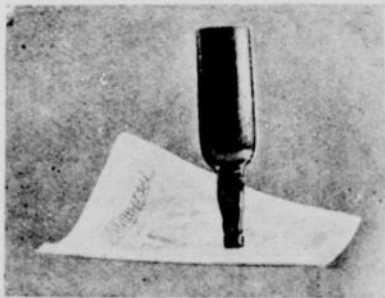


égale du diamètre de votre verre, et placez entre les deux la pièce de 10 sous.

Renversez maintenant votre verre et faites-en reposer les deux bords sur les rondelles; annoncez que vous allez retirer la pièce sans lever le verre. Pour mieux masquer votre jeu, armez-vous, si vous voulez, d'un couteau, avec lequel tout le monde croira que vous allez habilement faire l'opération.

Puis, quand les autres auront donné leur langue aux chiens, grattez simplement la serviette avec l'ongle de votre index, comme le montre la figure ci-dessus. La pièce se mettra très doucement et très docilement en marche vers vous: le tour sera joué.

Enlever un journal placé sous une bouteille en équilibre. — Étalez un journal sur une table et placez au milieu de ce journal une bouteille, que vous ferez tenir debout sur le goulot, comme vous le montre notre dessin. Il s'agit d'enlever le journal sans faire tomber la bouteille. Comment faut-il



s'y prendre? Cela paraît très délicat, et pourtant rien n'est plus aisé: vous saisissez de la main droite le journal, toujours en suivant bien les indications de la figure, et tandis que de la main gauche vous donnez de petits coups de poing sur la table, vous amenez à vous le journal par saccades; à chaque coup la bouteille sursaute et laisse au journal l'espace nécessaire pour s'échapper; peu à peu vous amenez tout le journal; mais il est nécessaire pour ce jeu très amusant d'avoir beaucoup de patience et d'attention, car un mouvement trop brusque peut tout gâter en faisant choir la bouteille.

La pression atmosphérique et l'ébullition de l'eau. — L'eau bout à 100 degrés centigrades, mais sous la pression atmosphérique. Au fur et à mesure que la pression atmosphérique diminue, la température d'ébullition s'abaisse; et plus on se rapproche du vide, moins il faut de chaleur pour la faire bouillir.

Ceci posé, on peut profiter des conséquences de cette loi pour répéter quelques-unes des expériences instructives que l'on exécute dans les laboratoires de physique, mais en faisant usage d'un matériel bien moins compliqué.

Choisissez un flacon de petite dimension, remplissez-le aux trois-quarts d'eau, puis faites bouillir cette eau en mettant le flacon débouché dans un bain-marie. Quand l'ébullition a chassé tout l'air intérieur, rebouchez solidement votre petite bouteille, et, pour plus de sécurité, trempez-en le goulot dans de la cire à cacheter bouillante.

L'ébullition de l'eau à l'intérieur étant calmée, si vous voulez la faire reprendre sans remettre la bouteille sur le feu, il suffira, l'eau étant simplement tiède, de mettre un fragment de glace sur la paroi, de tremper le flacon dans de l'eau bien froide, ou simplement d'envoyer un jet d'air dessus à l'aide d'un soufflet.

Avec l'explication donnée en commençant, on comprendra ce qui se passe. La

bouteille étant encore pleine de vapeurs au lieu d'air, on condense ces vapeurs par l'application du froid; un vide partiel est produit et l'eau se remet à bouillir à la température correspondant à l'abaissement de pression obtenu par la condensation de la vapeur.

Le libre échange. — Prenez deux verres à patte ayant exactement les mêmes dimensions, — condition de rigueur. Remplissez-les jusqu'au bord, l'un de vin, l'autre



d'eau. Appliquez sur celui qui contient de l'eau un petit carré de papier glacé, en évitant la production de bulles d'air. Par une pression de la paume de la main, provoquez l'adhérence du papier avec les bords du verre.

Retournez vivement le tout et posez le verre d'eau sur le verre de vin, de telle manière que les bords des verres coïncident, comme le montre notre dessin. Ce résultat obtenu, tirez légèrement le papier, de manière à mettre les liquides en communication. Un filet de vin s'élèvera dans le vase supérieur, et l'échange des liquides s'opérera régulièrement jusqu'à ce que l'eau ait entièrement pris la place du vin et vice versa.

Un arbre en papier. — Vous pliez en deux, dans le sens de la longueur, une feuille de papier vert de 10 centimètres de large sur 20 de long; vous coupez alors le papier d'un côté, bien régulièrement, de façon à ce que l'ensemble forme une espèce de peigne (ne coupez que du côté où se trouve le pli.)

Ceci fait, vous roulez entre le pouce et l'index la bande obtenue, de telle sorte que la partie coupée forme un gros paquet; lorsque vous avez roulé toute la bande, avec un peu de cire à cacheter fermez complètement le tube plein que vous avez obtenu, puis faites bouffer les lamelles de papier en passant votre doigt à l'intérieur de chacune des boucles; prenez alors un bouchon de pot à monterde, percé en son milieu, introduisez-y le bout du tube de



papier, et vous avez un mignon petit arbre, cent fois plus joli et plus original que ceux des bergeries.

Les dés magiques. — Découpez dans de la moelle de sureau trois dés de même grandeur, que vous blanchissez avec de la gouache et dont vous dessinez ensuite les points avec de l'encre de Chine.

Si vous placez vos trois dés sous un carreau reposant par ses deux bords sur deux livres, et que vous frottez celui-ci avec un chiffon de laine, le verre s'électrifiera et les dés viendront se coller contre sa face inférieure. Pour démontrer à vos amis la malignité de vos dés, priez l'un d'eux de compter les numéros en vue. Le compte fait, vous attendez quelques instants sans toucher au verre, et vous pouvez assurer hardiment que votre ami s'est trompé dans son compte. S'il se récrie, vous le priez de regarder encore, et il constate, en effet, à sa grande stupéfaction, que les points à la face intérieure du carreau.

L'explication du phénomène est très simple et facile. La face du cube de sureau en contact avec le verre perd peu à

peu son adhérence; elle se détache et le dés reste suspendu au carreau par l'une de ses arêtes; c'est alors la face voisine qui est attirée par le verre et vient s'y coller. De là, le changement successif et mystérieux des points que les spectateurs ont pu constater, sans s'en expliquer tout d'abord la raison.

Pince à papier en fil de fer. — Un proverbe nous dit: "Les paroles s'envolent, mais les écrits restent." Mais il est certains cas où les écrits s'envolent aussi, par exemple lorsque nous avons laissé sur notre table ce devoir que nous avions pris tant de peine à faire, et qui s'est envolé au premier courant d'air produit par l'ouverture d'une porte ou d'une fenêtre. Le voilà saisi, chiffonné, et il nous faudra peut-être le recommencer, si nous voulons une bonne note. Mais voici un petit appareil qui va nous éviter le retour de si fâcheux accidents; c'est une sorte de pince à ressort, que nous allons pouvoir confectionner nous-mêmes, rien qu'avec nos doigts, sans aucun outil, et de la manière suivante:

Prenez un bout de fil de fer de 14 pou-



ces de long environ, et de grosseur moyenne; vous servant de votre crayon comme d'un moule, enroulez le milieu de ce fil de fer autour du crayon en spirales bien régulières et serrées les unes contre les autres. Il faut faire au moins cinq de ces spirales. Elles formeront le ressort de notre pince. Enlevez le crayon des spirales, et, après l'avoir placé perpendiculairement, recourbez par-dessus ce crayon les deux bouts du fil de fer, l'un de gauche à droite, l'autre de droite à gauche.

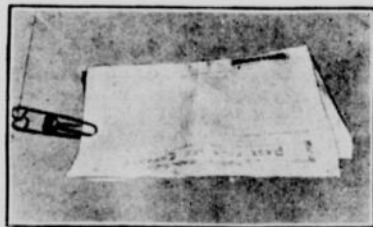
Enfin, pour terminer, il nous faut faire les deux palettes carrées. A défaut d'une pince plate, vous vous servirez d'un bout de règle carrée en bois, autour duquel vous coudez trois fois à angle droit les deux extrémités du fil de fer, l'une de droite à gauche, l'autre de gauche à droite, en frappant dessus avec un marteau, si vos doigts ne sont pas assez forts.

Enlevez le crayon, et assurez-vous que les deux mâchoires arrondies sont bien en contact l'une avec l'autre; il suffit, pour obtenir ce résultat, de courber légèrement ces deux mâchoires l'une vers l'autre avec le doigt.

Si maintenant vous serrez les deux palettes entre vos doigts, pour les rapprocher l'une de l'autre, vous voyez les mâchoires s'ouvrir, ce qui vous permet d'y introduire les papiers que vous voulez confier à votre pince-papiers, ou de les en retirer. En abandonnant les palettes, le ressort fonctionnera, et la pince se refermera d'elle-même.

L'autre vignette vous montre l'appareil posé sur une table de travail, et retenant ensemble des papiers de diverses grandeurs, journaux, cartes de visite, etc.

Si vous confectionnez la même pince avec du fil de fer galvanisé, de même grosseur que ci-dessus, vous pourrez en faire un grand nombre d'exemplaires, qui seront bien accueillis par maman pour faire sécher sa lessive, car elles remplaceront



avantageusement les épingles de bois, qui tiennent si mal sur les cordes à linge.

En tous cas, Mesdemoiselles, c'est très utile pour la lessive de vos poupées...

Au combat naval. — Achetez chez un marchand de couleurs quatre ou cinq morceaux de craie de colorations différentes. Plantez dans ces morceaux de craie de petits bouts de bois qui seront des mâts; avec un canif, façonnez la craie en forme de bateau à fond très plat, et posez les minuscules vaisseaux ainsi obtenus dans un plat, où vous aurez vidé au préalable au moins un doigt de vinaigre.

Vous voyez aussitôt les bateaux, soulevés par des vagues très fortes, s'échouer ou se précipiter avec violence les uns contre les autres; c'est un véritable combat naval.

L'explication de ce phénomène est très simple: le vinaigre exerce en tant qu'acide une action chimique très violente sur la craie, et détermine de petites explosions qui transforment le liquide en écume et qui soulèvent les navires en les faisant se mouvoir dans tous les sens.

LE ROBUR

Janvier 1900. M. BEAUPRE. Il y a trois ans j'étais un homme fini, mais quelques flacons de votre incomparable ROBUR m'ont rendu la force et la santé malgré mon âge avancé, et je suis depuis ce temps aussi bien et aussi vigoureux que j'ai jamais été. Quatre médecins m'avaient traité en vain pendant une couple d'années, et sans autre résultat que de me dire qu'il n'y avait plus rien à faire pour moi, et que ma seule ressource était de m'en aller à l'hôpital. Je n'aurais jamais cru qu'un seul remède put amener un effet aussi prompt et aussi durable que ce ROBUR, auquel je dois la vie, dans mon entière convalescence. PIERRE COLLIN, 157 Desery, Le ROBUR est préparé à la PHARMACIE C. BEAUPRE, 73 DESERY, HOUELAGA. En vente partout et par la poste, 50c et \$1.00.

Art. Laurin & Cie

PEINTRES
ARTISTES

Décoration d'Eglises et Tableaux Religieux. Dorure: imitation de tous les marbres et bois. Composition pour Tableaux d'Ecoles (black-boards). Scènes théâtrales pour Collèges, Convents, Etc. Dessins fou nis avec nos prix sur demande.

Art. Laurin & Cie

Phones: 73 St-Charles-Borromée
Main 4564
Est 2069 Montréal

Clark's
Fèves au Lard
DELICIEUSES
de Clark
Le Meilleur Lard, — Fèves choisies — assaisonnement parfait — cuisson scientifique.
Vendues en boîtes, prêtes à servir avec ou sans sauce Chiliou Tomates.
5c. et 10c. le canistre
W. Clark, Mfr.,
Montréal.
4-9-04

BONS ROMANS

Voulez-vous occuper agréablement vos heures de loisir? Sur réception d'une piastre, j'enverrai franco douze volumes choisis parmi les ouvrages des romanciers les plus célèbres. En voici les titres: Les Fiançailles d'Yvonne — Vengeance de Femme, en 2 vols — La Capitaine — Le Château de Villebon — Miséricorde — La Cosaque — Les Dames de l'Irlande — Le Missel de la Grand'Mère — La Loi d'Amour — L'Ami du Château — La Belle Tiennette — Un Duel à Mort — La Fiancée du Tueur de Lion — Le Mendiant Noir — La Lanterne Rouge — L'Enveloppe Noire — Chagrin d'Amer — Le Sacrifice d'une Femme — La Dame d'Auteuil — La Voleuse d'Enfants — Le Secret du Blessé — Le Compagnon Invisible — Mariage aux Roses — Les Dix-sept ans de Marthe — La Bruyère d'Yvonne — La Langue de Mire Z. — Coeur de Sceptique — Un Mariage de Confiance — La Fille des Vagues — Amour d'Enfant, Amour d'Homme — La Vierge des Maquis — Un numéro spécimen sera expédié franco à toute personne qui m'enverra dix cents. Adressez: Déon Frères, 1877 rue Ste Catherine, Montréal.



CARDEZ VOTRE ARGENT



Plutôt que de le jeter par les fenêtres en achetant pour le teint des poudres et lotions sans valeur enfermées souvent dans des récipients inutilisables et des poisons. Si votre visage est enlaidi par des boutons, ou si la peau est rougeâtre, rugueuse, grasse, j'ai une recette qui vous la guérira sûrement et sans danger. Vous pouvez préparer le mélange pour dix sous. La préparation resserre la peau, et en fermant les pores en chasse toutes les impuretés, empêche les rides et laisse la peau au sain et en bon état.

Pour le prix, voir ci-dessous.

CHEVEUX GRIS.

Si vous avez les cheveux blancs ou si vous grisonnez, et si vous voulez leur rendre leur nuance primitive, j'ai une recette pour cela. C'est sans danger aucun, pour les cheveux, le cuir chevelu et la santé en général; ne contient pas de soufre, plomb, nitrate d'argent, couperose, ni poison d'aucune sorte. Ne s'enlève pas au toucher, ne coule, ni salit, et laisse les cheveux, ne tache pas le cuir chevelu; fait pousser les cheveux, leur donne une apparence saine et jeune. Pour quelques sous vous pouvez en faire assez.

Pour le prix, voir ci-dessous.

BLANCHEUR DU TEINT.

Je peux vous envoyer la formule pour blanchir le teint; préparez d'avance, elle se vend \$2.00 chez le pharmacien, ou si fait usage et je puis vous garantir que cette préparation enlève les taches de rousseur, dissipe le hâle ou les rougeurs de la peau. Vous la préparez pour le diamètre du nez que couvrent les lotions vendues pour le teint.

Pour le prix, voir ci-dessous.

POUR FAIRE POUSSER LES CHEVEUX.

C'est tout ce qu'il y a de plus simple. Je les fais pousser sur le cuir chevelu, en arrête la chute, prévient les pellicules, tend à faire friser ou à boucler les cheveux, empêche la calvitie, fait pousser les cheveux à profusion. Parfaitement pur et sans danger. Peut-être préparé pour quelques sous seulement.

Pour le prix, voir ci-dessous.

TRANSPIRATION EXCESSIVE.

Une peau et des aisselles; guérison certaine sans chlorure de potasse et sans nuire au corps. Les dames qui transpirent beaucoup des aisselles seront guéries d'une sueur permanente. Soulagement immédiat pour les pieds transpirants et sensibles. Plus de mauvaise odeur causée par la sueur. Peut se préparer pour quelques sous seulement.

Pour le prix, voir ci-dessous.

RIDES PRÉCOCES.

J'ai une préparation infatigable pour faire disparaître les rides. Applications faciles, sans danger et bon marché. Elle ramène les parties creuses en nourrissant la peau qui redevient jeune, souple et blanche. Guérit les gerçures des mains et des lèvres, et la rugosité causée par le froid et les savons durs. Facile à préparer et à peu de frais.

Pour le prix, voir ci-dessous.

TROUVAILLE.

Lotion pour le visage; fera disparaître l'apparence grasse et boursouflée de la peau, la rendant souple et blanche en cinq semaines; en huit jours enlève tous les boutons, dissipe le hâle, blanchit la peau sans l'irriter; sans danger aucun; ne contient pas de poisons. Pour cinq sous vous en ferez assez pour durer six mois.

Pour le prix, voir ci-dessous.

POILS FOLLETS.

Au visage, cou, bras et autres parties du corps; les détruit vite et les évient sans douleur, sans descoloration et aucun dommage à la peau. Agit d'une manière efficace en moins de trois minutes. Sans danger et absolument certain.

Prix et Autres Renseignements.

Les Recettes seront envoyées sous enveloppe ordinaire cachetée. Prix: 50 cents pour deux; 75 cents pour quatre; \$1.00 pour toutes. Il faut que le prix en argent mandat ou timbres accompagne la lettre. Ces Recettes sont simples, sans danger et font tout ce qu'elles promettent. Nous avons des centaines de témoignages à l'appui de leur efficacité. Les pharmaciens vendent les ingrédients de mes recettes et vous n'êtes pas obligé de m'écrire pour savoir. Ecrivez à

MADAME LAJEUNESSE, Dermatologiste,
TORONTO, ONT., CANADA.

De la prédisposition à la musique



ON trouve chez les enfants une prédisposition pour la musique? Franchement, nous ne croyons pas qu'il y ait des signes absolument infaillibles; cependant, il y a de nombreuses indications qui trompent rarement. En voici quelques-unes:

"L'enfant, dit Lavignac, (je ne parle plus ici d'un nourrisson, mais d'un enfant de quatre à six ans ou plus) manifeste un plaisir évident à entendre de la musique. Il s'approche du piano. Il aime à écouter chanter, les soirs où l'on fait de la musique. C'est déjà un bon signe.

"Un enfant qui, laissé libre de choisir entre une soirée à passer au cirque ou à un concert, opte pour le concert, mérite que ce fait soit pris en note; s'il se renouvelle, à plus forte raison.

"Il tambourine sur la table, sur les vitres, avec une règle, avec ses doigts, des bruits rythmiques nettement cadencés, reproduisant d'une façon reconnaissable l'allure de la marche, d'une valse... c'est encore de bon augure."

"Il retient facilement les airs simples qu'il a entendus chanter, rondes enfantines, chansons populaires, cantiques, et aime à se les rechanter à lui-même, pour son propre agrément. C'est un indice sérieux. S'il les chante vraiment juste et en mesure, cela devient un excellent signe, à prendre en considération."

"Si de lui-même, sans que personne l'y incite, il a l'idée de chercher, avec un doigt, ces mêmes airs sur le piano, c'est encore mieux, et s'il arrive à y réussir, c'est presque concluant."

Un enfant, si bien doué soit-il, ne réussira jamais à devenir un musicien, s'il ne possède à un haut degré deux qualités précieuses absolument essentielles: le sens de l'imitation des sons et la mémoire des sons.

Le sens de l'imitation des sons est pour ainsi dire inné chez ceux qui le possèdent, et si l'étude parvient à le développer, elle réussit difficilement à le faire perdre.

Vous le savez vous-même si votre enfant possède réellement cette première qualité, sans laquelle il ne saurait devenir un vrai musicien, mettez-le à même de reproduire en chantant le son d'une seule note d'abord, tirée d'un violon, d'un piano, d'une flûte, d'un instrument quelconque; puis de deux, de trois à intervalles faciles; enfin, les notes de la gamme mélodique ascendante et descendante, s'il réussit parfaitement, vous pouvez être assuré que votre enfant possède vraiment une qualité éminemment précieuse, la qualité du sens instinctif de l'imitation des sons, ce que, en termes ordinaires, on appelle avoir l'oreille juste.

Autre chose est la mémoire des sons. Il ne s'agit pas ici de retenir un son isolé, mais de distinguer, de reproduire un son à travers une succession de sons.

Par exemple, frappant la note re, vous dites à l'enfant de la reproduire en chantant; ce qu'il fait sans hésitation aucune; puis, montant et descendant la gamme entière, vous demandez à l'enfant de reproduire de nouveau le son de la note re au passage; vous renouvelez l'expérience sur chaque note successivement, et si l'enfant garde sans grand effort la mémoire de chacune de ces notes, il n'y a pas de doute qu'il a l'oreille parfaitement juste, et que sûrement il profitera de l'instruction musicale qui lui sera donnée.

Il ne faudrait pourtant pas trop se hâter après une première et infructueuse épreuve, de déclarer que les aptitudes pour la musique sont nulles chez le sujet; non, et l'on aurait vraiment tort de se décourager si vite; car le tempérament musical ne se manifeste nullement chez tous les individus ni au même âge, ni au même degré. Faites donc plusieurs essais, renouvelez l'expérience un peu plus tard, et plusieurs fois, jusqu'à ce que vous soyez parfaitement convaincu que votre enfant ne possède aucune des qualités essentielles qui font les bons musiciens.

Tous les grands musiciens n'ont, certes, pas été des prodiges de précocité, comme Mozart, par exemple, qui composait de petits menuets à quatre ans, et Saint-Saëns, qui, tout enfant, désignait à coup sûr la note produite par tel ou tel objet sonore, flambeau, verre ou bobèche. J'indiquais la note sans hésitation, raconte-t-il lui-même, et quand on me demandait quelle note produisait une cloche, je répondais toujours: "Elle ne fait pas une note, elle en fait plusieurs." Et Saint-

Saëns avait parfaitement raison: Ecoutez attentivement le son d'une cloche; si vous avez l'oreille très délicate, vous ne tarderez pas à vous convaincre de la fausseté du proverbe: "Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son."

Mais, nous le répétons, ce n'est nullement une condition nécessaire d'être un petit prodige pour devenir un grand artiste. Si l'on en croit ce que rapporte Fétis, Beethoven, ce maître par excellence, n'était pas un petit prodige, lui, tant s'en faut; il fallait le battre pour lui faire travailler son piano. N'allez pas au moins en conclure que l'emploi de la schlague est indispensable dans l'enseignement des arts d'agrément.

Lisez ce que dit à ce sujet Rubenstein dans son ouvrage sur la Musique et ses Représentants:

"La plupart de nos grands maîtres ont été des enfants prodiges, mais le nombre de ces grands maîtres est bien petit en comparaison de la masse d'enfants, doués musicalement, qu'on admire chaque année, et qui, plus tard, ne tiennent rien de ce qu'ils promettaient.

"Ordinairement le talent musical se manifeste chez les enfants dès l'âge le plus tendre, mais il vient un temps (chez les garçons, de quinze à vingt ans, chez les jeunes filles, de quatorze à dix-sept ans) où ce talent subit une crise, faiblit et s'endort à tout jamais; ceux-là seuls qui sont capables de passer ce Rubicon deviennent de grands artistes: leur nombre n'est que très limité."

A quel âge convient-il d'entreprendre l'instruction musicale élémentaire?

Voici en quels termes un professeur expérimenté — A. Lavignac — répond à cette question. (Pères et mères de famille, lisez attentivement):

"L'âge auquel il convient d'entreprendre l'instruction musicale élémentaire est essentiellement variable et ne saurait être fixé d'une façon précise. Il ne peut être le même pour tous, et reste subordonné à des considérations diverses dont voici les principales. En premier lieu vient l'état général physique et la santé du jeune sujet: il ne faut jamais exiger d'un enfant malingre un travail cérébral, en réalité très épuisant et excitant, qui pourrait porter un préjudice irrémédiable à son développement normal; les exemples ne sont malheureusement pas rares de ces cas de surmenage.

"L'enfant doit être gai, bien portant; s'il n'en est pas ainsi il vaut mieux attendre. Ensuite, il faut beaucoup tenir compte de son caractère, des aptitudes qu'il aura déjà montrées pour quelque autre étude, telle que la lecture, la récitation des fables, ou pour des jeux demandant un certain effort d'intelligence ou de mémoire. Enfin, tout en sollicitant leur apparition, il faut avoir la patience d'attendre que se manifestent quelques-uns des signes précurseurs auxquels peuvent être reconnus à peu près sûrement ceux qui sont doués par la nature d'un tempérament apte à recevoir les bienfaits de l'éducation musicale. Le grand philosophe Kant nous a dit: "Développer chaque individu dans toute la perfection dont il est susceptible, voilà le but de l'éducation."

Il faut donc, avant de chercher à inculquer à un enfant les principes d'un art quelconque, s'assurer qu'il est dans les conditions voulues pour en profiter. Lors donc que paraît venu le moment convenable pour lui donner les premières notions musicales, il s'agit de choisir une méthode, un procédé, de la mettre entre les mains d'un professeur, en se pénétrant bien de cette vérité qu'il n'est pas plus difficile de bien diriger une éducation que de la diriger mal; le tout est de prendre la peine de s'éclairer, au lieu de marcher à l'aveuglette.

C'est ici qu'il est bon de se souvenir que la musique est avant tout une langue, et que le système d'enseignement qui lui convient le mieux est aussi celui qui convient le mieux à l'enseignement des langues, celui par lequel nous avons tous appris notre langue maternelle, et qui nous est tout naturellement inculqué par le simple bon sens: la pratique avant la théorie.

"Enseigner à un tout jeune enfant la musique au moyen de principes, quelque simplifiés qu'ils soient, c'est à peu près aussi judicieux que si l'on cherchait à lui apprendre à parler par la grammaire. Certes, on peut y arriver et on y arrive, mais au prix de combien de temps perdu, de quels agacements pour les parents et le professeur, de quelle fatigue inutile pour le petit cerveau de l'élève! CECILIA.

Femmes Nerveuses

Leurs souffrances résultent généralement de désordres utérins insoupçonnés.

Un Remède qui guérit



Pouvons-nous contester ce fait bien connu que les femmes canadiennes sont nerveuses?

Que de fois nous entendons cette expression, "Je suis si nerveuse que je voudrais fuir," ou "Ne me parlez pas." Les petites choses vous

ennuient et vous irritent; vous ne pouvez dormir, vous êtes incapable d'accomplir posément vos devoirs quotidiens ou de prendre soin de vos enfants.

La relation des nerfs et des organes générateurs chez les femmes est si intime que les neuf-dixièmes des cas de prostration nerveuse, débilité nerveuse, "bleus," insomnie et irritabilité nerveuse résultent de quelque dérangement de l'organisme qui la constitue femme. Crises de dépression ou insomnie et irritabilité. Cette nervosité extrême qui fait qu'un moment elle rit et que le moment suivant elle pleure. Douleurs aux ovaires et entre les deux épaules. Perte de la voix; dyspepsie nerveuse. Une tendance à crier à la moindre provocation. Tout ceci fait pressentir la prostration nerveuse.

Rien ne soulagera cette cruelle condition et n'empêchera des mois de prostration et de souffrances aussi sûrement que le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham.

Mademoiselle Lelah Stowell, 177 rue Wellington, Kingston, Ont., écrit:

Chère M^{lle} Pinkham: — "Votre remède est en vérité un Messager de Dieu pour les femmes souffrantes, et je désire qu'elles connaissent toutes ce qu'il peut faire pour elles et il ne leur sera plus nécessaire de traîner une vie de misère et de souffrances. J'ai souffert pendant des années de cruelles pesanteurs, d'extrême nervosité et d'atrocités migraines, mais quelques bouteilles de votre Composé Végétal ont fait la vie nouvelle et pleine de promesses pour moi. Je suis joyeuse et heureuse et je ne sais plus ce qu'est la maladie et je jouis maintenant de la meilleure santé depuis plus de quatre ans. Le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham a rapporté la joie dans des milliers de foyers et de cœurs."

Les volumes de lettres des femmes guéries par le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham ne convaincront-ils pas toutes les femmes de ses vertus? Vous ne désirez certainement pas rester malade, faible et découragée, épuisée chaque jour, quand vous pouvez facilement être guérie comme les autres femmes.

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal, DE LA GARE WINDSOR
BOSTON, LOWELL, 9:00 a.m., 7:45 p.m.
SHERBROOKE, 8:30 a.m., 11:40 p.m., 11:30 p.m.
HALIFAX, ST. JOHN, N.B., 7:25 p.m.
SPRINGFIELD, HARTFORD, 7:45 p.m.
TORONTO, CHICAGO, 9:30 a.m., 10:00 p.m.
OTTAWA, 8:45 a.m., 9:40 a.m., 10:00 a.m., 1:00 p.m., 9:40 p.m., 10:10 p.m.
ST. PAUL, MINNEAPOLIS, 10:10 p.m.
WINNIPEG et VANCOUVER, 9:40 a.m., 9:40 p.m.

DE LA GARE VIGER
QUÉBEC, 8:45 a.m., 2:00 p.m., 11:30 p.m.
OTTAWA, 8:20 a.m., 5:45 p.m.
JOLIETTE et ST. GABRIEL, 8:35 a.m., 8:30 a.m., 12:20 p.m., 3:00 p.m., 4:45 p.m.
ST. AGATHE, 9:00 a.m., 9:15 a.m., 11:25 p.m., 4:30 p.m., 5:20 p.m., 5:30 p.m.
LABELLE, 9:00 a.m., 9:15 a.m., 11:25 p.m., 4:30 p.m.

* Quotidien. * Quotidien, excepté les dimanches, le Mardi et Jeudi. * Dimanche seulement. * Quotidien excepté le samedi.

A. G. LANDRE, agent des passagers pour la ville, Bureau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Montréal.

Billets de passage sur steamers sur l'Atlantique et le Pacifique.

New York Central and Hudson River, R. R.

Les Trains quittent la Gare Windsor comme suit:
8:20 A.M. tous les jours. Pour tous les points des Montagnes Adirondacks, Malone, Utica, Syracuse, Rochester, Buffalo, Albany, New York et tous les points au Sud.
10:20 A.M. excepté le dim.
2:00 P.M. excepté le dim.
5:10 P.M. excepté le dim.
6:10 P.M. excepté le dim.
7:00 P.M. tous les jours.
9:15 A.M. Dim. seulement.
Train local pour Chateaugay, Beucharnois, et Valleyfield.

Pour billets, horaires, accommodation de chars Pullman, et toutes informations, adressez-vous au bureau de la ville, 130 rue Saint-Jacques.

H. J. HEBERT, F. E. BARBOUR, Agent local pour la vente des billets. Agent général

Achetez la meilleure machine à écrire au monde

FABRIQUÉE AU CANADA.

"Oliver"

(A ECRITURE VISIBLE)

On demande des représentants partout où il n'y en a pas

Canadian Oliver Typewriter Company, :: :: Montréal

LAPRES & LAVERNE
PHOTOGRAPHES
360 RUE ST DENIS
MONTREAL P.Q.
TELEPHONE BELL 1283
RESIDENCE 1262
DES MARCHANDS 843

L'Acadie, la terre d'Évangéline

(Suite)

Sans état civil, on peut bien le dire, ils se voyaient également ignorés comme corps dans l'Eglise catholique. Ce dernier soufflet leur fut plus sensible, à eux, qui avaient déjà passé par tous les déchirements de la flagellation, que la déchéance de la déportation elle-même. Avec les Polonais désespérés, ils pouvaient s'écrier: "Dieu est trop haut et la France trop loin!"

Livrés à une nation étrangère, ces 2,000 Français ont lutté pour conserver leur nationalité et leur foi. Nous voyons avec quel succès, puisqu'ils se comptent aujourd'hui par le chiffre de plus de 125,000, toujours catholiques fervents, toujours fidèles à la langue française.

Mais à travers quelles cruelles persécutions, quelles épouvantables catastrophes ils ont conduit cette lutte! C'est ce qui rend encore leur succès plus éclatant, leur nom plus beau et leur histoire plus touchante.

Si aujourd'hui la situation numérique des Acadiens est bonne, leur influence politique, morale et religieuse n'est pas moindre. Patiemment, sans élat, les proscrits ont repris peu à peu le titre de citoyens. Ils siègent aujourd'hui dans les assemblées législatives de leurs provinces, à côté des fils de leurs perscripteurs; ils ont un représentant au Sénat fédéral, et publient plusieurs journaux français, entre autres le "Moniteur Acadien" et "L'Évangéline".

Les us et les coutumes sont encore, chez la plupart des Acadiens, ce qu'ils étaient autrefois, quoique quelques-unes des anciennes coutumes tendent à disparaître. Le soulier sauvage (mocassin) y est toujours de mise, et le canistau (soulier de bœuf) cède rarement la place aux bottes anglaises à jambières; la veste courte de France n'a pas été détrônée complètement par la redingote et le pardessus (overcoat) britannique, ni la calotte brochée pour le chapeau de feutre et la casquette; il est vrai que les "crautes à doublet", honnies des jeunes gens, restent encore l'apanage des vieillards, dont elles avaient fait la joie aux jours ensoleillés de leur jeunesse.

Les femmes portent toujours la cotte et le mantelet de laine tissés à la maison et confectionnés de leurs mains.

Elle vécit chez elle et fila de la laine.

Sur leur tête, la "craie", sorte de bavolet, pour l'usage de la maison, et les dimanches à l'église, la coiffe en dentelle ou à béguin, recouverte du mouchoir de soie normand, noué sous le menton; leurs épaules et leur gorge sont cachées sous un fichu blanc ou noir, ou quelquefois en couleurs, croisé bien modestement sur leur poitrine. Les jeunes personnes le croisaient avec un art tout féminin. Par-dessus le fichu, une petite croix d'argent massif et un cœur de même métal. Mais, hélas! le costume si seyant des aînées — celui d'Évangéline — se voit délaissé de plus en plus par les jeunes filles, et avant quarante ans, il aura probablement disparu.

Au Canada, l'amitié est vibrante et l'amour démonstratif; non pas en Acadie. On ose à peine employer le mot amour. "J'ai de l'amitié pour votre fille, voulez-vous me la donner pour femme?" dira à son futur beau-père le jeune prétendant, dans les angoisses de la "grande demande". L'expression "amour" est au-dessus de son courage. Cela fait vaguement songer à Lacédémone.

Même réserve dans les familles. Les sœurs, les frères ne s'embrassent pas entre eux; et la mère n'a plus de baisers pour son enfant en âge de faire sa première communion.

Certains usages sociaux et intimes, apportés par les aînés, se conservent religieusement en Acadie, comme de précieux joyaux de famille; ainsi, les époux ne se tutoient pas entre eux, et les cadets portent toujours respect aux aînés.

Le parler acadien diffère, sous plusieurs rapports, du parler canadien, mais non essentiellement, car la langue française qui se parle dans toute l'étendue du Canada est la langue d'oïl telle qu'elle se parle encore chez les paysans du centre et du nord de la France.

Si la grammaire est plus correcte, chez les Canadiens, la prononciation est généralement meilleure en Acadie.

Quoiqu'il en soit, malgré le fameux Serment de Test, finalement supprimé à la Nouvelle-Écosse, en 1837, malgré tous les décrets d'abolition de la langue française en Acadie, les Acadiens sont restés Français par le cœur, sans rien perdre de leurs mœurs patriarcales, de leurs traditions et de leurs souvenirs.

C'EST PROUVE

La santé pour les malades désespérés atteints de rhumes persistants est obtenue par l'emploi du BAUME RHUMAL dont l'efficacité est prouvée par des milliers de guérisons radicales.

En vente chez tous les pharmaciens.

NECROLOGIE

Décès survenus à Montréal dans la semaine finissant le 4 juin 1905

O'Neill, David, Thomas, 63 ans.
Aubin, Vve Damase, née Dessormeaux, 59 ans.
Hebert, Dme Calixte, née Gagnon, 34 ans.
Lamoureux, Antoine, Adrien, 74 ans.
Ferrault, Etienne, 81 ans.
Walker, Dme Cas, née Léonard, 42 ans.
Alarie, Louis, 74 ans.
Kerfer, Joseph, Louis, 63 ans.
Cloutier, Dme Elzear, née Viau, 47 ans.
Dorais, Jean-Baptiste, 86 ans.
Lebre, Vve Narcisse, née Yelle, 88 ans.
Leclerc, Emile, 41 ans.
Robidoux, Dme Pierre, née Champagne, 44 ans.
Cluzet, Philippe, 36 ans.
Beaupré, Vve Denis, née Payette, 60 ans.
Longpre, Vve Jérôme, née Clermont, 81 ans.
McCarthy, Charles, 20 ans.
Gascou, Eugénie, 24 ans.
Rinaldo, Vve Angelo, née Tzappa, 78 ans.
Gibeau, Wilfrid, 33 ans.
McCarthy, Isaac, John, 33 ans.
Deseve, Dme J. B., née Grandiac, 68 ans.
Thouin, Jos., Edmond, Eugène, 21 ans.
Labonte, Vve J. B., née Laliberté, 76 ans.
Shaughnessy, Helen, 27 ans.
Chatigny, Ernest, 28 ans.
Howison, Jos., Lucien, 16 ans.
Dillon, Vve Samuel, 68 ans.
Berard, Vve Ls, née Trudeau, 70 ans.
Mathieu, Dme Laurent, née Montplaisir, 26 ans.
Lachapelle, Odila, Zénobie, 17 ans.
Moll, Eugénie, 49 ans.
Thouin, Vve Antoine, née Ryan, 52 ans.
O'Grady, William, 78 ans.
Mullins, Vve John, née Quins, 68 ans.
Quelch, John, 53 ans.
Quellan, Dme Peter, née Jarrett, 27 ans.
Shelly, Dme James, née Foyd, 60 ans.
Charron, Dme Chrysostôme, née Garnache, 79 ans.
Morin, Louis, Edouard, 74 ans.
Lévesque, Vve Chs., née Sirois, 45 ans.
Gervais, Dme Wm, née Prevost, 48 ans.
Laforette, Dme Ant., née Witte, 48 ans.
Paquette, Petrus, 55 ans.
Deschamps, Antoine, 82 ans.
Baril, Dme Aug., née Sauvageau, 40 ans.
Jones, Dme Jos., née Lessard, 22 ans.
David, Paul, Arthur, 43 ans.
Lévesque, Georges, 71 ans.
Pilote, Marie-Louise, 24 ans.
Hanney, James, 43 ans.
Frénette, Dme Hilaire, née Bélisle, 73 ans.
Malepart, Dme Geo., née Bhartrand, 55 ans.
Dominique, Dme Nap., née Labrèche, 31 ans.

MARINES ET BUDGETS

Il n'est peut-être pas de budgets qui demandent des crédits plus grands que ceux des marines européennes.

Le parlement anglais nous a tout dernièrement édifiés sur ce point en faisant connaître les chiffres que chaque puissance dépense annuellement pour l'entretien de sa flotte de guerre.

L'Angleterre y consacre 900 millions de francs; elle peut, à ce prix-là, se vanter d'avoir l'empire des mers; les Etats-Unis dépensent pour leur escadre 325 millions; la France n'accorde à la sienne que 313 millions; la Russie suit à deux ou trois millions près l'exemple de la France; l'Allemagne jusqu'à présent s'est contentée de 255 millions, mais va lui octroyer davantage; l'Italie tombe à 120 millions, n'ayant pas, pour le moment, de visées belliqueuses.

Quant au Japon, sa flotte jusqu'à présent victorieuse, ne lui coûterait que 52 millions.



La grâce, et la beauté sont combinées dans notre chaussure...
"Empress"
de \$3.00 pour DAMES

que vous pouvez voir à notre magasin. Elles s'ajustent très bien et peuvent satisfaire votre goût. \$3.00 ne dérangera pas votre bourse. Commande remplie par la maille.

A. LECOMTE, Jr.

1753 Ste-Catherine, coin Sanguinet

Montréal

Si

un

BON CAFÉ

est

plus

que la

moitié du

déjeuner, vous

devriez

boire

le



Il est
PUR,
RICHE,
DELICIEUX

En canistres:
1 lb., @ 40 cents
2 lbs., @ 75 cents

CAFÉ DE MADAME HUOT

qui est la perfection même.

Il vaut plus que le prix auquel il est vendu.

EN VENTE PAR TOUS LES BONNS EPICIERES,
EN GROS, CHEZ

E. D. MARCEAU, 281 et 285 rue St-Paul, MONTREAL

DENTS BLANCHES
EN EMPLOYANT CHAQUE MATIN LES DENTIFRICES DES RR. PP.

BENEDICTINS

DE SOULAC

Exigez cette marque. Dentifrice hors concours à l'Exposition de Paris 1900.
FLINIR 50c. POUDRE 35c. PATE 35c. TUBE 25c.

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.
Si votre pharmacien ne les tiens pas, écrivez
GASTON VENNAT, 51 Rue St-François-Xavier, MONTREAL
BELL TEL. MAIN 4672

LA CIE DE NAVIGATION
RICHELIEU ET ONTARIO



QUEBEC, LE GIBRALTAR DU CANADA

DU NIAGARA A LA MER

Le voyage idéal à travers les merveilles du continent de l'Amérique.

Bateaux-Palais entre ROCHESTER, KINGSTON, CLAYTON, ALEXANDRIA BAY, à travers les MILLES-ISLES (la Venise Américaine) et la descente étonnante de tous les rapides du Saint-Laurent jusqu'à Montréal, d'où l'on prend le bateau pour QUEBEC, la MALBAIE, TADOUSSAC, la RIVIERE DU LOUP et autres endroits sur la célèbre rivière du Saguenay dont l'attrait est incomparable de grandeur et de variété. Envoyez 6 cts pour les prospectus illustrés, à THOS. HENRY, ger. du trafic MONTREAL.

Mentionnez l'Album Universel, Montréal, Canada.

CARTES POSTALES ILLUSTREES.— Offre unique. Enverrai franco par la maille magnifiques séries françaises, imitation bromure sur papier mat ou enluminées d'art, 3 pour 5c. Actrices colorées à la main, très artistiques, 5c chacune; coloriées ordinaires, sujets enfantins ou comiques, 3 pour 5c. Vues de tout le Canada, très bien faites, 10c la douz. Chaque vue adressée et timbrée séparément, prête pour la collection, 22c la douz.

ROMEO ROUSSIL.

10 rue Joliette, Montréal.

COFFRES-FORTS DE MEUNIER
A L'ÉPREUVE DE L'EAU ET DU FEU
DE \$16.00 À \$50.00
LE FER À CHEVAL NEVERSUP
EST LE MEILLEUR SUR LE MARCHÉ
LUDGER GRAVEL AGENT
TEL. MAR. 964 MONTREAL
BELL MAIN 641
Écrivez pour nos prix et catalogues et mentions "l'Album Universel"